LES FLIBUSTIERS DE LA MER DU SUD

HISTOIRE VÉRIDIQUE
racontée par le Sieur
RAVENEAU DE LUSSAN
gentilhomme de fortune

Adaptée par
JEAN-PAUL ALAUX
avec des bois gravés par
GUSTAVE ALAUX



ÉDITIONS DU GALION D'OR
A PARIS
CHEZ GEORGES SERVANT
ÉDITEUR
25, BOULEVARD MALESHERBES, 25

LES FLIBUSTIERS DE LA MER DU SUD



LES FLIBUSTIERS DE LA MER DU SUD

HISTOIRE VÉRIDIQUE
racontée par le Sieur
RAVENEAU DE LUSSAN
gentilhomme de fortune

Adaptée par
JEAN-PAUL ALAUX
avec des bois gravés par
GUSTAVE ALAUX



ÉDITIONS DU GALION D'OR
A PARIS
CHEZ GEORGES SERVANT
ÉDITEUR
25, BOULEVARD MALESHERBES, 25



INTRODUCTION

A Paris, chez Jacques Le Febvre, rue Saint-Severin et dans la grande salle du Palais, au Soleil d'Or.

Telle est, avec la date 1705, et le privilège du Roy, le bas de la page de titre du fameux journal du voyage fait à la Mer du Sud avec les Flibustiers de l'Amérique par le sieur Raveneau de Lussan.

Telle est aussi la belle trouvaille que je fis de ce livre chez un libraire de la rue Richelieu, alors que je cherchais l'édition originale, rarissime, presque introuvable même, de l'Histoire des Avanturiers Flibustiers par Œxmelin.

Si cette œuvre d'Œxmelin a été plusieurs fois imprimée, le Journal de Raveneau qui est le troisième volume de l'édition originale ne l'avait jamais été. On en trouve seulement quelques passages dans l'ouvrage récent intitulé : « La Tragique histoire des Flibustiers », adaptée par Berthelot, tirée des écrits du Révérend Père Lepers.

Voici donc ce journal qui, à part quelques coupures et de très légères retouches, est le texte même écrit par le jeune aventurier entre deux combats, et tout chaud encore de son dernier abordage.

Dès le début, Raveneau se donne comme un jeune libertin. Mais ici le mot « libertin » est loin d'avoir le sens galant que nous y attachons maintenant. Libertin veut dire « épris de liberté » avec le « goût violent des voyages et des avantures. »

Si jamais vœu fut réalisé, ce fut celui de notre jeune Parisien ; car pendant quatre ans, il vécut avec une poignée d'aventuriers intrépides une histoire extraordinaire.

Mais, dira-t-on, que venaient faire les Flibustiers sur la côte du Pacifique alors que les lieux habituels de leurs tragiques exploits étaient le Golfe du Mexique et la Mer des Antilles avec l'île de la Tortue comme port d'attache ?

Par le Traité de Nimègue en 1679 le Roy Soleil venait d'établir la paix entre les couronnes d'Espagne et de France ; des ordres sévères avaient été envoyés aux Gouverneurs des îles, d'arrêter la guerre de course impitoyable que les Flibustiers faisaient encore aux colonies Espagnoles. Mais ces ordres étaient mollement exécutés ou mal transmis : la meilleure preuve est que Raveneau lui-même nous dit qu'au moment d'embarquer pour la mer du Sud, c'est-à-dire plusieurs années après le traité de Nimègue, « il y avait rupture entre les deux couronnes et commissions en forme de Monsieur l'Amiral pour courir sus aux Espagnols. »

Malgré tout, le traité avait, officiellement du moins, aboli la guerre de course. Adieu les abordages, les prises de galions chargés d'or, les pillages de villes ! Adieu la vie pleine de dangers, mais libre, et toute saturée de l'ivresse qu'on ressent au vent du large, sous le ciel ardent des Tropiques, quand on n'a rien à perdre et tout à gagner.

Consternés par la nouvelle de cette paix qui leur semblait odieuse, injuste et intolérable, avec leur vieil ennemi l'Espagnol, nos Flibustiers se dirent qu'après tout, les ordres du grand Roy défendaient bien la course sur la Mer Océane, mais qu'il n'était pas question de la Mer du Sud ou Pacifique. Alors se produisit vers cette mer nouvelle l'audacieux exode de près de deux mille d'entre eux tant Anglais que Français.

Leur dessein était d'aller surprendre les fastueuses villes Espagnoles qui dormaient dans une trompeuse quiétude sur des rivages à peu près inconnus aux autres nations de l'Europe. Car seuls, Drake, lorsqu'il fit le tour du monde, en 1578, et Morgan, lorsqu'il pilla Panama, avaient osé faire des incursions sur les côtes du Pacifique qui étaient d'un pôle à l'autre entièrement Espagnoles, alors que de l'autre côté du Pacifique les Espagnols étaient encore maîtres des Molluques, ce qui faisait de cet immense océan un lac Espagnol.

Quel attrait donc pour ces « frères de la côte » d'aller surprendre et insulter toutes ces cités opulentes de la côte du Pérou jusqu'au fond de la Mer Vermeille et aux lointains rivages de la Californie découverts par Cortez. Les uns, la plupart Anglais, s'entassèrent sur des navires et parvinrent à doubler le détroit de Magellan. D'autres, parmi lesquels était Raveneau de Lussan, après des peines inouïes, réussirent à traverser la Cordillière et à rejoindre leurs camarades dans les parages de Panama, proie toute désignée; car c'était dans le port de cette riche cité qu'arrivaient les Galions qui transportaient l'or du fabuleux Pérou, le sucre, les pierres précieuses, l'indigo et les épices.

Malheureusement, nos aventuriers, cachés dans les îles des Roys eurent la malechance de laisser passer la flotte du Pérou. Raveneau n'insiste pas sur cet échec du début de l'expédition; mais il est gros de conséquences : car la prise de la flotte Espagnole leur aurait donné, avec des richesses immenses, de beaux navires avec lesquels ils auraient pu surprendre facilement les villes de la côte.

Tel ne fut pas le destin de nos gentilhommes de fortune.

La lecture de ce journal permettra de connaître quelle suite de luttes et de misères ils durent traverser pendant quatre ans avant de revenir à la Mère-Patrie.

Sur leurs méchantes barques, ils ne peuvent naviguer qu'en vue des rivages. Les Espagnols, qui les voient débarquer, ont le temps de mettre leurs trésors à l'abri de leurs insultes et s'empressent

d'enlever les vivres. Malgré leur nombre, c'est à peine s'ils osent combattre, et on se demande ce dont il faut le plus s'étonner, de la superbe valeur de cette poignée d'aventuriers ou de la mollesse de leurs adversaires dont ils forcent l'admiration, car le Gouverneur de la Province de Costa Rica écrit en parlant d'eux : « Ces nouveaux Turcs foncent dans les villes les yeux fermés, chantant, dansant comme des gens qui vont à une fête ! »

Quel plus bel éloge peut-on leur faire ?

Dans ces combats nos Flibustiers sont précédés par les « Enfants perdus », ce sont des braves désignés par le sort et qui doivent se sacrifier en prenant les postes les plus périlleux.

On a dit que les Français n'avaient pas le goût des voyages et des aventures lointaines, et qu'ils aimaient mieux rester au coin du feu.

La vérité est tout autre ; c'est à l'esprit d'aventure de nos ancêtres que nous devons notre magnifique empire colonial qui comptait alors dans le nouveau monde des pays aussi vastes que la Louisiane et le Canada.

Nous pensons que ce livre sera intéressant à lire non pour les violences et les cruautés qu'on y rencontre, mais parce qu'il montre chez nos compatriotes un courage, une fierté, une discipline et un esprit de corps poussés à l'extrême. Ces vertus éternelles de notre race, brillent au suprême degré dans ce récit héroïque d'un jeune « libertin », Français de vingt ans.

JEAN-PAUL ALAUX.

membre correspondant de l'*American Institute.*

Paris, 18 septembre 1926.

A MONSEIGNEUR

MONSEIGNEUR le Marquis de Seignelay

Secrétaire d'État

Monseigneur,

L'Intendance des Mers que vous joignez si heureusement à vos autres emplois vous donne un droit comme naturel sur tout ce qui vient de ce lieu là. Ainsi rien ne vous appartient mieux que ce Journal des Voyages, qu'une Providence de Dieu, dont j'admire les conseils, sans les connaitre, a voulu que j'ai faits. Cependant, MONSEIGNEUR, je n'eusse jamais eu la hardiesse de vous l'offrir, si vos bontés et l'accueil favorable avec lequel vous me reçûtes à mon retour, ne m'y avaient engagé. Je savais malgré une longue absence, et mon séjour parmi les Barbares,

qu'il n'est permis de faire que de grands présents à un Ministre comme Vous.

Ce n'est pas, MONSEIGNEUR, que celui-ci n'ait son mérite par lui même, renfermant comme il fait, plus de huit mille lieues de pays. On peut dire qu'il n'est pas aisé de vous en faire un apporté de plus loin, et, sinon plus précieux et plus riche, au moins plus extraordinaire et plus rare. Mais je ne pouvais presque pas douter que la forme ne nuisit à la matière et que le tour simple que je lui ai donné ne le rendit moins estimable. Je ne voyais pas même de remède à cela à moins que de chercher un secours étranger, et d'associer quelqu'un à mon ouvrage. Mais la chose n'était guère de mon humeur et j'appréhendais de perdre la créance, en quittant la naïveté. Mon ambition n'est point de passer pour Auteur, car la profession que j'ai faite jusqu'ici en est bien éloignée.

Quoi qu'il en soit, MONSEIGNEUR, vous avez bien voulu l'agréer tel qu'il est et c'est de quoi me satisfaire pleinement. J'aime mieux avoir l'honneur de vous plaire que de plaire à un million d'autres. Si vous cherchez dans ce Journal la découverte de pays inconnus, j'ose me flatter que vous l'y trouverez. J'ai percé jusqu'en des endroits où personne n'avait encore marqué de route certaine. La Mer du Sud vous y paraitra, pour ainsi dire, approchée et mise en vue, elle n'a guère de côtes que je

n'aie considérées attentivement et dont je ne dise assez de nouvelles pour instruire ceux qui voudront m'imiter.

Il y a pourtant, MONSEIGNEUR, beaucoup de choses, dont je ne parle pas, quoi que je les sache, et qu'elles soient présentes à ma mémoire. Mais je les ai suprimées à dessein, pour n'en pas donner connaissance aux étrangers, qui ne doivent pas profiter de ma curiosité. Je crois même qu'on ne trouvera pas mauvais que je me soye réservé quelque chose par devers moi, comme le fruit de mes voyages. Enfin, il me semble qu'il est à propos que je sache toujours sur cela, plus que quiconque voudrait étudier mon Journal. Ce sont des précautions que je n'ai prises que contre les particuliers ; car pour le public et ce qui regarde le service du Roy, je n'ai rien à ménager. Je suis toujours prêt de suppléer à ce qui manque, et à donner tous les éclaircissements nécessaires, dès qu'il plaira à VOTRE GRANDEUR de me l'ordonner. Je la supplie même de croire que si j'ai entrepris ce voyage par une simple envie de courir, je le ferais bien plus volontiers et avec beaucoup plus de zèle, s'il s'agissait d'exécuter ses commandements.

Au reste, MONSEIGNEUR, si ce Journal était assez heureux pour remplir quelqu'un de vos moments vides, ne vous étonnez point, s'il vous plait, d'y trouver des défauts. C'est l'ouvrage d'un homme qui l'a commencé fort jeune puisqu'il n'a encore à

l'heure présente que vingt-cinq ans. Pour ce qui regarde la vérité, je peux vous protester qu'elle y est très exacte et très entière. Plus de cinquante personnes avec qui j'avais toujours été dans toutes mes courses en rendirent à notre retour un témoignage solennel à Monsieur le Gouverneur de Saint-Domingue qui est plein de vie, et de qui je l'attends pareil en cas de besoin. Il ne me reste, MONSEIGNEUR, qu'à vous supplier très humblement de croire que je ne suis pas moins sincère en vous assurant que je suis, avec un très profond respect et une parfaite reconnaissance,

MONSEIGNEUR

Votre très humble et très obéissant serviteur,

RAVENEAU DE LUSSAN.



CHAPITRE I

Après une Jeunesse aventureuse, Raveneau de Lussan s'embarque sur le navire du Capitaine Laurent de Graff et forme avec les Flibustiers le projet de gagner la Mer du Sud

Il n'est pas fort ordinaire qu'un enfant de Paris aille chercher fortune bien loin, et se fasse de dessein formé un homme d'aventures. Cette Ville qui renferme la plupart des merveilles du Monde et qui en est peut-être elle-même la plus grande, lui doit, ce semble, tenir lieu de toute la terre. Mais, qui est-ce qui est entré dans les secrets de la

nature et qui pourrait rendre raison de certains penchants qu'elle a donnés aux hommes ? J'avoue pour moi que je ne connais pas le fond de mes inclinations; et tout ce que j'en puis dire c'est que j'en ai toujours eu de violentes pour les voyages. A peine avais-je sept ans, que je commençai, par de certains mouvements dont je n'étais pas le maître, à m'échapper de la maison paternelle. Mes courses à la vérité, n'étaient pas bien longues, parce que mon âge et mes forces ne me le permettaient pas; en récompense, elles étaient fréquentes et je donnais souvent à mes parents la peine de me venir chercher aux Fauxbourgs ou a la Vilette; peu à peu, et à mesure que je croissais, je pris l'effort, et je m'accoûtumai même à perdre Paris de vue.

A cette humeur ambulante se joignit bientôt certaine humeur que je n'oserais appeler martiale, mais qui me faisait ardemment souhaiter de voir quelque Siège ou quelque Bataille. Je n'entendais le tambour dans les rues qu'avec des transports dont le souvenir même me donne encore de l'ardeur et de la joie. Le hasard voulut enfin que je rencontrasse un Officier qui n'était que médiocrement de ma connaissance, mais, dont mon inclination guerrière me porta à faire bientôt un ami. Je le regardais comme un homme qui pouvait m'être d'usage dans mes desseins, et ce fut dans cette vue que je m'attachai à le ménager. Dans ce temps, heureusement, arriva le Siège de Condé, et il se trouva obligé d'y aller servir à la Compagnie. Je lui fis offre d'une épée qui n'avait encore fait ni bien ni

mal à personne, mais que je souhaitais passionnément d'employer. Ce fut là que je reçus les premières preuves de son amitié ; il m'emmena volontiers et me garda toute la Campagne. Elle finit, et je revins avec lui, nullement lassé ni rebuté de la guerre, comme font la plupart de ceux qui en tâtent nouvellement. Voila ma première démarche.

La seconde ne fut pas tout à fait si heureuse pour le succès, quoi qu'elle fut également de mon goût et selon mon cœur. Je me fis, par rencontre, Cadet dans le Régiment de la Marine. Mais je tombai entre les mains d'un Capitaine qui avait des adresses merveilleuses pour tirer de l'argent des enfants de famille. Ainsi, de cette campagne que j'espérais faire au Service du Roy, je n'en fis que les frais. Mon père donna plus qu'il ne fallait et que je ne valais pour me dégager et me remit en pleine liberté de prendre parti. Ce n'était peut-être pas son inclination, mais c'était la mienne et je ne fus pas longtemps à la suivre.

Dieu qui vraisemblablement ne voulait pas me dégoûter du métier, m'adressa autant bien cette fois comme je m'étais mal adressé auparavant. Monsieur le Comte d'Avegean, qu'un mérite particulier distingue assez dans le corps des Gardes-Françaises, me reçut avec lui et me fit voir le Siège de Saint-Guillain, où je ne laissai pas de trouver de nouveaux agréments dans les armes, quelque chaud qu'il y fît. Cette place coûta la vie à bien des gens, sans m'ôter le désir de hasarder la mienne. Mes parents, qui ne souffraient

qu'avec peine mon humeur coureuse, avaient espéré que les fatigues de la guerre m'en guériraient. Ils y furent trompés, et je ne fus pas plutôt sur le pavé de Paris que je me lassai d'y être. Je n'avais que voyages en tête ; les plus longs et les plus périlleux me semblaient les plus beaux. Ne point sortir de son pays, et ne savoir pas comment le reste de la Terre est fait, je trouvais cela bien pour une femme. Mais il me semblait qu'un homme ne devait pas toujours demeurer en une place, et que rien ne lui seyait mieux que de faire connaissance avec tous ses semblables. La chose est longue et difficile par la voie de terre ; et je crus que ce serait plutôt fait et plus surement en prenant celle de la mer. Me voilà donc tout prêt à m'embarquer.

Il n'y a rien que des parents pleins de tendresse pour un enfant libertin, ne tentassent afin de me détourner de ma résolution. Mais on peut dire des jeunes gens, comme moi, ce que l'on dit ordinairement des femmes, que, ce qu'ils veulent, Dieu le veut ; et, pour dire la vérité, mon inclination me dominait. Quand on vit que s'y opposer absolument, ce ne ferait que m'opiniâtrer davantage, on me proposa le voyage de Saint-Domingue, où je trouverais des amis et de la protection en cas de besoin. Comme cela donnait juste dans mes désirs et dans mes desseins, et que, pourvu que je voyageasse, je ne me souciais point où, j'obéis de bonne grâce.

Le lieu de mon embarquement fut Dieppe d'où je partis le 5 de Mars de l'année 1679, plus content que je ne saurais

dire. Cet élément contre lequel on ne voit que pesterie des voyageurs, me parut le plus beau et le plus aimable du monde ; les vents m'en surent, si je l'ose dire, quelque gré, car, à quelques petites bourrasques près, ils nous menèrent



fort heureusement. Je fus si ravi de me voir en cette île tant désirée que j'oubliai les aventures de mon voyage. Que l'on ne s'étonne donc point si l'on n'en trouve rien dans mon journal. Assez d'autres ont écrit tout ce qu'il peut y avoir de particulier dans ce trajet. Pour moi, je suis, grâces à Dieu,

arrivé à Saint-Domingue et si quelqu'un a la curiosité de me suivre dans mes courses, c'est de là qu'il faut qu'il parte.

J'y fus néanmoins plus de trois ans, non pas pour en voir le pays, mais par des conjonctures qui ne me laissaient pas la liberté d'en sortir, je me trouvais là comme enchaîné, avec un homme qui était Français, et qui méritait le moins de l'être ; sa dureté, accompagnée de malice, était bien plus digne d'un Turc. Quelque mal que j'en aie souffert, je lui pardonne volontiers, résolu d'oublier son nom, que je ne rapporte pas ici parce que les lois du Christianisme me le défendent. Il ne doit pas ne point trouver en moi de charité, parce qu'il en a manqué en toutes manières à mon égard. Enfin, ma patience étant à bout et lassé de ses cruautés qui ne finissaient pas, je portai mes plaintes à Monsieur de Franquesnay, Lieutenant du Roy, qui tenait la place du Gouverneur mort depuis peu. Sa générosité me fut un asile favorable et il voulut bien me retirer chez lui, où je demeurai six mois entiers.

Dans cet intervalle de temps, j'avais emprunté de l'argent aux Espagnols pour payer ce que je devais. Ces sortes d'emprunts ont cela de commode, qu'ils n'obligent pas comme ceux de ce pays ci, et qu'ils passent pour bonne guerre. Et puis, comme cela est au delà de la ligne, on n'y parle guère de restitution. Il y a outre cela à remarquer qu'alors, il y avait rupture entre les deux Couronnes et Commission en forme de Monsieur l'Amiral pour courir sus aux Espagnols.

Il n'était plus question que de trouver un Capitaine à qui me donner, et je n'y eus pas de peine, parce qu'il n'y avait pas pour lors beaucoup à choisir. Laurent de Graff me parut à peu près tel qu'il me le fallait ; il était bon homme pour un Corsaire ; et quoi que nouvellement arrivé, il ne demandait qu'à partir, tout comme moi. Nous fumes en peu d'heures contents l'un de l'autre et amis comme gens qui vont courir la même fortune, et mourir apparemment ensemble. C'était sur quoi nous pouvions compter avec plus de vraisemblance et de raison ; c'était pourtant à quoi nous pensions le moins. Le départ occupait tout mon esprit. Je me fournis d'armes et de mes petites nécessités aux dépens de Monsieur de Franquesnay, qui avait bien voulu me faire des avances que j'ai acquittées depuis et que je n'oublierai jamais.

Enfin le jour du départ arriva, et je ne ferai point de difficulté pour dire qu'il me parut un des plus beaux de ma vie ; ce fut le 22 Novembre de l'année 1684 que nous partîmes du lieu appelé le petit Goave situé en la côte de l'île Saint-Domingue, au nombre de cent-vingt hommes montés sur une prise que le Capitaine Laurent de Graff avait faite quelque temps auparavant sur des Espagnols, qui, sortant du Fort de Cartagena, en la terre ferme de l'Amérique, allaient pour avis en Espagne.

Notre dessein était d'aller joindre, comme nous fîmes, sous la conduite de ce Capitaine, une flotte de Flibustiers, que nous espérions trouver en garde devant la Havana,

qui est une grosse ville, en l'île de Cuba, du côté du Nord, distante de l'Ile de Saint-Domingue de quatorze lieues.

Nous mouillâmes l'ancre à l'Ile de la Tortue, pour y faire de l'eau, nous en repartîmes le surlendemain pour retourner à la côte de Saint-Domingue (dont cette île n'est éloignée que de trois lieues). Nous prîmes fond au Cap Français, où nous achevâmes de faire nos eaux et notre bois.

Nous en sortîmes et fûmes pris d'un Nord à deux lieues de la rade, si violent, qu'il nous fit perdre notre chaloupe qui était trop grande pour l'embarquer sur notre pont; nous relâchâmes vers le soir à l'abri d'un récif, où nous fûmes obligés de demeurer deux jours pour attendre un canot, que nous avions envoyé acheter au Cap, pour réparer la perte de notre chaloupe.

Nous appareillâmes pour tâcher de rejoindre le *Victorieux* avec lequel nous étions sortis du Cap Français ; c'était un navire de Nantes qui portait aux Iles du Vent Monsieur le Commandeur de Saint-Laurent, Lieutenant Général des Iles Françaises et Côtes de terre ferme de l'Amérique, et Monsieur Bégon, Intendant de Justice, Police et Finances des mêmes Pays, auxquels nous devions servir d'escorte, de crainte qu'ils ne fussent attaqués des Pirogues Espagnoles qui rôdaient vers ces hauteurs. Et c'était justice qu'on s'intéressât pour la conservation de ces Messieurs qui étaient extrêmement chers aux Colonies de toutes ces Iles, par le bon ordre qu'ils y entretenaient, l'exacte Police et la tran-

quillité dont il les faisaient jouir. Mais il nous fut impossible de découvrir ce vaisseau, ne sachant la route qu'il avait faite. Quelques jours après, nous découvrîmes enfin la terre ferme de l'Amérique, et vers la Lune couchante, nous aperçûmes deux navires et quatre bateaux au vent à nous, éloignés seulement de la portée du canon, qui avaient cap sur nous, ce qui fit que nous virâmes de bord pour nous parer.

Le lendemain à la pointe du jour, un de ces bateaux apareillé en Tartane, commandé par un Capitaine nommé Jean Roze, que nous ne connûmes pas d'abord, nous hêla, et comme Laurent de Graff notre Capitaine avait une commission de Monseigneur le Comte de Toulouse, Grand Amiral de France, nous hissâmes Pavillon ; mais Roze, croyant que nous voulions nous faire navire du Roy pour échapper de ses mains, nous envoya deux coups de canon pour nous faire amener ; si bien que les prenant pour des Espagnols, nous défonçâmes deux quarts de poudre pour nous brûler et faire sauter notre vaisseau plutôt que de tomber entre les mains de gens qui ne donnent jamais de quartier et font souffrir aux Flibustiers toutes les cruautés imaginables, commençant ordinairement par le Capitaine qu'ils pendent avec sa Commission attachée à son col. Mais dans ce moment, un des deux navires nous approcha, et ayant reconnu le nôtre, nous en fit le signal, ce qui nous rassura d'autant plus qu'au lieu d'ennemis, ils étaient amis, et c'étaient justement les bâtiments que nous cherchions ;

cela nous obligea de mettre à la cape pour passer la journée à nous visiter les uns les autres.

Vers la fin de Janvier, nous appareillâmes et fîmes route vers le Cap la Vella, qui est terre ferme de l'Amérique, où nous avions dessein de nous poster pour attendre la Patache de la Marguerite.

Je descendis à terre accompagné de quelques autres, pour considérer et reconnaître les environs du Cap. J'appris qu'il est habité d'une nation d'Indiens très cruelle, barbare et sauvage, qui n'a amitié ni société avec aucun autre peuple, pas même avec les Espagnols qui les environnent. Ils mangent indifféremment tous ceux qu'ils peuvent attraper. Ils ne craignent que les armes blanches. Quant aux armes à feu, ils n'en ont aucune appréhension. Nous nous contentâmes d'en voir quelques-uns en nous retirant, sans nous donner la curiosité d'éprouver leurs dents, en pénétrant plus avant dans une terre où il n'y avait rien à gagner.

Je ne puis oublier de donner ici un exemple surprenant de ce que je viens de dire, et de ce que ces gens sont capables de faire, que je tiens des plus anciens Flibustiers de l'Amérique Le Marquis de Maintenon, Gouverneur de l'Ile Marie-Galante qui commandait pour le Roy une Frégatte nommée *La Sorcière,* ayant fait une prise armée de quatorze pièces de canon sur laquelle il s'embarqua, se trouva un jour effloté de son navire de guerre et fut obligé pour faire de l'eau de mouiller à Boca del Dragon, en terre ferme de l'Amérique, habitée par une même nation d'Indiens

que celle du Cap La Vella. Il approcha son navire le plus près de terre qu'il pût et passa tous ses canons d'un bord, à la faveur desquels il envoya sa chaloupe à terre avec vingt deux hommes armés pour remplir ses futailles. Ces sauvages, étant cachés sur le bord de la mer, ne donnèrent pas le temps à la chaloupe de terrir, mais, se jetant à l'eau avec précipitation, ils fondirent dessus, et malgré le feu perpétuel du canon du navire, ils l'enlevèrent avec les vingt-deux hommes à plus de cinquante pas avant en terre, et après les avoir tués, ils en chargèrent chacun un sur leur dos et les emportèrent. Ensuite, ils furent à la nage entre deux eaux couper les câbles du navire pour le faire venir à la côte, espérant en faire autant à tout l'équipage, qui par bonheur, eut le temps de déferler les voiles et d'appareiller pour s'éloigner de terre. Telles sont les mœurs de ces redoutables Indiens.

Enfin, comme nous crûmes qu'il n'y avait plus d'espérance que la Patache dut passer, nous tînmes conseil à nôtre bord, pour former un autre dessein : mais n'ayant pu faire notre accommodement avec le Capitaine Laurent de Graff qui était Bourgeois des deux tiers du navire le *Neptune,* parce qu'il voulait faire avec nous une charte-partie qui nous parut désavantageuse, nous nous en débarquâmes au nombre de quatre-vingt sept et remontâmes dans la prise avec laquelle nous étions sortis de Saint-Domingue, nous séparant ainsi d'avec lui. Il leva l'ancre et fit route pour y retourner. Quant aux Capi-

taines Michel et Jean Roze, ils mirent le cap sur Cartagena ; et nous, qui étions irrésolus de ce que nous devions faire, nous suivîmes ces derniers.

Bientôt, nous trouvâmes une forte brise d'Est qui nous fit dépasser une rivière qui est en terre ferme, que les Espagnols nomment Rio Grande, où nous devions faire de l'eau, qui se trouve douce dans la Mer à trois et quatre lieues de son embouchure, pour peu qu'il pleuve et pourvu qu'on la puise sur la superficie. Sur les trois heures après-midi du même jour, nous vîmes Notre-Dame de la Poupa, aussi en terre ferme ; et mouillâmes aux Iles Saint-Bernard. Nous en partîmes le soir avec trois Pirogues seulement pour aller au vent de Cartagena tâcher de nous emparer de vivres qu'on y porte incessamment. Notre dessein nous réussit. Nous en revînmes en effet avec sept Pirogues chargées de maïs que nous avions prises. Les Espagnols qui les conduisaient nous apprirent qu'il y avait dans le port de Cartagena deux Galions, que la flotte Espagnole était à Puerto Bello et qu'il en devoit sortir sous peu deux bâtiments, l'un de vingt pièces de canon, et l'autre de vingt-quatre. Mais nous ne jugeâmes pas à propos de les épier, parce qu'il ne purent pas nous apprendre le temps où ils sortiraient.

Le 22 Février sur le coup de midi nous levâmes l'ancre et sur le soir nous découvrîmes la pointe Picardon en terre ferme et les Iles de Palmas, ensuite de quoi, environ sur les deux heures de nuit, nous doublâmes la

pointe de la plus grande de ces Iles. Le 23, au matin, nous nous trouvâmes efflotés des Capitaines Michel et Roze, et c'est alors que nous prîmes la résolution entre nous, de tenter l'aventure de traverser la terre ferme, afin de passer à la Mer du Sud. Pour y parvenir, nous fimes route pour la baie de l'Ile d'Or habitée par les Indiens des Sambas, afin de savoir par eux, car ils étaient nos amis, quel succès avaient eu d'autres Flibustiers, qu'on nous avait dit y être passés quelques mois auparavant.

Pendant la nuit, nous mîmes à la cape, appréhendant d'entrer dans le Golfe du Darien, et, à la pointe du jour, nous approchâmes la terre pour la reconnaître et nous trouvâmes que c'était la pointe du vent de ce golfe que nous avions doublé.

Entre ce golfe et le cap de Matance, il arriva une chose assez remarquable. Nous avions dans notre bord un soldat des Galions d'Espagne, que nous avions pris au vent de Cartagena dans l'une des Pirogues où était le maïs, lequel au désespoir de se voir prisonnier, quoiqu'on le traitât doucement et humainement, prit la résolution, comme il parut par la suite, de se jeter à la mer. Il monta cinq à six fois sur le bord sans pouvoir exécuter son dessein, apparemment par une sécrète résistance qu'il trouvait en lui même. Mais enfin, après plusieurs tentatives, il s'y jeta, cela ayant excité ma curiosité, je trouvai qu'il s'était defait d'un scapulaire qu'il portait sur lui, et l'avait posé sur l'affut d'un canon. Ce qu'il y a

encore de surprenant, c'est que, contre l'ordinaire des corps pesants, qui enfoncent tout d'un coup dans l'eau, il fut porté longtemps sur le dos à côté du Vaisseau, quoi qu'il fit. à nos yeux, tous ses efforts pour se noyer. La compassion nous ayant engagés à lui jeter des manœuvres pour le sauver, non seulement il ne voulut pas s'en servir, mais il se tourna sur le visage et coula à fond.

Le lendemain matin sur les onze heures nous arrivâmes et mouillâmes à l'île d'Or, et, en donnant fond, nous tirâmes un coup de canon, afin d'avertir les Indiens de notre arrivée. En même temps, nous fûmes à terre pour reconnaître un pavillon que nous y avions découvert de loin. Nous trouvâmes trois hommes des équipages de deux Capitaines nommés Grognier et Lescuyer. Ils nous apprirent qu'ils étaient demeurés là pour n'avoir pu suivre les autres Flibustiers qui étaient en chemin pour gagner la Mer de Sud, sous la conduite de ces deux Capitaines, et qu'ausssitôt qu'ils nous avaient apperçus, ils avaient arboré ce pavillon, pour nous faire signal de venir à eux.

Il vint des Indiens à notre bord nous apporter des lettres qui s'adressaient aux premiers Flibustiers qui viendraient mouiller dans cette Rade, pour leur donner avis qu'il était déjà passé soixante-dix Flibustiers à cette mer, et plus récemment, cent quinze Anglais. Ils donnaient encore quelques avertissements sur la conduite

que devaient tenir à l'égard des Indiens ceux qui passeraient par ces terres, et, entre autres choses, qu'il fallait avoir une grande complaisance pour eux. Ces avis nous confirmèrent entièrement dans le projet que nous avions fait de faire ce voyage ; et quoique nous ne fussions que quatre vingt sept hommes, nous nous préparâmes pour partir. Pendant ce temps, d'autres Indiens vinrent aussi à notre bord, qui nous informèrent que les Capitaines Grognier et Lescuyer étaient encore dans les terres, et n'étaient pas descendus à la Mer de Sud, ce qui nous obligea de leur écrire par un de ces deux Indiens pour leur mander que nous les allions trouver. Bientot, nous vimes entrer dans ce même Port, les Capitaines Michel et Roze, nous fûmes à leur bord pour apprendre ce qui les avait obligés de venir mouiller en cette rade. Ils nous dirent qu'ils venaient de chasser un navire Espagnol nommé le *Hardi,* qui sortait de Santiago en la côte de Cuba, et allait à Cartagena, et que, ne l'ayant pu joindre, ils étaient entrés en ce port, comme étant le plus proche pour y faire de l'eau. Nous leur communiquâmes les lettres dont je viens de parler, ce qui fit naitre à plusieurs d'entr'eux l'envie d'augmenter notre nombre, de manière qu'il se débarqua du vaisseau de Michel cent dix-huit hommes, ainsi que l'équipage entier de Roze, consistant en soixante quatre hommes qui brûlèrent leur bateau après en avoir payé le prix à ses Bourgeois. De sorte que le dernier jour de Février, nous quittâmes nos bords, et des-

cendîmes à terre, où nous campâmes au nombre de deux cent soixante quatre hommes. Quant à notre vaisseau, nous le laissâmes entre les mains du Capitaine Michel plutôt que de le brûler.





CHAPITRE II

Passage au travers de la terre ferme de l'Amérique pour aller gagner la Mer du Sud.

Le Samedi premier jour du Mois de Mars de l'année 1685, après avoir recommandé notre voyage à Dieu, nous nous mîmes en marche sous le commandement des Capitaines Roze, Picard et Desmarais, guidés par deux chefs Indiens, et environ quarante hommes de leurs gens, pour soulager les plus chargés d'entre nous. Nous ne pûmes faire pendant cette journée qu'environ trois lieues de chemin ; et campâmes sur le bord d'une rivière, après

avoir passé par un pays qui nous parut affreux et fort difficile à franchir, à cause des montagnes, des précipices et des forêts impénétrables dont il est partout rempli. La difficulté augmenta encore à cause d'une grosse pluie qui tomba toute la journée suivante. Outre cela en montant ces montagnes qui sont d'une prodigieuse hauteur, nous étions accablés par la pesanteur des munitions, armes et ferrements que nous portions. A la descente de ces montagnes, nous tombâmes dans une plaine, de laquelle le pays quoique sans traces ni chemins, nous eut parut assez aisé ; mais il nous fallut traverser quarante quatre fois en deux lieues de chemin une même rivière, laquelle ne coulant qu'entre des roches fort glissantes, nous causait une extrême peine, étant toujours en danger d'y tomber, quand nous la passions.

Après trois jours de cette marche pénible nous couchâmes à un Carbet d'Indiens, qui est un logement spacieux, fait à peu près comme une grange et dans laquelle ils ont coutume de s'assembler. Nous y séjournâmes tout un jour pour aller à la chasse que nous trouvâmes très abondante par la quantité des bêtes fauves et d'oiseaux de toutes sortes, dont ce pays est peuplé. Nous y vîmes, entr'autres, des animaux appelés par les Indiens « Manipourys » et que nous appellions « trefles », parce qu'en marchant chacun de leurs pieds imprime sur la terre la figure de ce simple. Cet animal est aussi gros qu'un bouvillon, d'un poil plus court et plus lissé, les jambes courtes, la

tête comme un âne, mais le nez plus pointu. Il marche au fond de l'eau comme sur la terre. Nous trouvâmes aussi une sorte de cochon qu'on nomme « Alefvent », à cause de l'ouverture en manière de nombril qu'il a sur le dos. Des Agoutis et Ouistitils qui sont l'un et l'autre à peu près ce que nous appelons en France Cochons d'Inde, mais plus gros. Des singes qui sont presque aussi gros que des moutons. Ils habitent les forêts et ne descendent que rarement des arbres sur lesquels ils trouvent toujours leur nourriture. Ils ont la vie si dure, que, quand on les veut avoir, à moins de leur donner le coup de fusil dans la tête, ou qu'il leur traverse les deux épaules, ils ne tombent point à terre, et souvent nonobstant cela, ils ont l'adresse en tombant de tourner leur queue qu'ils ont fort longue à l'entour d'une branche d'arbre. Ils y demeurent ainsi suspendus et ils y sèchent, car il est impossible de les y aller prendre, parce qu'ils choisissent ordinairement les arbres les plus élevés pour leur retraite.

Je ne puis me souvenir sans rire, de ce que je vis faire à un de ces animaux. Après lui avoir tiré plusieurs coups de fusils, qui lui emportèrent une partie du ventre, en sorte que toutes ses tripes sortaient, je le vis se tenir d'une de ses pattes ou mains, si l'on veut, à une branche d'arbre, tandis que de l'autre, il ramassait ses intestins qu'il se refourait dans ce qui lui restait de ventre. Il y en eut un autre à qui j'avais donné un coup de fusil chargé à menu plomb au travers du museau, alors se trouvant

aveuglé par le sang, qui sortait, il avait l'industrie de se débarbouiller avec des feuilles de l'arbre sur lequel il était perché.

Nous y trouvâmes encore des « Harats », qui sont des oiseaux deux fois aussi gros que des perroquets, auxquels ils ressemblent presque en tout, jusques au cri ; mais ils ont un plumage infiniment plus beau, car leurs ailes et leur queue, qui est fort longue, sont d'une couleur de feu si vive et si brillante qu'on ne saurait longtemps fixer sa vue dessus, sans en être ébloui. Nous y vîmes des Occos qui sont à peu près comme nos poules d'Inde, mais avec cette différence, qu'ils ont la tête ornée d'un plumet fait comme une crête de coq, et ont le tour des yeux jaune. Ils sont de couleur différente, le mâle étant d'un plumage tirant sur le roux, au lieu que la femelle l'a noir, et on ne les trouve jamais l'un sans l'autre. Des perdrix qui sont plus grosses qu'en Europe, d'une chair plus blanche et moins bonne, et dont le chant est différent des nôtres. Des faisans qui sont plus petits que ceux de l'Europe et d'une chair beaucoup moins agréable au goût, mais leur chant est presque le même. Il y a encore une multitude d'autres sortes d'oiseaux, dont il serait inutile de grossir ce journal, parce que comme les Iles de l'Amérique en sont remplies, ils ont été exactement marqués dans les relations qu'on en a fait, et il suffit que je fasse la description de ceux qui ne se trouvent point dans ces îles ou qui sont d'une autre nature. Je dirai pourtant encore que

les lézards y sont en abondance, et de différentes grandeurs, ce sont des animaux qui ressemblent à peu de choses près à ceux qu'on appelle « Cayemens », dont j'aurai occasion de parler dans la suite. Leur chair est très bonne à manger et leurs œufs qui sont de la grosseur de ceux du pigeon, sont d'un gout excellent et beaucoup meilleurs que ceux de nos poules. Cette chasse nous fut d'un grand secours dans la faim que nous endurions, parce que c'était le premier repas que nous avions fait depuis notre marche, mais je conte cela pour peu de choses, au prix des misères qu'il nous fallut souffrir dans une infinité d'autres rencontres.

Enfin, après six jours d'une marche fatigante et pénible, au delà de tout ce qu'on peut s'imaginer, nous arrivâmes à une rivière que les Indiens et les Espagnols appellent Boca del Chica laquelle se va rendre à la Mer du Sud.

Les Indiens de ce lieu nous menèrent voir des arbres propres à faire des canots, pour nous servir à descendre par cette rivière dans la Mer du Sud. Nous nous mîmes aussitôt à travailler pour les construire avec les outils et ferrements que nous avions portés après nous être accomodés avec les chefs de ces Indiens pour nous fournir de vivres qui consistaient en Maïs, en Patates, en Bananas et en racines de manioc jusqu'à l'achèvement de cet ouvrage, moyennant quoi, nous leur donnâmes de la toile, des couteaux, du fil, des aiguilles, des épingles, des ciseaux, des haches, des serpes, des peignes et quelques autres petites merceries dont ils font beaucoup de cas. Car,

quoique sauvages, ils ne laissent pas de connaître l'utilité qui leur revient de ces choses.

Ce fut en partie avec ces bagatelles que nous vécûmes et nous entretînmes une bonne intelligence avec eux pendant notre passage sur leurs terres, mais ce qui rendait pour nous la conjoncture encore plus favorable, c'était le ressentîment qu'ils avaient en ce temps des mauvais traitements qu'ils avaient reçus des Espagnols, dont ils étaient si outrés qu'ils imploraient notre secours pour les venger. Sans cela il nous eût été très difficile pour ne pas dire impossible, de traverser leur pays malgré eux ; non seulement à cause de leur grand nombre qui les eût rendus infailliblement les plus forts, mais encore par la quantité des forêts, et la difficulté du pays, qu'on ne peut passer sans qu'ils servent eux-mêmes de guides. Cependant, nous ne nous trouvions pas si fort en sûreté avec ces gens-là que nous ne fussions continuellement sur nos gardes ; parce que nous étions bien informés que ce sont des misérables, qui sont toujours à qui plus leur donne, et que, quoiqu'ils parussent nos amis dans ce moment, ils le pouvaient devenir un moment après des Espagnols dont ils sont proches voisins. Leur trahison a coûté cher à quelques Flibustiers qui se sont trop fiés à eux, lorsque, passant sur leurs terres en petit nombre, ils en donnaient avis aux Espagnols, et pour marquer précisément leur quantité, comme ils ne savaient pas compter, ils les épiaient dans un défilé, et mettaient dans une calebasse un grain de maïs pour chaque

homme qui passait, et portaient ensuite la calebasse aux ennemis qui prenaient là-dessns leurs mesures.

Ils n'ont parmi eux aucune trace de Religion, ni aucune connaissance de Dieu ; on tient qu'ils ont communication avec le Diable, et effectivement, quand ils en veulent savoir quelque chose, ils vont passer la nuit dans les forêts pour le consulter, d'où ils nous ont quelquefois rapporté des prédictions dont l'événement a suivi de point en point les circonstances qu'ils avaient marquées. Ils mènent une vie errante et vagabonde, et ne s'établissent particulièrement en aucun lieu ; ils construisent ordinairement leurs Ajoupas ou Baraques le long d'une rivière. Ils y demeurent jusqu'à ce qu'ils en aient consommé les nourritures qu'ils y trouvent, et quand il n'y en a plus, ils en vont faire autant le long d'une autre rivière, et passent ainsi le cours de leur misérable vie. Ils vont nus, excepté qu'ils cachent une partie de leur nudité d'un morceau d'argent ou d'or, qui a la forme d'un éteignoir de chandelle, et si je n'étais pas bien assuré qu'ils n'en ont jamais vu, je croirais qu'ils ont pris modèle dessus.

Quand ils font des festins ou autres assemblées, ils se couvrent d'une robe de coton qui est tout d'une pièce, et ont accoutumé de porter pour parade un morceau d'or ou « Caracoly » en ovale pendu à leur nez qui est percé, après quoi ils se croyent les plus galants du monde. Et comme ils sont fort poltrons, ils ne font pas un pas sans leurs flèches et leurs lances. A l'égard de leurs fem-

mes, elles se couvrent depuis la ceinture jusqu'aux pieds d'une toile faite d'herbe ou de coton qu'elles font elles-mêmes, et pour paraître plus belles elles se colorent le visage avec du Roucou ; qui est une petite graine qui teint en rouge brun.

Comme nous achevions de construire nos canots, il nous vint des nouvelles par un Indien qui venait de conduire à la Mer du Sud les cent quinze Anglais qui y étaient passés avant nous, dont j'ai déjà parlé. Il nous dit qu'en arrivant ils avaient pris sous le commandement du Capitaine Touslé qui les conduisait, deux bâtiments chargés de vivres, qui arrivaient de Lima. Ils nous amenèrent un homme de l'équipage du Capitaine Grognier qui s'était égaré dans les bois en chassant, lorsque ses camarades faisaient leurs canots à la même rivière où nous fabriquions les nôtres.

Nous reçûmes encore de leurs nouvelles par un chef Indien qui avait conduit les Capitaines Grognier et l'Escuyer à la Mer du Sud. Ils nous mandaient par une lettre qu'ils nous attendaient aux îles des Roys, et nous exhortaient de ne point perdre de temps à venir prendre notre part de la flotte du Pérou qu'ils attendaient. Mais quelque diligence que nous pûmes faire, nos canots ne purent être achevés que le dernier de Mars, jour où nous les traînâmes jusqu'à la rivière.

Le premier Avril, nous partîmes avec quatorze canots d'environ vingt avirons chacun, guidés par une vingtaine

d'Indiens. Ils voulaient par cette occasion profiter du butin qu'ils croyaient que nous allions faire sur les Espagnols, aussitôt que nous serions entrés à la Mer du Sud.

Nous séjournâmes tout un jour pour attendre ceux de nos gens qui étaient restés derrière et pour raccommoder nos canots qui étaient endommagés par les roches et hauts fonds qui règnent tout le long du cours de cette rivière. Nous eûmes des peines incroyables à les conduire jusqu'à la grande eau, parce que nous trouvions des endroits où ils étaient à sec, tellement qu'il nous les fallait presque porter. Il nous mourut cette journée un homme du flux de sang qui était fort commun parmi nous, tant à cause des jeûnes que nous faisions, que pour les mauvais aliments que nous prenions et notre continuelle marche dans les eaux.

Ayant repris notre navigation, nous trouvâmes la rivière plus creuse, mais si remplie et embarrassée d'arbres que le débordement y avait apportés, qu'à toute heure nos canots étaient en danger de se perdre ; il nous mourut cette journée deux hommes. Enfin, nous arrivâmes à la grande eau, où la rivière est plus large et plus profonde. Nous passâmes la journée sur les bords à sécher nos sacs, tous trempés d'une grande pluie qui était tombée la journée précédente ; ils nous mourut ce jour encore un homme.

Pendant six longs jours nous fîmes tous nos efforts avec nos avirons pour arriver plus tôt à l'embouchure de cette rivière. Nous avions eu avis par un Indien, qui était venu dans une navette, à notre rencontre, que les

Flibustiers Français et Anglais avaient envoyé déposer à terre dans une petite baie appelée Boca del Chica une provision de farine pour notre rafraîchissement lorsque nous y serions descendus. Car ils jugeaient bien par eux-mêmes qui y avaient passé, de la nécessité de vivres où nous pouvions être, et, de fait, nous en avions si peu, que nous étions réduits à une poignée de maïs cru par jour pour chacun.

Le même jour, nous eûmes d'autres nouvelles par d'autres Indiens qui avertirent nos guides de nous dire que mille Espagnols, qui étaient informés de notre descente, montaient le long de cette rivière par terre dans le dessein de nous dresser une embuscade. Sur cela nous résolûmes de partir la nuit et sans bruit, afin de les éviter, ce qui nous réussit. Mais nous tombâmes dans un autre embarras, c'est qu'étant nouveaux en ce pays, et ne sachant pas plus que nos guides, jusqu'à quelle hauteur montoit le flux et reflux de la mer dans cette rivière, il nous surprit comme il s'en retournoit, et entraîna fort loin nos canots, en sorte qu'il y en eut un qui se retourna par la rencontre d'un gros arbre qui étoit tombé dans la rivière, et sur lequel la rapidité du courant l'avoit jeté. Mais heureusement personne ne se noya; on en fut quitte pour des armes et munitions qui furent perdus ce qui ne laissa pas de nous donner du chagrin voyant nos gens désarmés dans un pays où nous pressentions que nous en aurions grand besoin; mais pour nous délivrer de cette inquiétude, Dieu

disposa de quelques-uns de nous, qui laissèrent leurs armes à ceux qui avaient perdu les leurs.

Après que nous fûmes sortis de ces dangers, nos guides nous avertirent de nager doucement, de crainte de nous faire entendre des Indiens Espagnols qui nous sont ennemis et qui nous attendaient pour nous attaquer quelques lieues en deça de l'embouchure de la Rivière en un lieu nommé Lestocada. Nous suivîmes leur conseil et lorsque nous fûmes vis à-vis de ce lieu où la rivière est fort large, ils disposèrent nos canots de telle sorte, qu'à la faveur de la nuit, il en paraissait beaucoup moins qu'il n'y en avait. Ces Indiens Espagnols ayant entrevu quelque chose, demandèrent ce que c'était, à quoi nos guides répondirent que ceux qu'ils apercevaient n'étaient que de petites navettes qui leur appartenaient et dans lesquelles il y avait des Indiens qui allaient faire du sel à la Mer du Sud. Avec cette ruse, ils nous épargnèrent la peine de nous battre avec des canailles.

Au matin il fallut mouiller à cause de la marée qui montait et qui nous était contraire. Sur les dix heures, nous appareillâmes et vers le midi l'air s'obscurcit tellement qu'on avait peine à distinguer un homme d'un bout du canot à l'autre, ce qui fut suivi d'une si grande abondance de pluie, que nous étions à tous moments dans l'appréhension de couler bas, quoi qu'il y eût toujours deux hommes dans chaque canot occupés à vider l'eau. Pendant ce temps là, il nous mourut un homme.

Le même jour, nous arrivâmes à minuit à l'embouchure

de la rivière, et entrâmes dans la Mer du Sud ; nous fûmes droit à la baie de Boca del Chica pour y chercher les vivres qu'on nous avait dit y être et qu'effectivement nous y trouvâmes ; avant quoi, nous avions rencontré un canot du capitaine Grognier qui nous attendait avec deux barques qui y étaient mouillées. Elles étaient envoyées exprès par les Anglais tant pour toûer nos canots jusqu'au lieu où était la flotte des Flibustiers, que pour nous apporter encore des vivres.

Le lendemain au matin, nous portâmes nos malades à bord de ces deux barques pour qu'ils soient plus à leur aise, et ensuite levâmes l'ancre pour aller tous ensemble à une île qui est à quatre lieues de l'embouchure de cette rivière, où nous nous rafraîchîmes pendant deux jours de ces vivres que les Anglais nous avaient laissé, ce qui nous fut d'un grand soulagement.

C'est alors que nous partîmes pour aller trouver la flotte Française et Anglaise, dont le rendez-vous était à croiser devant Panama, ou aux îles des Roys qui ne sont pas loin de la rivière où nous étions.

Enfin, nous arrivâmes à ces îles qui sont à trente lieues à l'Est de Panama. Nous y trouvâmes que la plus grande ressemble plutôt à la terre ferme qu'à une île, tant elle est spacieuse et montagneuse. Elle est habitée par des nègres marrons ou fugitifs de l'Espagnol, lesquels s'y réfugient quand ils se sauvent de chez leurs maîtres de Panama et de ses environs. Ce jour-là il nous mourut encore un homme.

Nous fîmes notre entrée en cette mer dans une saison très incommode, car à cette latitude, il y a des années où il pleut tous les jours pendant six mois, et nous y tombâmes justement dans un pareil temps.

Il me semble que c'eût été ici l'endroit où, avant que de passer aux récits de nos aventures, il eut fallu donner une description ample et exacte de la Mer du Sud, et de cette quatrième Partie du Monde qui en est baignée, et marquer les longitudes et latitudes des lieux; mais mon dessein n'est que d'écrire ce que nous y avons fait. Ce pays est assez justement désigné sur les Cartes Géographiques; le lecteur trouvera bon qu'on l'y renvoie, quand il voudra s'en éclaircir. Je me contenterai simplement de dire que tout le Continent qui regarde la Mer du Sud est établi Est et Ouest, et presque toutes les îles Nord et Sud de ses rivages.

Les Espagnols sont les seuls étrangers qui possèdent ces pays depuis l'injuste usurpation qu'ils en ont faite sur les indigènes, dont ils se rendirent maîtres par les tyrannies et les cruautés que tout le monde sait. Ils ont de bonnes villes sur les bords de cette mer. Elles s'étendent depuis la hauteur des îles Don Fernandez, qui sont à l'entrée du débouquement de Magellan, ou pour mieux dire, depuis le Chili jusqu'environ le milieu d'un Détroit qui est entre la terre ferme et les îles Californies que les Espagnols nomment Mer Vermeille, par où l'on croit qu'il pourrait y avoir communication entre les mers de Nord et de Sud, sans être obligé d'aller chercher le Darien. Les principales

de ces villes, à commencer par le Sud sont Arrica, Sagna, Nasca, Pisca, Pachacama, Lima ou Ciutad de Los Reyes, le port de Callao qui est son embarcadère, où les navires du Roy d'Espagne mouillent, c'est-à-dire la flotte du Pérou, Truxillo, Païta, Guayaquille, la Barbacoa, qui est une mine ouverte d'où les Espagnols tirent beaucoup d'or, Panama, le Realeguo, Tehuantepec, Acapulco et plusieurs autres qui sont tant au bord de la mer que dans les terres.

Il y a dix ans, les Espagnols qui habitent tout ce Continent ne savaient ce que c'était que la guerre. Ils vivaient dans une grande et profonde tranquillité, et les armes à feu n'étaient point même en usage chez eux ; mais depuis que nous avons trouvé le moyen de les aller voir, ils en ont fait venir de chez les Anglais de la Jamaïque et cependant, quoi qu'ils en aient à présent un grand nombre, ils n'en sont pas beaucoup plus aguerris, comme on verra par la suite. Ils ont néanmoins pour ennemis des Indiens blancs qui habitent une partie du Chili. Ce sont des gens d'une grandeur et d'une grosseur prodigieuses, qui leur font presque toujours la guerre, et quand ils attrapent des Espagnols ils leur enlèvent l'estomac, comme on fait du plastron d'une tortue, et leur ôtent le cœur.





CHAPITRE III

Les Flibustiers livrent combat a la flotte du Pérou devant Panama

Le 22 Avril de l'an 1685, qui était le jour de Pâques, la flotte de ceux qui nous avaient précédé en cette mer arriva aux îles des Roys où nous étions. Elle était composée de huit voiles carrées, ce qui, avec les deux barques qui étaient venues nous attendre à notre arrivée, faisait en tout la quantité de dix vaisseaux, dont je vais faire la description.

Le premier, qui servait d'Amiral, était une Frégate de trente-six pièces de canon, commandée par un Capitaine nommé David.

Le second, servant de Vice-Amiral, était une petite Frégate de seize pièces de canon, commandée par un autre Capitaine nommé Suams.

Les troisième et quatrième étaient deux bâtiments commandés par Touslé.

Le cinquième était un navire qui aurait pu porter trente pièces de canon, mais qui n'en avait point, et était commandé par le capitaine Grognier.

Le sixième était un petit bâtiment commandé par Brandy.

Le septième était un brûlot commandé par Samely.

Le huitième était une barque longue commandée par un Quartier Maître avec un détachement de la flotte.

Et les neuvième et dixième étaient les deux barques qui étaient venues au devant de nous, dont l'une était commandée par Pitre Henry, et l'autre par un Quartier Maître.

De tous ces Commandants, il n'y avait que le Capitaine Grognier qui fut Français; tous les autres étaient de la Nation Anglaise, excepté David qui était Flamand. Quant aux équipages, ils se trouvèrent monter à environ onze cents hommes lorsqu'ils nous eurent partagés dans leurs bords.

Le vingt-cinquième du mois d'Avril, nous nous emparâmes du navire qui précédait pour avis la flotte du Pérou. Ce bateau était pour lors mouillé au port de Callao. Il portait à Panama les paquets de Madrid, et les lettres du Vice-Roy de Lima, qui marquaient de combien de navires

de guerre, brûlots et marchands leur flotte était composée, et en quel temps à peu près elle pourrait arriver à Panama. Nous interrogeâmes le Capitaine prisonnier, lequel ne voulut rien avouer au-delà de ce que je viens de dire, sinon que lorsqu'il s'était vu près d'être abordé il avait jeté à la mer les paquets du Roy d'Espagne et une cassette de pierreries.

Nous fîmes les mêmes questions au Pilote, qui, à l'exemple de son Commandant, ne voulut rien découvrir parce qu'ils avaient juré tous deux sur l'Évangile de perdre plutôt la vie que de déclarer quelque chose de leur secret, ou de laisser tomber les paquets de Madrid entre les mains du Flibustier.

Nous partîmes avec vingt-deux canots de guerre armés de cinq cents hommes pour aller prendre la Seppa, qui est une petite Ville à sept lieues au vent de Panama. Au bout de deux jours, sur les dix heures du matin, nous aperçûmes deux voiles qui portaient sur nous. Après les avoir approchées, nous reconnûmes que c'étaient deux pirogues armées de Grecs, qui sont gens ramassés de diverses nations, dont les Espagnols, qui leur ont imposé ce nom, se servent dans leur guerre. Ils les avaient depuis peu fait passer de la mer du Nord en celle-ci, pour se défendre contre nous, parce qu'ils les estiment meilleurs soldats qu'eux.

Nous détachâmes aussitôt deux de nos canots, les meilleurs voiliers, armés de vingt hommes chacun. Ces Grecs qui nous connurent d'abord pour ce que nous étions, c'est-

à-dire pour Flibustiers, ne se firent pas prier de se sauver sur une de ces îles dont la Baie de Panama est fermée. En y abordant, ils perdirent une de leurs pirogues qui s'y brisa, et nous abandonnèrent l'autre, ensuite ils gagnèrent une éminence avec leurs armes, et ce qu'ils purent sauver de munitions, et se battirent contre nous très vigoureusement, sous un pavillon sans quartier. Et comme le lieu où nous débarquâmes, était commandé de cette éminence par leurs armes, et qu'il était trop escarpé pour y monter du côté où nous étions, nous fûmes contraints de faire un grand tour pour les prendre par un autre endroit où nous trouvâmes le terrain plus avantageux. Enfin, après un combat d'une bonne heure, nous les forçâmes à se sauver dans les bois, nous en fîmes deux prisonniers, nous gagnâmes leur pavillon et en trouvâmes vingt-cinq à trente étendus sur la place.

Ces deux prisonniers nous apprirent que ceux qui s'étaient sauvés ne pouvaient être que cent au plus, que nous les aurions facilement si nous voulions, car la plupart étaient blessés. Ils nous apprirent aussi qu'on était informé à Panama du renfort qui était venu de la Mer du Nord joindre la flotte des Flibustiers. Sur cette avis, le Président de Panama avait envoyé un message à Lima pour engager le Vice-Roy à retenir les vaisseaux marchands dans les Ports jusques à nouvel ordre, et lui avait mandé d'envoyer au plus tôt la flotte de guerre pour combattre la nôtre, et nous chasser de cette mer.

On se défit de ces deux prisonniers pour avoir mis pavillon sans quartier, alors qu'ils étaient trois fois plus de monde que nous.

Après cet avantage, et ayant rejoint nos canots, nous continuâmes notre dessein sur la Seppa ; mais comme il faut monter avant que d'y arriver environ deux lieues dans une très belle et large rivière qui porte le même nom, et qui est toujours bordée de vigies, nous ne pûmes manquer d'être bientôt découverts et de trouver toute la Ville en alarme et en défense ; cependant nous donnâmes dedans tête baissée et la prîmes, ne perdant qu'un seul homme. Mais voyant que nous n'y trouvions que très peu de chose, parce qu'ils avaient tout sauvé, nous retournâmes à nos canots.

Comme je serai obligé de parler plusieurs fois de *vigier* et de *vigies,* il est à propos que je fasse entendre que vigier est proprement faire sentinelle sur mer ou sur terre, et que ceux qui la font sont nommez vigies. Les Espagnols en entretiennent un grand nombre, car toutes les Villes, Bourgs, Villages, et même les maisons seules ont des gens gagés, qu'on envoie sur les lieux les plus éminents des environs et sur le bord des Rivières où ils tiennent leurs chevaux jour et nuit tout prêts, de manière, que quand ils découvrent l'ennemi, ils courent en avertir les Espagnols, lesquels se préparent non pas à se battre, mais à sauver leur butin.

Nous fûmes alors rejoindre nos bâtiments, qui nous attendaient à une île très jolie que l'on appelle Sipilla, distante d'une lieue de l'embouchure de la Rivière de la Seppa. Les

douceurs que nous trouvâmes en ces lieux méritent bien que je m'en souvienne, et que j'en fasse une petite description.

Je dirai donc que toutes ces îles sont si agréables et si belles qu'on les nomme communément les jardins de Panama, ce qui n'est pas sans fondement, puisque toutes les personnes considérables de cette Ville, qui ont chacune en particulier une de ces îles, y ont aussi leurs maisons de plaisance, accompagnées de vergers délicieux, qui sont arrosés de quantité de sources d'eau vive, ornés et embellis d'une confusion prodigieuse de fleurs et de berceaux de jassemin à perte de vue, et remplis d'un nombre presqu'infini de toute sorte de fruits du pays, parmi lesquels j'en remarquai particulièrement quatre différents, qui sont la Sappota, la Sapotilla, l'Avocata et Las Cayemites

Le premier est un fruit fait à peu près comme nos poires. Il est de différentes grosseurs, la peau en est grise et renferme dans son centre deux noyaux en ovale fort polis et lissés, qui sont, dans les plus plantûreux de ces fruits, un peu plus gros chacun qu'une de nos noix ordinaires; quand ce fruit est mur, il est fort mol, et la peau en étant ôtée on découvre une chair d'un très beau rouge, fort sucrée et d'un goût ravissant.

Le deuxième a la même forme que le précédent, mais il ne passe guère la grosseur d'une poire de Rousselet, il est sous la peau, de couleur blanche, et d'une bonté admirable.

Le troisième a la figure de nos coings, excepté que la peau en est plus verte ; il faut que ce fruit soit parfaitement mûr et tout à fait mol pour être bon ; c'est alors qu'on le trouve sous la peau d'une blancheur de neige ; les Espagnols le mangent avec une cuillère comme de la crème et effectivement il en a le goût.

Le quatrième est semblable à de grosses prunes de damas violet, et il est extrêmement savoureux.

Outre ceux-ci et un grand nombre d'autres, dont ce pays est particulièrement favorisé, il en produit encore une grande quantité qui sont communs à toute l'Amérique, comme sont les prunes de Monbain, les prunes de Sirvellas, les abricots du pays, les grenades, les goyaves, les papayes, les momins, les junipas, les pommes d'acajou, les cocos, les courbaris, les cachimens, les cacaos, les bananes, les ananas, les figues du pays et de Provence, les melons d'eau, les melons d'Espagne et de France, et toutes sortes d'oranges, citrons et limons ; de ces derniers fruits je ne fais point la description non plus que des arbres qui les portent. Ceux qui voudront satisfaire leur curiosité la-dessus le pourront faire en lisant l'*Histoire des Antilles* qu'a fait en l'année 1668 Monsieur de Rochefort qui en parle fort savamment, comme en ayant une parfaite connaissance. Tous ces riches présents de fruits et d'eau claire que la nature nous offrait dans ces îles, nous étaient d'un merveilleux secours, après les fatigues que nous venions d'essuyer en traversant la terre ferme, sans compter une abondante moisson de maïs

et de riz dont nous trouvâmes la terre de ces îles couverte, et que les Espagnols n'avoient pas eu, je crois, l'intention de semer pour nous. Mais ces mêmes îles où nous avions rencontré tant de douceurs nous causèrent aussi par la suite le chagrin que je vais dire un peu plus bas.

Le 8 Mai au matin, nous mînes à la voile et passâmes devant l'ancienne et la nouvelle Ville de Panama. L'ancienne est celle qui fut prise par le Général Morgan, Flibustier Anglais en l'année 1670, et dont les Eglises et les maisons nous parurent très belles, autant que nous en pûmes juger d'une lieue loin. Il n'y a que la nouvelle qui soit fortifiée, étant entourée d'une belle enceinte de muraille, et de plusieurs autres fortifications, mais cela n'est observé que du côté de la mer. Cette Ville a une incommodité, c'est que, comme elle est située dans le fond d'une baie et que la mer se retire fort loin en ce pays, les grands vaisseaux y demeurent à sec, s'ils veulent y mouiller à moins que d'une lieue. Nous en approchâmes le plus que nous pûmes avec nos pavillons et flammes dehors, et de là fûmes prendre fonds à Tavoga, qui nous paraissait une petite île enchantée, tant les maisons et les jardins qui sont dessus, étaient agréables et enjolivés.

Là nous espalmâmes tous nos navires et il nous mourut un homme. Puis nous envoyâmes croiser notre Barque longue, pour nous avertir lorsqu'elle apercevrait, la flotte Espagnole. Nous fîmes choix des bâtiments qui la devaient attaquer. Les Capitaines David et Grognier devaient aborder

l'Amiral Espagnol ; les Capitaines Suams et Touslé le Vice Amiral ; le Capitaine Pitre Henry la Patache. Notre brûlot devait se tenir sous la hanche de notre Amiral, nos autres bâtiments devaient attaquer le reste de la flotte selon leurs forces, et nos Pirogues armées devaient défendre l'abordage des brûlots ennemis.

Cette journée l'on tira grande quantité de coups de canon à Panama, dont nous ne pûmes deviner la cause. Nous mîmes à terre sur cette île de Tavoga quarante prisonniers qui nous embarrassaient dans nos navires et ensuite levâmes l'ancre pour aller vigier la flotte au Cap Pin. Mais cette garde était fort à contre-temps, puisque la flotte était déjà rendue à Panama sans que nous l'eussions apercue, étant entrée à couvert de ces îles délicieuses par l'un des deux canaux, qui la déroba à nos yeux, tandis que nous croissions par l'autre canal.

Comme nous ne savions encore rien de cette aventure, et que notre barque longue, nous dit qu'elle n'avait rien découvert qui eût passé, nous fûmes mouiller aux îles des Rois, où l'on fit prêter le serment accoutumé à toute la flotte, de ne point se faire de tort les uns aux autres de la valeur d'une pièce de huit, au cas ou Dieu nous rendrait victorieux des Espagnols.

Nous levâmes l'ancre et fûmes mouiller entre la grande terre et les îles dans le Canal de l'Est où nous croyions que la flotte ennemie attendue dut passer. Deux jours plus tard nous appareillâmes et fîmes route pour le Cap Pin. Nous

chassâmes deux voiles que nous perdîmes la nuit, et qui nous ramenèrent en les poursuivant aux petites îles de Panama, où nous prîmes fonds le premier juin. Nous envoyâmes deux canots à l'Ile de Sipilla. Ils y prirent une Barque chargée de planches. Alors ceux qui la conduisaient nous apprirent que la flotte Espagnole était entrée le 12 Mai à Panama, que le lendemain ils avaient tiré quantité de coups de Canon par réjouissance et que sitôt qu'ils se seraient rafraichis, épalmés et pris du monde, ils devaient sortir pour nous venir combattre. Ce à quoi ils ne manquèrent pas.

Le sept juin, vers midi, le Capitaine Grognier, qui était mouillé plus au large que nous, nous fit signal qu'il voyait la flotte Espagnole composée de sept voiles, ce qu'il nous marqua en hissant et amenant sept fois son pavillon ; nous appareillâmes aussitôt, et, en doublant la pointe de l'île, où nous étions mouillés nous aperçumes sept gros navires qui venaient largue sur nous avec pavillon sans quartier en poupe, et Royaliste à leurs mats. Alors l'espérance que nos équipages avaient perdue, quand ils apprirent que la flotte étoit entrée à Panama, leur revint, et l'envie qu'ils avaient de profiter des richesses qu'elle portait les anima tellement que, la plupart jetaient leurs chapeaux à la mer, croyant déjà tenir ceux des Espagnols. Nous pavoisâmes nos navires, et ensuite disputâmes le vent qui était pour lors rangé à l'Ouest. Sur les trois heures après midi nous le leur gagnâmes à l'exception du Capitaine Grognier, qui pour

avoir attendu son canot qui venait de terre, et fait deux chapelles, ne pût le gagner comme nous.

Vers le Soleil couchant, le Vice-Amiral Espagnol qui était sous le vent à nous, nous salua de sept coups de canon sans boulet, auquel salut notre Amiral répondit de toute sa volée à balle. La nuit étant venue, les Espagnols mouillèrent, connaissant mieux que nous les courants qui règnent entre ces îles, et envoyèrent un petit navire avec un fanal, prendre fond deux lieues sous le vent à nous, pour nous amuser et nous faire prendre de fausses mesures ; et de fait nous louvoyâmes bord sur bord toute la nuit, pour être le lendemain matin au vent du fanal que nous croyions être la flotte entière.

A la pointe du jour, nous reconnûmes notre erreur et fûmes tout étonnés de nous trouver sous le vent de la flotte ennemie à l'exception des vaisseaux des Capitaines Grognier, Touslé et de sa prise, qui étaient au vent. Mais malheureusement, c'était comme je l'ai remarqué, des navires sans canon. La flotte Espagnole étant encore mouillée à une heure de Soleil, nous fimes tous nos efforts pour regagner le vent ; mais leur Vice-Amiral duquel l'ancre étoit à pic, et qui n'avait ses voiles ferlées qu'avec des amarres légères, les éventa tout d'un coup, et, ayant le vent arrière, fut à l'instant sur notre Amiral. Notre Vice Amiral força de voiles pour venir à son secours. Ce renfort obligea le vaisseau ennemi à retenir le vent que nous nous efforçames encore inutilement toute la journée de vouloir gagner. Cependant

les Espagnols sous le canon desquels nous nous trouvâmes nous maltraitaient beaucoup, ce qui obligea notre Amiral



et Vice-Amiral à s'amarrer ensemble, et à se résoudre à périr en se battant courageusement, plutot que de laisser prendre aucun bâtiment de leur flotte.

Sur l'après-midi le Capitaine Touslé, qui était au vent de la flotte ennemie, envoya sa Pirogue à bord de notre



Amiral pour recevoir ses ordres. Celui qui la gouvernait eut les jambes emportées d'un boulet de canon.

Vers les deux heures après midi, les Espagnols détachèrent

un navire de vingt huit pièces de canon pour empêcher le Capitaine Grognier de nous rejoindre. Il était connu par quelques Espagnols, qui avaient été nos prisonniers, pour le plus fort en menues armes qui fût en notre flotte et ils le redoutaient d'autant plus, qu'ils savaient que l'équipage de son vaisseau n'était composé que de Français.

Enfin, nous voyant à la veille d'être ruinés à coups de canon (car pour l'abordage l'Espagnol n'en veut point), nous virâmes de bord à la faveur d'un grain pour aller aborder le Vice-Amiral Espagnol qui était le navire qui allait le mieux et qui nous talonnait de plus près. Nous pumes lui résister jusqu'à la nuit après avoir largué les canots que nous avions à la remorque.

Le navire de Pitre Henry dans lequel j'étais, ayant reçu plus de cent vingt coups de canon, fut contraint de faire vent arrière, ce qu'étant aperçu par notre Amiral et Vice-Amiral, ils mirent le vent dans leurs perroquets, qui avaient toujours été brassés pendant le combat pour nous attendre, car nous allions très mal.

Durant le combat notre barque longue ayant été fort maltraitée, son équipage fut obligé de l'abandonner. N'ayant pas eu le temps de la couler à fond, ils jetèrent à la mer quelques pièces de canon, et ensuite se sauvèrent à bord d'un de nos bâtiments. Alors les prisonniers qu'on avait laissés dedans, se voyant libres, allèrent rejoindre un navire Espagnol ; mais ce navire, qui prit cette barque pour notre brûlot, la coula bas à coups de canon sans la vouloir

laisser approcher, ne pensant pas que ce fût de ses gens.

Le lendemain, nous ne vîmes ni notre flotte, ni celle des Espagnols, ce qui nous obligea de faire route pour gagner l'île Saint Jean de Cuebo qui est quatre vingt lieues à l'ouest de Panama où nous arrivâmes favorisés d'une brise d'Est. Nous fûmes aussitôt nous échouer. Il était grand temps, car depuis le combat, nous avions cinq pieds d'eau dans notre fond de cale. Nous travaillâmes donc a nous raccommoder pour ensuite remonter devant Panama, afin d'y apprendre ce qu'était devenu notre flotte dont nous étions fort en peine. Mais elle vint bientôt mouiller au lieu où nous étions.

Pendant cette affaire, le Capitaine David avait été fort incommodé du canon des Espagnols, surtout de deux coups qui lui emportèrent la moitié de son gouvernail, mais il n'avait que six blessés dans son navire et pas un seul tué. Le Capitaine Suams n'avait pas été moins maltraité, presque toute son arcasse étoit rasée, il avait eu quantité de coups de canon à la flotaison ; son contre-maître avait eu la tête emportée d'un boulet, d'autre part il n'avait eu que trois blessés. Quant aux autres petits bâtiments, ils n'avaient perdu personne et fort peu de blessés, sur quoi je puis dire avec vérité et sans exagération que c'est une chose surprenante, et qui tient du miracle, qu'étant si peu de monde, et montant d'aussi petits vaisseaux, qu'étaient les nôtres, nous ayons pu essuyer le feu, résister et combattre contre une flotte aussi considérable, pourvue d'aussi bons vais-

seaux, et montés d'autant d'hommes que celle des Espagnols, leur vaisseau Amiral était un vaisseau de soixante-dix canons, mais il n'en avait que cinquante-six de montés, car il était trop vieux. C'était un fort beau navire et un bon voilier.



CHAPITRE IV

APRÈS PLUSIEURS AFFAIRES LE LONG DES RIVAGES DE LA MER DU SUD LES FLIBUSTIERS PRENNENT LA VILLE DE CHIRIQUITA

Si nous eussions joint cette flotte, comme nous l'avions espéré, avant qu'elle se fût fortifiée à Panama, ou que nous eussions seulement eu le vent, je ne doute pas que les choses n'eussent pris tout une autre face, et que nous n'eussions pris quelques beaux vaisseaux pour nous en retourner par le détroit de Magellan, et chacun d'eux avec assez de richesses pour nous mettre à notre aise tout le restant de notre vie.

Cela nous aurait délivré tout d'un coup d'une suite continuelle de peines et de fatigues que nous souffrîmes en-

core pendant plus de trois ans, sur ces rivages et dans notre retour par terre à la mer de Nord. Mais la Divine Providence en avait ordonné autrement.

Après cette chaude affaire, nous partîmes de cette île Saint Jean, trois cents hommes dans cinq canots pour aller surprendre le Pueblo Nuevo, pour tâcher d'avoir des vivres dont nous commençions à manquer. Le 31 Juin, ayant mis à terre, nous prîmes une vigie, mais une autre se sauva ce qui fut cause que nous fûmes découverts. Pour arriver à ce bourg, il faut monter deux lieues dans une fort belle rivière, et profiter des marées quand elles montent. Avant que d'y aborder, on trouve un retranchement, mais mal gardé. Le bourg n'est pas des mieux situés, quoique assis sur le nord de la rivière, étant tout environné de marécages. Nous n'y trouvâmes ni gens ni vivres.

Dans la descente que nous fîmes à ce bourg, nous eûmes un différent avec les Anglais, lesquels étant en bien plus grand nombre que nous, en voulaient tirer avantage et se rendre maîtres de tout, au point que peu de temps auparavant, Touslé, un de leurs Capitaines, avait prétendu enlever au Capitaine Grognier, le vaisseau que lui avait donné David, et lui donner en échange le sien, qui coulait bas. Mais comme il vit qu'il avait à faire à des gens qui, quoiqu'inférieurs en nombre, n'auraient pas souffert si facilement ce troc, il fut obligé malgré lui de s'en désister. Quand nous vîmes qu'ils continuaient à prendre sur nous les mêmes hauteurs, nous nous débarquâmes cent trente

Français, non compris l'équipage du Capitaine Grognier, qui était de deux cents autres.

Une des principales raisons qui faisait que nous ne sympathisions pas ensemble, et que nous avions eu plusieurs autres démêlés, était à cause de leurs impiétés contre notre Religion. Ils ne se faisaient point de scrupules, lorsqu'ils entraient dans les Églises de couper à coups de sabres les bras des Crucifix et de leur tirer des coups de fusils et de pistolets, brisant et mutilant avec les mêmes armes, les images des Saints, en dérision du culte que nous autres Français leur rendions. C'était particulièrement de ces horribles désordres que procédait la haine que les Espagnols avaient conçue indifféremment contre nous tous, comme nous l'apprîmes par plusieurs de leurs lettres qui nous tombèrent entre les mains, et que j'ai fait traduire en Français, ainsi que l'on verra dans la suite.

Bientôt les Anglais levèrent l'ancre, et furent mouiller à cinq ou six lieues sous le vent de l'endroit où nous étions, pour y faire des canots, afin de remplacer ceux qu'ils avaient perdu aussi bien que nous, pendant le combat contre la flotte. Nous fûmes aussi chercher des arbres pour en construire et nous entrâmes pour cela dans les bois du voisinage, où nous choisîmes les plus gros, qui sont ordinairement de mapou et d'acajou, d'ailleurs les plus aisés à travailler. Nous en avons mis en œuvre de si puissants, qu'un seul tronc, étant façonné et creusé, a porté jusques à quatre vingt hommes.

Cette Ile Saint Jean de Cuebo est inhabitée, fort montagneuse, remplie de bois, et arrosée de très belles rivières ; elle n'est utile à l'Espagne que pour les mâtures de vaisseaux en bois marie dont elle abonde. Quand nous arrivâmes sur cette île, nous espérions y faire grande chère, tant elle était peuplée de Cerfs, Benades, Singes, Agoutis et Lézards, et les anses foisonnantes de terrissages de tortues. Mais nous fûmes privés de ces commodités par deux inconvénients; le premier fut que les Anglais en moins de quinze jours avaient tant détruit de tortues, par le moyen de leurs vareurs pour les saler, qu'il n'en terrissait plus que très peu. Le deuxième ennui fut à l'égard de la chasse. Nous la défendîmes à qui que ce fût d'entre nous, parce qu'ayant à demeurer en ce lieu plus que nous n'avions projeté, il fallait conserver notre poudre de crainte que l'ayant usée, les Espagnols ne nous eussent eu après à trop bon marché. De cette manière nous fûmes un mois entier sur cette île à ne manger, à trois cent trente hommes que deux tortues en deux fois vingt quatre heures, et à chercher dans les bois des graines aux arbres pour nous substenter, ce dont quelques uns moururent parce qu'ils n'en connaissaient point les propriétés.

Il y a sur cette île une sorte de serpent si dangereux que si, lorsqu'on en est mordu, l'on n'a pas sur soi d'un certain fruit pour le mâcher, et en mettre aussitôt le marc sur la morsure, il est impossible de se garantir d'une prompte mort. Nous en eûmes l'expérience sur deux hommes

que nous perdîmes de cette manière, qui souffrirent en mourant de très grandes douleurs par l'activité et la violence du feu que ce venin leur avait allumé dans le corps. L'arbre qui porte ce fruit croît sur le lieu même, aussi bien qu'en d'autres endroits de ces pays-là ; il est fort approchant de nos amandiers pour sa hauteur et pour les feuilles. Le fruit est semblable aux châtaignes de mer, mais il est de couleur grise, d'un goût un peu amer, et renferme dans son milieu une amande blanchâtre ; on mâche tout ensemble avant de l'appliquer, et il n'a point d'autre nom que celui de *graine à serpent*.

Il s'y trouve aussi à deux ou trois lieues avant dans la terre, beaucoup de Cayemans qui sont une espèce de crocodile qui se tiennent indifféremment dans la mer, dans les rivières et sur la terre, et qui sont tellement carnassiers que nous avons eu de nos gens qui en ont été dévorés.

Les Anglais qui nous avaient quittés, nous envoyèrent un Quartier Maître nous demander si nous voulions nous associer encore avec eux, se croyant trop faibles pour aller prendre la ville de Léon, sur laquelle ils avaient fait dessein. Nous reconnûmes en cette occasion que l'extrême misère est une chose affreuse. Aussi est-il presque impossible que, trouvant l'occasion d'en sortir, on la laisse échapper. Nous avions abandonné les Anglais dont les impiétés nous faisaient horreur. Cependant nous consentîmes à accepter la proposition qu'ils nous fîrent de nous joindre de nouveau à eux. Ils

avaient tous les vivres de leur côté, et c'était un charmant attrait pour des gens qui mouraient de faim.

Nous leur demandâmes d'abord de quoi manger ; et, comme nous n'avions qu'un bâtiment qui ne pouvait pas nous contenir tous, nous les priâmes de nous en donner un, parce que nous ne voulions plus nous disperser dans leurs bords, comme ci-devant ; ce à quoi ils ne voulurent pas consentir. Cependant, comme nous étions fermes là-dessus, la faim força treize de nos gens à nous abandonner pour aller joindre ces Anglais, ne se pouvant accoûtumer à observer les jeûnes que nous étions contraints de faire, et qui nous firent périr quatre hommes.

Au milieu d'Août, nous espalmâmes nos vaisseaux et prîmes nos eaux et notre bois. Nous serions partis de cette île dès ce temps sans une pluie continuelle qui dura dix-huit jours et un temps si mauvais qu'il nous était impossible de paraître seulement sur le pont. Il n'y eut pas un rayon de soleil pendant tout cet intervalle ; c'est pour cette raison que les Espagnols nomment « l'égoût de la Mer de Sud » la région qui se trouve depuis la Baie de la Gorgona jusqu'à cette Ile Saint Jean. Il ne règne en cet endroit, pendant toute l'année que quatre mois de beau temps, qui sont Décembre, Janvier, Février et Mars. Les autres huit mois sont accompagnés d'une forte pluie, qui ne cesse que très peu et qui, outre le flux de sang qu'elle produit, est si pernicieuse, que lorsqu'un homme en a essuyé quelques ondées sans changer aussitôt de linge, il se forme

entre son cuir et sa chair des vers gros comme le tuyau d'une plume, et longs comme la moitié d'un doigt.

Enfin le temps s'étant éclairci, nous raccommodâmes nos voiles qui étaient presque pourries et nous achevâmes de nous préparer à partir. Le même jour, nous eûmes un de nos gens qui fut mordu d'un serpent à l'une des jambes, et qui mourut incontinent, ne s'étant pas précautionné de porter sur lui le remède dont j'ai fait mention.

Nous appareillâmes et fîmes voile pour le Realeguo qui est un Port et une Ville à cent quatre vingt lieues à l'Ouest Quart-Nord Ouest de l'Ile Saint Jean et à deux cents soixante lieues à l'Ouest de Panama.

Au premier jour de Novembre notre navire arriva en vue de Realeguo, lieu fort remarquable par les hautes montagnes qui l'environnent, et particulièrement par une souffrière fort élevée qui brûle toujours, à quelques lieues au vent, et dont la fumée se voit de fort loin.

Nous partîmes au nombre de cent cinquante hommes pour aller prendre un bourg à trois lieues au-dessus de la Ville du Realeguo, nommé le Pueblo Viejo. Nous passâmes au travers de cette Ville que nous trouvâmes entièrement déserte d'habitants qui l'avaient abandonnée à cause de l'excommunication qu'ils avaient eux-mêmes fulminée contre elle.

On sera peut être surpris de cette extravagance ; mais il n'est rien de plus vrai que quand les Flibustiers ont plusieurs fois pris un même lieu, les Prélats Espagnols l'excom-

munient et prononcent malédiction sur lui. Alors les Espagnols le quittent tous et n'enterrent même pas les morts que nous leur avons tués, les jugeant par cette seule raison indignes de la sépulture. Au matin, nous arrivâmes à ce bourg de Pueblo Viejo d'où les vigies nous avaient déjà découverts depuis la veille au soir, ce qui fit que nous trouvâmes les ennemis retranchés dans l'Église Major, défendue par cent cinquante cavaliers sur la place d'armes; nous donnâmes d'abord sur ceux ci, et après avoir déchargé nos armes, ils prirent la fuite. Ceux qui étaient dans l'Église se défendirent une demie heure, après quoi ils s'échappèrent par une porte de derrière la Sacristie que nous ne gardions pas. Nous séjournâmes un jour et demi dans ce bourg et emportâmes tout ce que nous pûmes de vivres, tant sur les chevaux que nous leur avions pris que sur notre dos. Puis nous regagnâmes notre navire.

Vint alors un Officier Espagnol nous apporter une lettre de la part du Vicaire Général de la Province (et selon toutes les apparences, par l'ordre du Général de Costa Rica). Il nous mandait qu'il y avait paix entre les Couronnes de France et d'Espagne pour vingt ans, et qu'elles s'étaient unies ensemble pour faire la guerre aux Infidèles, que cela étant, nous ne la leur devions plus faire. Il ajouta que, si notre dessein était de retourner à la Mer du Nord, nous pouvions nous rendre à eux avec toute sûreté, et qu'ils nous feraient repasser en Europe sur les Galions de Sa Majesté Catholique. Nous lui fîmes une réponse

convenable à sa proposition, ne connaissant que trop à notre égard, la mauvaise disposition des Espagnols qui, sous de faux prétextes, espéraient nous attirer à eux d'autant plus facilement qu'ils avaient su l'extrême pénurie de vivres où nous étions.

Nous continuâmes notre route le long de la terre ferme. N'ayant plus rien à manger, nous descendîmes à terre soixante hommes dans nos trois canots, pour aller chercher des vivres. Après avoir fait une lieue de chemin, nous prîmes une très belle Hatto avec deux prisonniers, qui nous dirent que nous étions à une lieue et demie de la petite Ville de Chiriquita, et qu'il y avait sept cents hommes dedans. Nous nous emparâmes au plus vite de ce que nous pûmes de vivres pour les porter où étaient nos canots. Mais, en y retournant, nous trouvâmes quatre cents Cavaliers qui nous avoient coupé chemin, et qui nous attendaient. Nous nous battîmes contre eux toujours en retraite jusqu'au bord de la mer, sans avoir personne de blessé qu'un seul homme au doigt. Ils nous firent quantité d'appels avec menaces. Ils nous défiaient d'aller à leur ville, à quoi nous ne manquâmes pas de satisfaire quelques jours après.

Nous reprîmes la route de notre île Saint-Jean, où, étant arrivés le premier Janvier 1686, nous y trouvâmes notre navire, et nos deux barques mouillées.

Nous partîmes sur huit canots armés, deux cent trente hommes, pour aller voir en face les bourgeois de Chiri-

quita, et leur rendre la visite qu'ils nous avaient défié de leur rendre. Cette île de Saint-Jean n'etant éloignée que d'environ vingt lieues, dès le lendemain nous fûmes à terre vers dix ou onze heures de nuit, sans être aperçus, et comme nous n'avions point de guide, nous marchâmes jusqu'au jour sans rien découvrir. Nous demeurâmes cachés toute la journée dans un bois, d'où, sitôt que la nuit fut venue, nous sortîmes pour nous mettre en marche sans avoir à la pointe du jour fait plus de découverte que la nuit précédente. Nous nous recachâmes de nouveau dans un petit bois, et y passâmes tout le jour. Nous reconnûmes alors que nous nous étions mépris en mettant à terre d'un côté de la rivière, au lieu qu'il fallait mettre de l'autre. Cela ne plaisait guère à des gens fatigués comme nous l'étions. Néanmoins nous ne laissâmes pas, aussitôt qu'il fut nuit, de retourner à nos canots, dans lesquels nous repassâmes cette rivière. Dès que nous fûmes de l'autre côté, nous prîmes la vigie de la Ville. Elle nous apprit que les Espagnols en avaient enlevé tous leurs effets depuis que nous avions été à leurs Hattos.

Nous arrivâmes enfin à Chiriquita deux heures avant le jour. Nous en surprîmes tous les habitants. Après nous être assurés de leurs personnes, nous enlevâmes leur Corps de Garde où les soldats étaient à jouer. Aussitôt qu'ils nous virent parmi eux, ils se jettèrent sur leurs armes pour se mettre en défense ; mais comme c'était un peu trop tard, nous les relevâmes encore de cette peine.

Vers les deux heures après midi, nous aperçûmes quelques Espagnols à une maison écartée de la Ville. Nous fûmes au nombre de cinq pour les en faire sortir. Mais,



lorsque nous approchâmes de cette maison, ceux que nous y avions vus ne s'étant montrés que pour nous attirer, en disparurent. Dans le même moment environ cent vingt autres sortirent de quelques bouquets de bois où ils étaient cachés, et nous investirent de telle sorte, que ne

voyant nulle apparence de nous en dédire, nous résolûmes de ne nous point laisser prendre vivants et de leur vendre chèrement nos vies. D'abord nous nous adossâmes les uns contre les autres pour faire face de tous côtés, et nous nous battîmes en cet état plus d'une heure et demie, au bout de laquelle ne restant plus que deux de nous en état de combattre, Dieu permit, que nos gens qui étaient au Corps de Garde vinrent à notre secours, attirés plutôt par les cris que faisaient les Espagnols pour nous épouvanter, que par le bruit des armes à feu. Ils s'imaginaient avant qu'ils eussent entendu ces cris, que nous nous exercions à tirer au blanc. Quand les ennemis virent le renfort qui nous venait, ils se sauvèrent d'une si grande vitesse, qu'il fut impossible de les attraper. Ce secours venu si à propos nous sauva infailliblement la vie, car les ennemis nous ayant déjà tué deux hommes et estropié un autre, il était impossible de tenir plus longtemps contre la grêle des coups dont ils nous assiégeaient de toutes parts. Ainsi je puis dire que je l'échappai belle et que je ne fus garanti du massacre, sans être seulement blessé, que par une protection du Ciel toute manifeste. Les Espagnols, en furent quitte pour trente hommes qui demeurèrent sur la place.

Ainsi, nous nous defendîmes en désespérés, et pour tout dire en Flibustiers.

Cette même journée, nous brûlâmes toutes les maisons de la ville, de crainte qu'à leur abri nos ennemis ne

surprissent nos sentinelles et ne vinssent la nuit nous insulter. Après quoi nous nous retirâmes tous dans la grande Église, où ils n'osèrent nous venir attaquer, se contentant de nous tirer de temps en temps seulement quelques coups de mousquet, et même de fort loin.

Chiriquita est une petite ville assise dans une plaine de Savanas, d'où la vue n'est bornée que par de petits bouquets de bois fort agréables ; plusieurs petites rivières la coupent par, divers endroits, et s'écoulent ensuite doucement dans ces Savanas pour les arroser. Lorsqu'on a mis à terre, il reste encore trois lieues à faire jusqu'à la ville, et cela par un si beau chemin, qu'il ne pouvait ennuyer que des gens comme nous, qui ne pensions qu'aux moyens de recouvrer des vivres pour apaiser la faim dont nous étions pressés ; car nous avions été sans manger plus de trois jours.

Après cette affaire, nous partîmes avec les prisonniers que nous y avions faits, pour aller attendre leur rançon sur une île qui est dans la même rivière.

Six jours plus tard la rançon de nos prisonniers arriva ce qui nous permit de les élargir.

Étant revenus à bord de notre bâtiment qui était toujours mouillé à l'îleSaint-Jean, nous arrêtâmes entre nous qu'il était nécessaire de faire de grandes pirogues, ne pouvant plus nous servir de notre navire, faute de voiles, ni de quoi en faire. Encore moins pouvions-nous prendre des vaisseaux sur les Espagnols en cette côte de l'Ouest où ils avaient

entièrement arrêté la navigation depuis que nous y courions. Alors nous fûmes choisir des arbres propres à faire des canots et pirogues sur le bord d'une très belle rivière, que nous savions être en cette île.





CHAPITRE V

LES FLIBUSTIERS, DANS UN ASSAUT IMPÉTUEUX, ENLÈVENT LA VILLE DE GRENADA, SISE SUR LES RIVES DU LAGON DE NICARAGUA

LE 14 de Mars de l'an 1686, nous partîmes de l'île Saint Jean avec nos deux barques, une demi-galère de quarante avirons, dix grandes pirogues et quatre canots légers, le tout construit en bois de mapou, à l'exception de nos deux barques. Nous gagnâmes la pointe au vent de l'île pour faire

revue de notre monde, qui était affaibli de trente hommes depuis notre séparation d'avec les Anglais. En même temps, on forma de nouveau le dessein qu'on avait interrompu depuis plus de quatre mois, d'aller prendre la Ville de Grenada distante d'environ deux cents lieues. Pour cela il falloit avoir des vivres pour subsister pendant le voyage, et nous n'en avions pas, ce qui nous obligea à détacher notre demi-galère et quatre canots pour aller au Pueblo Nuevo en chercher.

Mais à l'aube du 6 Avril, étant arrivés près de la rivière du Pueblo Nuevo, par un beau clair de lune, nous aperçumes à son embouchure une petite Frégate, une barque longue et une pirogue. Nous les approchâmes à la portée du pistolet dans la pensée que nous avions que c'étaient des Flibustiers Anglais, dont nous étions séparés. Mais nous en fûmes bientôt détrompés, car, après les avoir hélés, ils nous répondirent de toute leur volée de canon, pierriers et mousquets. Notre erreur fut cause que nous eûmes vingt hommes hors de combat par cette première décharge avant que nous pussions nous reconnaitre. Cependant, après nous être un peu remis de notre surprise, nous nous acharnâmes contre eux avec opiniâtreté pendant plus de deux heures de temps, quoique nous n'eussions que nos fusils et pas une pièce d'artillerie. Eux de leur côté se défendirent d'autant plus vigoureusement qu'ils croyaient, après l'étonnement où ils nous avaient mis, que nous lâcherions plutôt pied. Durant le combat, ils firent tous leurs efforts pour appareiller, mais

nous les en empêchâmes. Personne ne paraissait dans leurs enfléchures que nous ne jettassions bas, aussi bien que leurs Grenadiers qui étaient dans les hunes. Mais voyant que le clair de la Lune finissait, nous nous retirâmes hors de la portée de leur canon, tant pour panser nos blessés, qui étaient au nombre de trente trois, outre quatre de nos hommes qui furent tués, qu'afin d'attendre le jour pour décider de cette affaire dont nous voulions avoir le dernier mot. Mais pendant cet intervalle, les ennemis se furent mettre à couvert au bord de cette rivière où les gens de terre qui avaient entendu la nuit le combat, s'étaient aussi rendu, ce qui nous fit juger qu'allant les attaquer en cet endroit, nous n'aurions pas tout l'avantage que nous avions résolu de prendre sur eux.

Nous nous trouvâmes alors dans une extrême disette de vivres. Nous fûmes nous ravitailler à une Bananerie en vue de la ville de Lesparso dans la baie de la Caldaïra dans laquelle nos deux barques nous vinrent joindre. Puis nous fîmes assembler nos gens à terre sur une île du voisinage, tant pour résoudre de quelle façon on attaquerait Granada que nous voulions prendre, que pour faire revue de notre poudre, appréhendant que plusieurs d'entre nous n'eussent usé la leur à la chasse. Nous fîmes ensuite des Ordonnances par lesquelles nous condamnions à perdre leur part, ceux d'entre nous qui seraient convaincus de lâcheté, de viol, d'ivrognerie, de désobéissance, de larcin ou d'être sortis du gros sans être commandés. Après cela, nous partîmes de

la baie, et un coup de vent d'Est qui survint pendant la nuit suivante nous écarta les uns des autres. A la pointe du jour nous comptâmes treize voiles, ce qui nous étonna, parce qu'il n'y en avait que douze en toute notre flotte. Nous fîmes signal à nos canots pour chasser avec nous sur celle que nous croyions être en surplus, et quand nous l'eûmes chassée environ une heure nous en aperçûmes encore cinq autres. Nous joignîmes la première et nous apprîmes que c'était le Capitaine Touslé, Anglais, qui venait de la côte d'Acalpuco. Il avait laissé son navire à la cape vis à vis de le baie dans laquelle nous étions, et il allait avec ses cinq canots chercher des bananes, n'ayant plus que très peu de vivres à son bord. Il nous apprit que le Capitaine David était avec sa flotte à la côte du Sud et que le Capitaine Suams était allé aux grandes Indes avec sa Frégate.

Alors, nous trouvant les plus forts, nous nous ressouvînmes des pièces qu'il nous avait faites, et, pour lui en marquer notre ressentiment, nous l'arrêtâmes prisonnier, aussi bien que ses gens, qui étaient dans les quatre autres canots que nous avions joints. Nous fûmes aussi aborder son navire, duquel nous nous rendîmes maîtres faisant feinte de le vouloir enlever. Notre dessein n'était pourtant que de l'intimider. Nous le laissâmes quelque temps dans cette peur, après quoi nous lui fîmes connaître que nous étions plus honnêtes gens que lui et qu'encore que nous eussions le dessus, nous ne voulions pas profiter de notre avantage pour nous venger, et que nous le remettions, aussi bien que ces

gens, en possession de ce que nous lui avions ôté depuis quatre ou cinq heures. Cette modération, comme aussi ce qu'il avait appris du dessein que nous avions fait sur Granada, l'engagea à nous prier de souffrir son association et celle de cent quinze Anglais qu'il avait à son bord, ce à quoi nous consentîmes.

Donc nous partîmes tous ensemble, Français et Anglais, dans nos Pirogues et Canots, et laissâmes leur navire et nos deux barques à l'abri du Cap Blanc, qui est à vingt lieues au vent de l'endroit où nous devions mettre à terre. Nous donnâmes ordre à ceux destinés à les garder, de venir six jours après le long de la côte mouiller à l'endroit où ils verraient que nous aurions laissé nos Canots.

Nous mîmes à terre en pleine côte, au nombre de trois cent quarante cinq hommes, conduits par un guide fort habile qui nous mena au travers des bois afin de n'être point découverts. Nous marchâmes tant le jour que la nuit. Mais nonobstant nos précautions nous ne laissâmes pas d'être aperçus par des gens de Granada qui pêchaient dans une rivière voisine.

La fatigue où nous étions de cette marche, jointe à une grande faim, nous obligea de rester à coucher dans une grande sucrerie qui n'est qu'à quatre lieues de Granada. Elle appartenait à un chevalier de Santiago que nous ne pûmes faire prisonnier en y arrivant, nos jambes n'étant pas dans ce moment disposées pour courir après. Au matin, nous en

sortîmes et, en approchant de la ville, nous aperçûmes du haut d'une éminence qui n'en est qu'à une lieue, deux navires sur le Lagon de Nicaragua, qui emportaient, comme nous le sçûmes après, toutes les richesses de Granada sur une île voisine. Nous fîmes un prisonnier dans un bourg que nous rencontrâmes chemin faisant, il nous dit que les habitants de cette ville s'étaient retranchés sur la place d'armes et l'avaient entourée d'une forte muraille. Il ajouta que ce lieu était muni de quatorze pièces de canon et six pierriers, et, qu'enfin ils avaient détaché six compagnies de Cavalerie pour attaquer notre arrière-garde lorsque notre avant garde aurait commencé le combat.

Ces avis, qui auraient sans doute donné de la terreur à tous autres qu'à des Flibustiers, ne ralentirent pas d'un moment notre dessein et ne nous empêchèrent point vers les deux heures après-midi du même joûr, d'arriver à cette ville. Nous y trouvâmes dès l'entrée du fauxbourg une forte embuscade sur laquelle, après une heure de combat, nous fondîmes avec tant de résolution, que nous passâmes sur le ventre de tous ceux qui la composaient, sans autre perte de notre côté que celle d'un seul homme. De là, nous entrâmes dans la Ville, à l'entrée de laquelle nous fîmes halte pour attendre le retour de plusieurs de nos gens que nous avions détachés pour aller reconnaître les environs d'un fort, que nous voyions en droite ligne de la rue par où nous étions entrés. Un moment après, il en revint une partie nous informer que le fort était carré, et qu'outre la rue

où nous étions, ils en avaient encore remarqué trois autres qui aboutissaient aux trois autres faces de ce fort. De là, les ennemis pouvaient découvrir tout ce qui venait à eux par ces avenues, qui, d'ailleurs, étaient toutes commandées par leurs canons et mousquets.

Nous ne fûmes pas longtemps à consulter sur le parti que nous avions à prendre. Il nous fut aisé de voir que nous étions trop peu de monde pour faire nos attaques par ces différents endroits. C'est pourquoi, après voir fait revenir le reste de ceux que nous avions envoyé reconnaître la place et qui s'étaient attachés à quelque légère escarmouche, nous nous disposâmes à donner tous par la seule rue où nous nous étions d'abord présentés. Bien nous en prit ! Car, si nous nous fussions dispersés dans les autres rues, les compagnies de cavalerie qui étaient à notre queue et qui nous observaient, n'auraient pas manqué de nous enfermer, ce qu'ils n'osèrent faire, nous trouvant tous ensemble.

Après nous être exhortés les uns les autres à combattre courageusement, nous avançâmes à grands pas vers ce lieu fortifié. Dès que ceux qui le défendaient nous virent à bonne portée, ils firent un grand feu sur nous. Mais, s'apercevant qu'à tous les coups de canon qu'ils nous tiraient, nous faisions un salut jusqu'à terre pour laisser passer le boulet et la mitraille, ils s'avisèrent de mettre de fausses amorces sur leurs canons, afin que, nous relevant après cette feinte, le coup nous surprît lorsqu'il partirait tout de bon. Quand nous

vîmes cette ruse, nous nous rangeâmes le long des maisons et ayant gagné une petite élévation qui faisait le parterre d'un jardin, nous les bâttîmes de là, si à découvert pendant une heure et demie, qu'ils furent obligés d'abandonner le terrain. Ce à quoi, nous autres, enfants perdus, qui étions au pied de leurs murailles, contribuâmes de notre mieux, en les accablant de grenades que nous leur jetâmes incessamment, ce qui enfin les forca à gagner l'Eglise Major. Du haut de la Tour, ils nous blessèrent quelques hommes. Aussitôt que nos gens qui étaient sur cette éminence s'apperçûrent que les ennemis lâchaient pied, ils nous crièrent de sauter par dessus les murailles et nous suivirent de fort près. Ainsi nous nous rendîmes les maîtres de la place d'armes, et par conséquent de la ville, d'où les Espagnols s'enfuirent après avoir perdu beaucoup de monde ; de notre part, il n'y eut que quatre hommes de tués et huit de blessés dont, à la vérité, peu réchappèrent. Lorsque nous fûmes entrés dans ce Fort, nous le trouvâmes d'une étendue à pouvoir contenir six mille hommes en bataille. Il était environné d'une muraille telle que le prisonnier nous l'avait rapporté, percé d'une quantité de meurtrières qu'ils avaient bien garnies de monde et de mousquets. La face qui regardait la rue par où nous les attaquâmes, était gardés par deux pièces de canon et quatre pierriers. Plusieurs autres ouvertures étaient au pied de cette muraille, par lesquelles les Espagnols avaient passé des faulx, pour couper les jambes à ceux qui en auraient voulu approcher de trop près. Nous

rendîmes ces défenses inutiles par le feu meurtrier de nos grenades.

Après avoir chanté le Te Deum dans l'Église Major et mis quatre vigies dans la Tour, nous établîmes nos corps de garde dans de fortes maisons qui sont aussi enfermées dans la place d'armes, et y ramassâmes les munitions de guerre qui y étaient. Ensuite, nous fûmes visiter les maisons de la ville dans lesquelles nous ne trouvâmes que quelques marchandises et des vivres que nous portâmes dans nos corps de garde.

Le lendemain au soir nous détachâmes un partie de cent cinquante hommes pour aller chercher les femmes, afin de les mettre à rançon, et aussi quelque butin qu'on nous avait dit être avec elles dans une sucrerie à une lieue de la ville. Mais elles en étaient parties quand on y arriva, ne s'y croyant pas en sûreté. Le jour même, nous envoyâmes un prisonnier aux Espagnols, menaçant de brûler leur ville s'ils n'en donnaient point rançon. Ils envoyèrent un Padre, ou Religieux, parlementer. Il nous dit que les Officiers et Habitants s'assembleraient pour en délibérer; mais un de nos gens qu'ils avaient pris, les assura que nous ne la brûlerions pas, parce que notre dessein était de regagner quelque mois après la Mer du Nord en passant par leur ville et par le Lagon. Cet homme les ayant ainsi rassurés, ils ne se mirent plus en peine de nous faire de réponse à la proposition du rachat de la ville, ce qui obligea enfin quelques-uns des nôtres, les plus déterminés, à y mettre le feu par dépit.

L'occasion qui se présentait de repasser à la Mer du Nord par ce Lagon avec laquelle il communique, nous eut été alors très favorable, et nous ne l'eussions pas manquée si nous eussions trouvé des canots en ce lieu pour aller prendre les deux navires qui avaient fui sur le lagon avec toutes les richesses de la Ville.

Mais le terme des misères et des périls que notre destinée nous réservait n'étant pas encore accompli, nous ne pûmes profiter d'une rencontre si avantageuse pour nous tirer de ces régions là, lesquelles, quoique très charmantes et très agréables pour ceux qui y sont établis, ne le semblaient guère a une petite poignée de gens comme nous, sans vaisseaux, la plupart du temps sans vivres, et errant au milieu d'une quantité d'ennemis. Il nous fallait être journellement sur nos gardes, et ils nous ôtaient autant qu'ils pouvaient les moyens de subsister.

Granada est une ville grande et spacieuse située dans une vallée. Les églises y sont magnifiques et les maisons assez bien bâties ; il y a plusieurs Couvents de l'un et de l'autre sexe. La grande Église Major est renfermée à l'une des extrêmités de la place d'armes. Le pays d'alentour est assez privé d'eau, et il n'y en a point d'autre que celle du seul Lagon de Nicaragua sur le bord duquel la Ville est assise. Il se voit aux environs une grande quantité de belles sucreries qui ressemblent plutôt à de petites bourgades qu'à des maisons particulières.

Nous partîmes de cette Ville emmenant avec nous une

pièce de canon et quatre pierriers, nous doutant bien de trouver de l'opposition à notre passage. En effet, les Espagnols nous attendaient au nombre de deux mille cinq cents hommes à un quart de lieue de la ville. Ils firent d'abord leur décharge sur nous. Mais ne s'imaginant pas que nous avions emmené de leur artillerie, ils en furent tellement épouvantés, qu'après que nous eûmes tiré deux coups de canon, ils nous laissèrent le chemin libre en cet endroit. Toutefois, bien qu'ils vissent quantité des leurs étendus sur la poussière, ils ne laissèrent pas, toute la journée, de nous dresser de distance en distance de nouvelles embuscades, où ils n'eurent toutefois pas plus du succès qu'à la première. Nous fîmes un des leurs prisonniers. Il nous dit que, dans le logis du Condador de Granada, il y avait un million et demi de pièces de huit destinées depuis longtemps au rachat de la Ville, dans le cas où elle serait prise et que cela était enseveli dans la muraille, de façon qu'il n'y paraissait rien. L'envie ne nous prit pourtant pas de retourner chercher cet argent, car nous étions assez empêchés de nous retirer des mains du nombre considérable d'ennemis que nous avions sur les bras.

Le soir, nous fûmes obligés d'abandonner notre canon, non sans l'avoir encloué, parce que les bœufs qui le traînaient moururent de soif. Ils avaient marché par une grande chaleur, plusieurs lieues, sans trouver une goutte d'eau, et par une poussière qui étouffait et les hommes et les bêtes. Mais nous conservâmes les pierriers que nous chargeâmes

sur des mulets qui résistèrent davantage à cette incommodité. Ensuite, nous fûmes coucher à un très beau bourg nommé Maffaya qui est sur le bord du Lagon, mais de ce lieu jusqu'à l'eau, il y a si bas à descendre, que du haut, un homme ne paraît pas plus gros qu'un enfant. Les Indiens nous y reçurent à bras ouverts. Mais les Espagnols qui s'en étaient retirés, sachant l'extrême soif qui nous tourmentait, avaient répandu toute l'eau qui était dans le bourg, espérant par là nous réduire à la nécessité d'aller nuitamment en puiser au Lagon, pour nous y faire donner dans quelque embuscade. Mais les Indiens qui vinrent au devant de nous se jeter à nos pieds pour nous prier de ne point brûler leur bourg, remédièrent à cela en nous assurant qu'ils nous fourniraient tout ce qui nous serait nécessaire, autant de temps que nous y resterions, et particulièrement de l'eau. Cette soumission nous leur fit accorder ce qu'ils demandaient, d'autant plus volontiers qu'ils nous avaient fait connaître en diverses occasions qu'ils étaient plus nos amis que ceux des Espagnols.

Tous ces Indiens sont gens misérables, que les Espagnols tâchent à réduire et à s'assujettir peu à peu avec une feinte douceur, pour leur faire oublier les cruautés et les tyrannies qu'ils ont exercées à leur endroit, mais dont ils ne laissent pas cependant de conserver toujours la mémoire. Les Espagnols en ont à présent quantité qu'ils ont attirés des montagnes, où ils se réfugiaient. Et voici de quelle manière ils les soumettent : Ils leur donnent des emplacements pour bâtir

des bourgs et des villages, mais tout le travail qu'ils y font tourne au profit des Espagnols, qui s'en servent comme d'esclaves. Ils ont même la barbarie de les faire servir de palissades, quand il nous combattent, et, si nous avions été gens à les recevoir toutes les fois qu'ils se sont offerts à prendre notre parti, nous en eussions fait une armée très considérable. Ils est certain que, s'ils avaient des armes et de la protection, ils secoueraient infailliblement le joug de leurs impitoyables dominateurs, étant trois fois plus nombreux.

Nous séjournâmes un jour seulement à ce bourg, pour reposer nos blessés. Il nous en mourut deux de crampes qui leur avaient retiré tous les nerfs. Ces crampes sont si malignes en ce pays que, quand elles attaquent un étranger blessé, il n'en réchappe point.

Il vint ce même jour un Padre de la part des Espagnols, pour nous demander un autre Padre que nous avions parmi nos prisonniers, lequel avait été pris les armes à la main et les poches pleines de balles empoisonnées. Nous demandâmes en échange l'homme qu'ils nous avaient ci-devant pris, ce qu'il ne voulut jamais nous accorder, de manière que nous emmenâmes le Padre avec nous jusqu'au bord de la Mer.

Nous partîmes de ce bourg et fûmes coucher à un autre à trois lieues de là ; le lendemain, nous en repartîmes et, comme nous sortions d'une forêt pour entrer dans une plaine, nous découvrîmes, sur une hauteur, cinq cents hommes qui nous attendaient, commandés par un Quartier-Maitre Catalan qui nous avait déserté quelque temps

auparavant. Ils avaient arboré le pavillon rouge pour nous faire connaître qu'ils ne nous donneraient point de quartier, ce qui nous obligea de serrer nos pavillons blancs et de déployer les rouges aussi bien qu'eux. Nous marchâmes droit où ils étaient sans tirer, quoiqu'ils fissent un fort grand feu sur nous. Et lorsque nous en fûmes à la portée de fusil, on détacha les enfants perdus, pour faire quitter le terrain aux ennemis, ce qui fut fait avec beaucoup de vigueur. Nous leur prîmes plus de cinquante chevaux et, en fuyant, ils nous abandonnèrent une partie de leurs armes, leurs morts et leurs blessés. Ces gens étaient le renfort que la ville de Leon avait envoyé pour secourir Granada et qui s'en retournaient chez eux.

Après nous être reposés environ une heure, nous continuâmes notre chemin et fûmes coucher à un bourg dont le monde s'était retiré. Puis nous arrivâmes à une Estancia où nous restâmes quelques jours à nous délasser de la fatigue de notre voyage et à saler des viandes pour porter à bord de nos bâtiments, dans lesquels nous jugions bien qu'il n'y devait plus y avoir de vivres. Je partis en avant avec cinquante hommes, pour aller informer de notre retour ceux qui les gardaient.

Une fois tous rembarqués, nous apprîmes que quatre de nos blessés du combat de Pueblo Nuevo étaient morts, mais en vérité c'était plutôt de faim que de leurs blessures.

Nous fîmes route pour Realeguo où nous tînmes conseil pour aviser quel parti l'on prendrait. Nous nous trouvâmes

de deux sentiments différents. Les uns étaient d'avis de monter devant Panama, espérant que les Espagnols auraient ouvert la navigation nous sachant éloignés d'eux. Et les autres représentaient que souvent, il y avait des années, dont celle où nous étions en pouvait être une, où il fallait essuyer du côté de Panama huit mois d'un très misérable temps de pluies et de vents de Sud qui y règnent; et qu'ainsi il leur semblait plus à propos de descendre plus bas à l'Ouest, pour hiverner sur une île et y attendre le beau temps.

Ces deux différents avis furent suivis, chacun s'étant rangé de celui qui lui agréait le plus. Dès le lendemain, on ordonna aux Chirurgiens de faire leur rapport sur ceux d'entre nos blessés qui en demeureraient estropiés, afin de les récompenser avant que de nous séparer. Ils nous rapportèrent qu'il y aurait quatre estropiés et six incommodés, nous donnâmes à ceux-ci, six cents pièces de huit chacun, et aux estropiés mille, comme nous l'avons toujours pratiqué en cette Mer, et c'était justement tout l'argent que nous y avions amassé qui fut appliqué à cette récompense. Nous partageâmes les barques et canots, et nous nous trouvâmes cent quarante huit Français pour monter devant Panama (sans y comprendre l'équipage Anglais du capitaine Touslé) et cent quarante huit Français également pour descendre à l'Ouest. Nous partageâmes nos vivres et nous nous séparâmes en deux partis, ces derniers se mirent sous la conduite du Capitaine Grognier, et nous, qui montions à Panama, sous celle du Capitaine Touslé. Cela fait, nous fûmes

mouiller à une île qui est à demie lieue de celle où nous les laissions pour y faire de l'eau et du bois. Le Capitaine Grognier nous envoya son Quartier-Maître pour prier de ne point mettre de nos prisonniers à terre, de crainte qu'ils n'informassent les Espagnols de notre séparation, parce que dans le dessein qu'il avait de faire descente chez eux, il appréhendait que cela ne les rendît plus résolus et plus hardis à le traverser.

Nous appareillâmes et fîmes voile pour la côte de Panama avec le Navire du capitaine Touslé et une barque. C'est alors que le Capitaine Touslé nous proposa d'aller prendre la ville de la Villia, qui est à trente lieues sous le vent de Panama.

Chacun y consentit volontiers.





CHAPITRE VI

Les Flibustiers s'emparent de Villia et y font un riche butin de dix mille pièces de huit, malgré menaces et chicanes de l'Alcade Major

Vers le milieu de juin, nous découvrîmes la terre et reconnûmes que c'était le cap appellé le Morne à Puercos. Nous reportâmes au large jusqu'au soir. Mais le ciel se brouilla de telle sorte, que nous fûmes pendant trois jours à mats et à cordes, bien incommodés par un vent de Sud-

Ouest fort violent, avec une pluie épouvantable qui ne cessa qu'à midi où le temps s'apaisa. Lorsqu'il fut éclairci, nous reconnûmes trois rochers nommés les trois Frères, qui sont à quelques lieues sous le vent de la baie de Villia où nous allions. Puis nous vîmes la pointe Mala qui fait celle de dessous le vent de cette baie. Nous portâmes toute la nuit avec vent de Nord pour aborder la terre. A la pointe du jour, nous nous en trouvâmes à cinq ou six lieues. Nous serrâmes toutes nos voiles, à l'exception de nos civadières pour soutenir nos bâtiments au courant. Le soir, nous embarquâmes dans nos canots, et nageâmes toute la nuit après avoir donné ordre à nos bâtiments de louvoyer en nous attendant à l'embouchure de la baie où nous entrions.

Au matin nous reconnûmes le lieu où nous devions mettre à terre. Nous mouillâmes pour attendre la nuit et nous dématâmes nos canots, de crainte qu'ils ne fussent aperçus de terre, et, dès que l'obscurité fut venue, nous appareillâmes. Le lendemain, une heure avant le jour, nous atterrîmes ; mais notre pratique nous ayant dit que nous n'avions pas assez de temps pour arriver à Villia avant que le jour parut, nous repoussâmes trois lieues au large, où nous mouillâmes par quinze brasses d'eau. Le soir, nous revînmes à terre, à la voile et à la rame. Nous ne pûmes arriver qu'à minuit à cause que les courants nous avaient été contraires. Étant descendus, nous marchâmes cent soixante hommes droit à la Ville. Sur deux Espagnols

que nous trouvâmes en chemin, nous en prîmes un qui nous dit qu'il était envoyé de l'Alcade Major pour vigier au bord de la mer, parce qu'ils avaient vu au large un navire et une barque. Ils s'en étaient néanmoins si peu alarmés qu'ils n'avaient augmenté leur garde que de vingt hommes. Nous continuâmes notre chemin et quelque diligence que nous pûmes faire, il était une heure de soleil quand nous arrivâmes à leur Ville.

Nous n'y trouvâmes aucune résistance, la moitié du monde étant lors à la première Messe.

Nous prîmes trois cents prisonniers, tant hommes que femmes, de qui nous sûmes qu'il y avait trois barques dans la rivière, sur laquelle la ville est assise. Nous envoyâmes aussitôt un parti pour les prendre, mais les Espagnols n'avaient point perdu de temps à en couler une bas, à cacher les voiles et les gouvernails des deux autres et à couper leurs mats à demi. En sorte que le parti passa outre, et, continuant son chemin, fut avertir de la prise de la Villia ceux que nous avions laissés à la garde de nos canots à l'embouchure de la rivière. Nous amassâmes cette journée les marchandises que la flotte avait laissées dans cette ville, estimées par les Espagnols un million et demi, et environ la valeur de quinze mille pièces de huit en or et en argent, ce qui était très peu de chose auprès de ce que nous y aurions du trouver, si les Espagnols de toutes ces contrées, toujours dans la défiance que les Flibustiers ne les surprennent, n'avaient mis à l'abri leurs

trésors. Et ils se laissent plutôt tuer que de découvrir les places où ils les ont enterrés.

Nous envoyâmes une lettre à l'Alcade Major pour savoir s'il voulait payer rançon pour la ville et racheter les marchandises. Il nous fit réponse que toute la rançon qu'il prétendait nous donner était de la poudre et des balles et qu'il en avait grande abondance à notre service. Quant aux prisonniers que nous avions, il ajoutait qu'il mettait leur vie entre les mains de Dieu, et que, d'ailleurs, son monde s'assemblait pour avoir l'honneur de nous voir.

Après cette réponse qui irrita tous nos gens, on mit le feu à la ville, et nous en partîmes pour venir coucher au lieu où était le butin. Nous eûmes pendant la nuit quantité d'alarmes. Le lendemain nous chargeâmes deux canots Espagnols des plus belles et plus riches marchandises, ne pouvant tout emporter. Nos canots qui étaient à l'embouchure de la rivière, n'osaient y monter à cause des embuscades des Espagnols, qui leur avaient déjà tué un homme alors qu'ils essayaient de venir à nous, suivant l'ordre que nous leur en avions laissé. De sorte que les deux canots Espagnols étant chargés, nous mîmes neuf hommes pour les conduire, et nous les escortâmes par terre tout le long de la rivière, tandis que six cents Espagnols en faisaient autant de l'autre côté sans que nous les eussions aperçus à cause d'une quantité d'arbres, buissons et halliers qui règnent le long de la rive. Quand

nous eûmes fait environ une lieue de chemin, nous rencontrâmes un endroit si rempli de ces arbres et halliers qu'il était impénétrable. Nous fûmes obligés de prendre un petit détour qui nous écarta du bord de la rivière d'environ deux cents pas, ce qui fut cause, de la perte de tout le butin, et de la mort de quelques uns de nos hommes.

Ils se trouvèrent tout à coup surpris par une embuscade, dont les Espagnols ne nous étaient point avares. En se défendant contre eux, le courant de la rivière les éloigna de nous. C'était justement ce que nos ennemis demandaient, car, dès qu'ils les virent dans un lieu où nous ne pouvions leur donner du secours, ils firent sur eux une décharge de soixante coups de mousquet, dont ils tuèrent quatre des nôtres et en blessèrent un. Les autres se sauvèrent de l'autre côté de la rivière et abandonnèrent les canots, douze Indiens qui se jetèrent à la nage les amenèrent à terre aux Espagnols qui coupèrent la tête à un de nos gens qui n'était que blessé et la plantèrent sur un piquet afin que nous la vissions en descendant cette rivière.

Quant à nous, après que nous fûmes sortis du détour que nous avions pris, nous nous rapprochâmes de la rivière.

Nous trouvâmes en cet endroit un de nos gens qui s'était sauvé de nos canots avec un coup de mousquet dans le corps, nous le fîmes porter à bord.

Le jour suivant nous arrivâmes à l'endroit où la veille ils avaient tué nos gens. Nous trouvâmes les deux canots

brisés et aussi les corps de nos hommes à qui ils avaient donné quantité de coups après leur mort. Ils en avaient jeté un dans le feu, et mis la tête de l'autre sur un piquet; ces objets outrèrent si fort nos gens, que sur l'instant même, ils coupèrent la tête à quatre des prisonniers, et les plantèrent elles aussi sur des piquets au même lieu. Nous prîmes ensuite les corps des nôtres pour les enterrer au bord de la mer.

La Rivière de la Villia est fort grande et de mer basse, la mer brise à son embouchure comme en pleine côte. Il y a, à une lieue au vent, un gros rocher qui est, jour et nuit, et en toutes saisons, couvert d'un nombre infini de Frégates, Maubies et grands Goziers, qui sont des oiseaux qui ne vivent que de leur pêche. Les Églises de Villia tombent presque en ruines, quoique le dedans y soit fort enrichi. Les rues sont fort droites, et les maisons des particuliers raisonnablement belles. Les fauxbourgs sont occupés par quantité de Hattos accompagnés de très belles Savanas. La ville de Nata qui est la plus proche de celle-ci en est à sept lieues.

Il vint à nos bords un Parlementaire pour redemander les prisonniers. Nous convînmes avec lui de dix mille pièces de huit pour leur rachat, et le menaçâmes de leur couper la tête à tous, si l'on ne nous les envoyait pas. Mais au lieu de nous apporter de l'argent, il revint nous dire que l'Alcade Major avait arrêté ceux des Espagnols, nos prisonniers, que nous avions mis à terre, les empêchant ainsi d'aller chercher de quoi payer la rançon de leurs femmes

Alors en revanche, nous coupâmes aussitôt les têtes de deux prisonniers et les donnâmes à ce Parlementaire pour les porter à l'Alcade, et lui dîmes que, s'il ne faisait point d'autre réponse, nous couperions celles de tous les autres, et qu'après avoir mis leurs femmes sur une île, nous l'irions prendre lui-même. Le soir même, le Parlementaire revint nous dire que toutes les rançons viendraient et qu'outre cela, on nous donnerait chaque jour jusqu'à notre départ, dix bœufs, vingt moutons et deux paquets de farine, dont les moindres pèsent ordinairement cent livres chacun.

Ils nous ramenèrent l'homme qu'ils nous avaient pris, afin de l'échanger contre un Capitaine de Cavalerie que nous avions à eux, et comme ils étaient curieux d'avoir des armes françaises, ils feignirent d'avoir perdu celles de notre homme que nous leur fîmes payer quatre cents pièces de huit. Ils nous demandèrent à racheter une des barques que nous leur avions prises moyennant six cents pièces de huit et cent livres de clous, dont nous avions grand besoin. Nous leur rendîmes la barque après en avoir ôté les agrès et les ancres ; ils nous demandèrent aussi un billet, comme quoi nous ne la reprendrions point si nous la trouvions à la mer, mais seulement les marchandises dont elle serait chargée, ce que nous leur accordâmes encore.

Le soir suivant, ils nous apportèrent les dix mille pièces de huit, dont on était convenu, et ensuite nous levâmes

l'ancre pour aller mouiller à l'embarcadère d'une Hatto où ils nous devaient donner cent vingt bœufs salés. Nous en repartîmes et fûmes mouiller à l'île Iguana pour y chercher de l'eau, n'osant en aller faire à la grande terre où étaient quatre mille Espagnols pour la garder. Après avoir creusé en quelques endroits de l'île, et trouvé que l'eau en était saumâtre, c'est-à-dire à demi salée, nous décidâmes, plutôt que de mourir de soif, de descendre environ deux cents hommes en terre ferme résolus à faire l'aiguade, malgré les Espagnols. Nous les surprîmes pied à terre, couchés sur l'herbe, à environ trois cents pas du bord de la mer. Après un léger combat, ils lâchèrent pied, voyant que nous étions gens à risquer tout pour peu de chose. Nous remplîmes au plus vite quelques futailles d'eau et nous nous rembarquâmes promptement.





CHAPITRE VII

Les Flibustiers ayant fait escale a l'Ile des Roys, pénètrent dans le port de Panama où ils exigent une rançon de dix mille pièces de huit

Ayant levé l'ancre, nous fîmes voile pour les Iles des Roys. Nous mouillâmes au Morne à Puercos, à quatorze lieues sous le vent de l'île Iguana pour y faire davantage d'eau. Puis nous en partîmes favorisés par un bon vent d'Ouest. Il nous mourut cette journée un blessé.

Bientôt nous découvrîmes une île nommée la Galera qui est au vent de celles des Roys.

Un soir, nous étant approchés de la Grande Terre nous nous embarquâmes dans nos canots et y atterrîmes à minuit. Nous fûmes alors découverts, nonobstant nos précautions, par des gens qui pêchaient des huîtres à perles, attachées en quantité sur des hauts fonds de rochers qui sont autour de ces îles. Le lendemain, nous aperçûmes, de dessus une des îles où nous étions descendus, une voile sur laquelle nous chassâmes, et que nous joignîmes deux heures avant le jour, en sorte que, l'ayant abordée, nous nous en rendîmes maîtres. Ceux qui étaient dans ce navire nous dirent que les gens de Panama ne nous pensaient pas si près d'eux, car ils croyaient, qu'après avoir pris Villia, nous irions hiverner à l'île Saint-Jean sur laquelle ils croyaient toujours que nous avions bâti un fort.

Après quelques affaires de peu d'importance sur la terre ferme dans les parages de l'île des Roys, nous regagnâmes nos bords et nous appareillâmes pour aller devant Panama épier les Espagnols à l'île de Tavoga. Le soir nous mouillâmes un pied d'ancre devant le port de Panama pour savoir ce qui s'y passait. Nous vîmes deux bâtiments en rade. Les canots de la ville allaient et venaient incessamment à leurs bords. Mais ne devinant pas qu'on les armait contre nous, nous fûmes mouiller à Tavoga.

A la pointe du jour, nous aperçûmes trois voiles sur nous, sans que nous les eussions découvertes à cause d'une des pointes de l'île qui nous les avaient cachées, de sorte qu'un de nos bâtiments qui n'eut pas le temps de lever son ancre fila son cable. Sitôt qu'ils nous virent appareiller, ils nous envoyèrent quelques coups de canon, et comme ils avaient le vent, nous ne fûmes point épargnés, tant qu'ils eurent cet avantage. Nous fîmes cinq bordées pour le leur regagner, ce qu'ils ne purent nous empêcher. Ils le perdirent par leur peu de hardiesse, n'ayant osé passer entre l'île de Tavoguilla et un rocher, où, à la vérité il n'y avait que la passe d'un navire. Mais nous le risquâmes et ainsi nous eûmes le vent sur eux. Nous nous battîmes jusqu'à midi sans savoir qui aurait l'avantage, et quoiqu'ils jettassent beaucoup d'artifices sur nos ponts, nous ne laissâmes pas de les désemparer, ce qui fut cause qu'ils perdirent un grand temps à repisser leurs manœuvres. Nous en profitâmes pour les approcher. Alors nous jetâmes dans leur plus grand vaisseau quantité de grenades. Une d'elles fit des effets merveilleux, car elle mit le feu dans de la poudre répandue, ce qui brûla plusieurs de leurs gens. Cela fit que le combat se termina bien plus tôt qu'il n'aurait fait, car nous arrivâmes en même temps sur ce navire qui paraissait tout en feu, et l'abordâmes par ses haubans de bourset, et, malgré la vigoureuse résistance qu'ils firent sur l'arrière où ils s'étaient tous retirés, nous les obligeâmes à demander quartier, et nous nous rendîmes

maîtres de leur bâtiment. En même temps, une de nos barques aborda une des leurs et la prit. La troisième qui était une barque longue, qui avait attendu la dernière extrémité pour se sauver, se fiant sur ce qu'elle allait parfaitement bien, se voyant poursuivie par notre galère et deux pirogues, fut obligée d'aller s'échouer en pleine côte, où elle fut aussitôt brisée et très peu de monde s'en put sauver.

Il y eut dans leur petite Frégate quatre vingts hommes tant morts que blessés sur cent vingt qu'ils étaient. Dans leur barque, de soixante et dix ils ne restaient que dix neuf hommes encore valides, et dans leur barque longue, nous n'en vîmes que dix à douze se sauver à terre, tous leurs Officiers étant tués ou blessés, entr'autres le Capitaine de la petite Frégate qui reçût cinq coups de fusil ; c'était le même qui s'était si vigoureusement battu au Pueblo Nuevo, où il en avait déjà reçu cinq autres, et c'est encore lui qui nous avait dressé les embuscades de Villia. Mais cette dernière affaire nous défit de lui, car il mourut quelque temps après.

Pendant que nous étions occupés à raccommoder les manœuvres des prises que nous venions de faire et à jeter les morts à la mer par dessus bord, nous aperçûmes deux autres voiles qui sortaient de Panama et qui portaient sur nous. Nous questionnâmes nos prisonniers pour savoir, ce que cela voulait dire ; ils nous dirent qu'ils ne doutaient pas que ce ne fût du secours qu'on leur envoyait. Aussitôt,

nous nous avisâmes d'une ruse pour faire croire à ces navires que nous étions vaincus, ce fut en mettant pavillon Espagnol sur nos bâtiments et sur ceux que nous venions de prendre avec les pavillons Anglais et Français en ouache. Dès que ces deux voiles ennemies se furent approchées, elles arrivèrent sur notre navire qui les reçut d'une toute autre manière qu'elles n'avaient espéré. Dans cette surprise, les Espagnols firent leur décharge avec précipitation et larguèrent sur la petite frégate qu'ils croyaient encore à eux, laquelle leur cria d'amener, ce que n'ayant voulu faire, on jeta dans une de leurs barques quelques grenades qui la coulèrent bas. Une de nos pirogues fut aborder l'autre, dans laquelle on trouva, coupées d'égale longueur, quatre paquets de cordes qu'ils avaient préparées pour nous lier, croyant que nous étions pris. Mais ils avaient trop tôt chanté victoire, et ces cordes furent cause que l'on ne donna aucun quartier à ceux de la barque dans laquelle elles étaient. Ensuite, nous lûmes la commission du Capitaine de la petite Frégate. Elle portait ordre de nous chasser jusques à l'île Saint-Jean, et ajoutait qu'en nous abordant, ils devaient faire main basse sur tous ceux qui seraient sur les ponts de nos navires, à l'exception de nos Chirurgiens qu'ils se voulaient conserver, et que les compagnies de cavalerie marcheraient le long de la côte, pour prendre garde qu'aucun de nous ne pût se sauver à terre dans quelque canot.

Le lendemain, comme nous faisions route pour aller mouiller à Tavoga, nous aperçûmes une autre voile qui

allait rentrer dans Panama, nous chassâmes dessus et la prîmes ; c'était une chaloupe que le Président avait envoyée lever l'ancre que nous n'avions pas eu le temps de hisser le jour précédent, ce qu'il avait su par un canot, qui, passant par là, en avait vu la bouée.

Tout fatigués qne nous étions de tant de peines et de combats, nous ne pûmes nous empêcher de railler et de rire à gorges chaudes de ce Président qui, après nous avoir envoyé des cordes qui servirent à ligoter ses gens, avait encore la belle complaisance d'envoyer prendre cette ancre pour mouiller dans son port notre propre navire, qu'il croyait qu'on lui amenait prisonnier !

Pendant tout le combat, il ne nous fut tué qu'un seul homme, mais il y en eut vingt deux de blessés, au nombre desquels était le Capitaine Touslé. Il moururent presque tous de leurs blessures. Le même soir, nous envoyâmes un de nos prisonniers au Président de Panama pour lui porter une lettre dans laquelle nous lui demandions cinq prisonniers Flibustiers qu'il avait, et des médicaments pour soit disant, panser ses gens, quoique ce fût plutôt pour les nôtres. Dans cette lettre nous nous plaignions aussi du peu de quartier qu'il avait fait en massacrant inhumainement quelques semaines avant notre venue, trois partis de Flibustiers. La nuit, il nous envoya le Commandant de la Seppa qui parlait un peu Français. Il portait la lettre suivante.

Lettre du Président de Panama *aux* Flibustiers.

MESSIEURS

Vous, qui devez savoir faire la guerre, je m'étonne que vous me demandiez des gens que se sont rendus à nous. Votre témérité a quelque chose de contraire à l'honnêteté avec laquelle vous deviez traiter des gens dont vous êtes les maîtres. Si vous n'en usez pas bien, Dieu sera peut-être pour nous dans une autre entreprise et pour ce qui est du peu de quartier dont vous vous plaignez que nous donnons, vous en voyez le contraire par ceux que nous tenons entre nos mains depuis tant de temps : Mettez s'il vous plaît nos prisonnires à terre et nous les guérirons. »

Alors, nous lui fîmes savoir verbalement par cet Officier, que s'il ne nous renvoyait sur le champ nos prisonniers, nous lui enverrions alors les têtes de tout ce que nous avions d'Espagnols. Puis nous levâmes l'ancre et mîmes à la voile de crainte que pour réponse, il ne nous envoyât un brûlot, comme il avait fait aux Anglais deux ans auparavant. Le lendemain, au matin, nous mouillâmes aux îles de Pericos, qui ne sont qu'à une lieue de Panama. Vers midi nous vîmes une voile. Nous l'envoyâmes reconnaître par notre galère, c'étaît notre barque longue qui venait de carêner, et dans laquelle il y avait soixante hommes qui ne

s'étaient point trouvés à ce combat. Il nous mourut cette journée deux de nos blessés, et tous de légères blessures, ce dont il ne fallait pas s'étonner, car toutes les balles des Espagnols étaient empoisonnées.

Quelques jours après, il nous vint un Parlementaire de la part de l'Évêque qui se mêlait de cette affaire, parce qu'il avait obligé le Président à s'armer contre nous. Il nous apportait une lettre conçue en ces termes.

Lettre de L'ÉVÊQUE DE PANAMA *aux* FLIBUSTIERS.

MESSIEURS

Quoique Monsieur le Président vous ait écrit assez brusquement, je vous prie avec instance de ne pas répandre davantage le sang des innocents que vous avez entre les mains, car ils ont tous été en guerre par force contre vous. Monsieur le Président obéit aux ordres du Roy, qui lui défend de rendre les prisonniers de guerre. Je ferai mes efforts pour vous faire rendre vos gens. Fiez-vous en ma parole et vous serez contents.

Je vous donne avis que tous les Anglais sont Catholiques Romains, qu'il y a à présent une Église à la Jamaïque et que les quatre prisonniers que nous avons, s'étant convertis, veulent demeurer avec nous. »

Nous vîmes bien que c'était un prétexte pour ne pas nous rendre nos gens, et ce refus ouvert, joint au chagrin que nous

causait la perte de ceux qui nous mouraient incessamment par la violence du poison, et dont les blessures s'étaient envenimées, nous fit prendre, quoiqu'avec peine, la résolution d'envoyer au Président vingt têtes de ses gens dans un canot, en lui faisant dire que, si le lendemain 28 août, il ne nous renvoyait pas nos gens, nous lui ferions porter les têtes de tout ce qui nous restait encore de prisonniers. Ce moyen était à la vérité un peu violent, mais c'était le seul qui puisse mettre les Espagnols à la raison, et nous les connaissions gens à nous mépriser sans cette fermeté, et à nous détruire en peu de temps, pour peu de tiédeur que nous eussions fait paraître.

A la pointe du même jour, il nous vint à bord un Parlementaire qui nous ramena nos cinq hommes, dont un Français et quatre Anglais, avec quantité de rafraîchissements, pour nos blessés, et la lettre que voici.

Lettre du PRÉSIDENT DE PANAMA.

Je vous envoie tous les prisonniers que j'avais dans ma place. Si j'en avais davantage, je vous les enverrais de même. Quant à ceux que vous avez entre les mains, je mets cela à votre honnêteté et suivant l'usage de la Guerre.

Alors nous lui envoyâmes une douzaine des plus blessés et lui écrivîmes cette réponse :

Lettre des Flibustiers *au* Président de Panama.

Si vous en aviez usé de la sorte, lorsqu'on vous redemanda les cinq prisonniers que vous nous renvoyez à présent, vous auriez sauvé la vie à ces misérables, dont on vous a envoyé les têtes et qu'ainsi vous avez bien voulu faire périr. Nous vous renvoyons en échange douze de vos hommes et vous demandons vingt mille pièces de huit pour la rançon de ceux qui nous restent, faute de quoi, nous les mettrons hors d'état de nous renvoyer des balles empoisonnées, ce qui est une contravention si manifeste aux lois et aux maximes de la bonne guerre, que si nous vous en voulions châtier suivant la rigueur des règles qu'elle nous prescrit, nous ne donnerions quartier à pas un seul de vos gens. »

Nos cinq hommes que l'Espagnol nous avait ramenés nous confirmèrent encore le massacre des trois partis de Flibustiers dans la rivière de Boca del Chica, massacre dont ils avaient été témoins oculaires. Vers le midi du même jour, nous levâmes l'ancre et fûmes mouiller à Tavoga pour y faire de l'eau, et, tandis que notre accommodement se faisait avec les Espagnols pour le rachat de leurs prisonniers, nous leur demandâmes une trêve, qu'ils nous accordèrent en nous envoyant tous les jours quantité de canots remplis de marchandises et rafraîchissements qu'ils nous donnaient à très bon marché, à l'exception de la farine, biscuit, viande et autres vivres qui se peuvent garder, ce dont la raison n'était pas difficile à deviner.

Le lendemain, le Parlementaire nous rapporta qu'il avait fait quêter dans la Ville pour la rançon, et que l'on n'avait pu ramasser que six mille pièces de huit. Comme nous étions pressé de partir, nous lui dîmes qu'il nous en envoyât dix mille, ou que nous les irions quérir dans la Ville. Cette fanfaronade fit que le premier Septembre, il vint un canot nous dire que le lendemain une barque nous viendrait apporter ce que nous demandions.

Trois jours après, ne voyant rien venir de Panama, nous



appareillâmes et entrâmes dans le port, après avoir hissé pavillon au grand mât. Nous tirâmes un coup de canon; ils répondirent à notre signal en arborant un pavillon blanc sur un des bastions du fort, pour nous avertir que l'argent n'était pas encore prêt, ce qui nous obligea de sortir et de tenir toute la nuit à la cape devant l'entrée du port. Le lendemain, il vint un Chevalier de Malte avec une barque apporter les dix mille pièces de huit, et reprendre les prisonniers.

Sur le midi du 9 Septembre, le Capitaine Touslé mourut de sa blessure. On le jeta à la Mer, comme il l'avait demandé, avec les rites et cérémonies que l'onpratique en ces occasions, puis nous levâmes l'ancre et vînmes mouiller aux îles des Roys où nous mourut encore un blessé. Nous sortîmes avec la petite Frégate et la Barque longue pour aller voir dans le Port de Panama s'il n'y avait point de bâtiments qui pussent nous venir importuner pendant que nous carénions. Nous eûmes du vent de Nord-Ouest qui fit que nous n'arrivâmes aux îles de Pericos que deux jours après. Quand nous fûmes sous les forts de cette Ville, nous carguâmes nos basses voiles, et, comme les Espagnols nous virent de côté en travers, il nous envoyèrent trois coups de canon, après avoir arboré Pavillon de Bourgogne sur le bastion du vent; mais, ayant reconnu qu'il n'y avait là aucun vaisseau que nous dussions appréhender, nous nous mîmes à croiser de Tavoga à Sipilla, nous obstinant à surveiller deux bâtiments qui devaient venir de Lima. Pendant ce temps, nous envoyâmes une de nos pirogues avertir nos gens de mettre hardiment en carêne, car il n'y avait rien à craindre de Panama. Nous eûmes très mauvais temps dans le Canal; les vents faisaient le tour du compas avec des tourbillons si violents, qu'ils rendaient la mer épouvantable. Le temps s'étant calmé, nous aperçumes le long de la grande terre une voile vers laquelle nous envoyâmes deux Pirogues. Elle voulut entrer dans le Port de Panama. Le fort ayant fait feu sur elle, croyant

que c'était un de nos bâtiments, elle dépassa le port et nos pirogues la prirent. Elle venait de Nata, et était chargée de vivres et sucreries qu'elle portait à nos ennemis, qui eurent ainsi la charité de nous en laisser l'aubaine.

N'ayant rien vu de ce que nous attendions, nous fîmes route pour les îles des Roys, et, comme la lune était forte, les courants l'étaient aussi, ce qui nous obligea de mouiller dans le canal à toutes les marées contraires, depuis vingt brasses d'eau jusques à quarante. Nous arrivâmes alors à l'île où nos navires étaient allés se faire carêner et nous les trouvâmes prêts.

La mer des environs de ces îles des Roys dont j'ai tant parlé, est remplie d'un grand nombre de baleines prodigieusement grosses. Elles sont chassées et tourmentées sans relâche par un poisson appelé « espadon », qui leur fait une guerre perpétuelle en les piquant sous le ventre avec une longue arête pointue à la façon d'un sabre, dont il a la tête armée, ce qui fait faire à ces monstrueuses bêtes des sauts et des bonds qui les élèvent incessamment hors de l'eau. Passant d'un grand poisson à un petit, je dirai qu'outre les huîtres à perles qui y sont en quantité, il y en a d'autres qui sont bonnes par excellence, et si grosses qu'on est obligé de les couper en quatre pour les manger. Elles sont d'une blancheur extraordinaire, lorsqu'elles sont cuites.

Vers le milieu du mois de Novembre, après quelques affaires, à la recherche des vivres qui nous manquaient nous

arrivâmes à l'île Saint-Jean où nous trouvâmes notre galère de retour de Chiriquita, laquelle n'y avait rien trouvé. Cela nous augmenta le soupçon, que nous avions déjà conçu, que le Président de Panama n'eût fait courir un faux bruit, en nous faisant accroire qu'il y avait par là des Flibustiers, et cela afin de nous éloigner de son port, et de permettre aux bâtiments qu'il attendait du Pérou, d'entrer dans Panama. Cela nous donna d'autant plus de courage, que nous connaissions chaque jour davantage la faiblesse de cette Nation, qui avec deux navires à trois ponts, de dix-huit pièces de canon chacun, et quatre cents hommes d'équipage, appréhendait nos méchantes barques qui n'avaient en tout que quatre pièces de canon et quelques pierriers.





CHAPITRE VIII

LES FLIBUSTIERS SURPRENNENT DES LETTRES CONFIDENTIELLES DU PRÉSIDENT DE PANAMA ET BRULENT LA VILLE DE NICOYA

Le premier Janvier 1687, nous partîmes de cette baie et fîmes route pour celle de la Caldaïra, afin de nous y ravitailler et d'achever de carêner nos navires. Nous les quittâmes après avoir donné ordre à ceux que nous avions laissé pour les conduire, de nous venir joindre au rendez-vous de cette baie, et nous nous embarquâmes au nombre de deux cents hommes dans nos canots, par le travers de la Cagna, qui est une petite île très malsaine à approcher, distante d'une lieue Nord et Sud de la terre ferme, entre Boca et la Caldaïra. Nous fûmes six jours en route avant que d'y atteindre, n'allant que de nuit, de peur de nous faire découvrir. Étant arrivés à la nuit au fond de la baie, notre pratique nous fit entrer dans un estuaire, et nous dit que

pour éviter d'être découverts, il fallait mettre à terre en cet endroit. Après quoi, il nous conduisit dans un marécage où l'on enfonçait dans la fange jusques à la ceinture aux endroits les plus fermes, de manière que cinq de nos gens à qui on ne voyait plus que la tête, ne nous donnèrent pas peu d'exercice pour les tirer de là avec des cordes que l'on attacha aux mangliers dont le marais était rempli. Si bien que, ne voyant pas par quel moyen nous pourrions nous débarrasser d'un si vilain lieu, nous fîmes monter notre pratique sur un arbre pour tâcher de découvrir à la faveur de la lune si nous étions encore loin du pays ferme. Mais, se voyant libre, il se sauva d'arbre en arbre comme un singe, en se raillant de nous, sans que nous puissions le voir, ni lui faire autre chose que des menaces dont il ne se souciait guère.

Nous employâmes le reste de la nuit à faire environ cent pas dans ce bel endroit, et nous ne pûmes en sortir qu'à la pointe du jour, barbouillés depuis la tête jusqu'aux pieds, et nos armes chargées et amorcées de boue. Quand nous fûmes en état de nous considérer, et que nous nous vîmes deux cents hommes d'une même parure et dans un si bel équipage, il n'y en eût aucun qui n'oublia sa peine pour rire de l'état où il voyait et les autres et lui-même. Enfin, après avoir pesté contre notre pratique, qui s'était si subtilement sauvé après nous avoir embourbés, nous remontâmes dans nos canots où nous nous nettoyâmes du mieux que nous pûmes.

Après être sortis de l'estuaire, nous rencontrâmes une fort belle rivière, dans laquelle étant rentrés, nous la remontâmes environ deux lieues, et mîmes à terre près d'un retranchement où nous trouvâmes les restes de deux navires que les Espagnols avaient brûlés lors qu'un Flibustier Anglais nommé Botchapt vint carêner en cette baie, ce qui nous fit juger par le récit qu'on nous en avait fait que c'était l'embarcadère de Nicoya. Nous suivîmes le chemin que nous y trouvâmes et marchâmes environ deux lieues, au bout desquelles, à l'aboi des chiens, nous entrâmes dans un bourg nommé Santa Catalina, où nous prîmes tout le monde, et, comme on nous y apprît qu'il n'y avait plus que trois lieues jusqu'à Nicoya, nous montâmes soixante hommes à cheval pour y aller. Mais à la moitié du chemin, nous trouvâmes deux cavaliers que nous manquâmes, lesquels ayant tourné bride, s'en furent à grand galop avertir les habitants de la ville de notre marche vers eux, de sorte que quand nous y arrivâmes, ils avaient déjà tout mis à couvert, et nous attendaient sur leur place d'armes.

Nous les forçâmes, après avoir essuyé leur première décharge, qui ne nous tua ni blessa aucun de nos gens. Pendant que nous ramassions ce qu'il y avait de vivres, nous envoyâmes de petits partis dans les lieux circonvoisins, lesquels en rapportèrent quelque argent, entre autre la vaisselle du Gouverneur, et tout ce qu'il avait sauvé de sa maison.

Le lendemain nous sortîmes de cette ville et vînmes rejoindre nos gens à Sancta Catalina où nous demeurâmes le reste de la journée.

La nuit, il arriva deux vigies ennemies ; nos sentinelles en tuèrent une. Ne nous sachant pas dans ce bourg, elles venaient avertir les Espagnols qu'elles avaient vu nos trois voiles entrer dans la baie, mais cet avertissement venait un peu trop tard. Nous sortîmes de ce bourg pour regagner nos canots. Nous laissâmes un prisonnier à terre pour s'occuper à la rançon de ceux que nous emmenions, et nous arrivâmes à bord de nos vaisseaux que nous trouvâmes mouillés en cette baie. Nous prîmes alors connaissance, dans les papiers du Gouverneur de Nicoya, des trois missives que voici :

Lettre du GOUVERNEUR *de* NICOYA *ou* GÉNÉRAL *de la Province de* COSTA RICA, *écrite au* PRÉSIDENT *de* PANAMA *datée du 2 Mai 1686.*

« Cette lettre est pour vous aviser de la prise de notre chère ville de Granada par les pirates le 10 du précédent. Ils ont mis à terre dans un lieu où nous n'avions point de vigies, nous fiant sur ce que la mer y est fort brave. Ils ont passé au travers des bois comme des animaux sauvages, nous eûmes le bonheur d'être avertis par des pêcheurs, quoi que nous fussions déjà sur nos gardes depuis les nouvelles qui nous étaient venues de Les-

parso et de Nicoya. Le 9, ils couchèrent à la puissante maison de Don Diego Ravalo, Chevalier de Santiago. Nous nous étions assez bien préparés à les repousser, mais la manière d'entrer au combat de ces gens là, étonna si fort les nôtres, que nous ne pûmes faire la résistance que nous nous étions proposée. Ils foncèrent dans la ville, les yeux fermés, chantant et dansant comme des gens qui vont à un festin.

Malgré que nous nous battîmes comme de vaillantes gens, ils gagnèrent la place avec perte de trente hommes de leur côté par l'estime que nous en a fait Don Antonio la Fortuna, homme d'expérience en fait de guerre, lequel se rendit à nous quelques mois auparavant. Nous croyons aussi qu'ils ont perdu leur Général, ayant vu tomber un homme d'apparence par ses vêtements.

« Après être demeurés quatre jours dans notre fort, ils nous envoyèrent demander rançon pour la ville et pour les prisonniers; mais n'ayant pas été assez prompts à répondre à leur proposition, ils l'ont brûlée et en sont partis le 15. Le Senor Don Juan de Castilla, Sergent-Major les fut attendre avec son monde. Mais ne sachant pas qu'ils emportaient notre artillerie, il fit, à un tiers de lieue de la ville, foncer ses gens sur ces ennemis de Dieu, lesquels résolus à passer ou à mourir tous, tuèrent une si grande quantité de notre monde, que le reste se sauva et laissa les Capitaines seuls.

« Nous avons pris un de leurs gens qui nous a dit qu'ils n'étaient venus dans notre Province que pour en connaître les forces, quoiqu'assurément, s'ils avaient trouvé nos navires dans la ville, ils s'en seraient servis pour passer par le Lagon à la

Mer du Nord, et auraient abandonné leurs camarades qui gardaient leurs bâtiments. Infailliblement la terminaison de leurs courses sera par Carthage. Que Monsieur le Gouverneur prenne ses mesures là dessus et qu'il continue de fortifier son retranchement. Je vous informerai plus amplement de l'affaire par la première caravane. »

Lettre du Président de Panama *au* Général *de la* Costa Rica.

« Celle-ci est pour vous aviser des nouvelles qui me sont arrivées par Puerto Bello. Le Roy de France ayant cru recevoir quelque mécontentement de notre Nation, avait envoyé quatre vingt voiles devant Cadix pour rançonner cette ville et, vu que la force est supérieure à la raison, en cette rencontre on leur a donné un demi million, ce qui a fait retirer les vaisseaux français en leur port.

« Vous saurez que, le 22 Août, Monseigneur l'Évêque me força à mettre trois bâtiments dehors pour attaquer les Pirates qui étaient toujours devant notre Port, et qui prenaient toutes les barques et canots qui voulaient entrer. A la pointe du jour, nos bâtiments les surprirent, ce qui obligea un des pirates à filer son cable par le bout, non pour fuir, mais par l'adresse du commandant. De dessus mes remparts je voyais le combat dont je croyais la gloire infaillible pour nous. Les ayant vu s'aborder, j'envoyai une chaloupe lever l'ancre de celui qui avoit filé son

câble pour mouiller dans mon Port. Et aussitôt qu'ils se furent décrochés, je dépêchai deux barques longues pour m'aller quérir des nouvelles et pour m'amener ceux qui en auraient réchappé, quoi que ma commission portait de ne point donner de quartier à ceux qui seraient sur les ponts, afin de détruire ces ennemis de Dieu et de ses Saints, lesquels profanent les Temples et en détruisent les Serviteurs. Le soir, les pirates m'envoyèrent un de nos gens m'avertir de leur rendre cinq prisonniers que j'avais dans ma place, et comme cela m'est défendu de mon Prince, je le refusai. Mais ces nouveaux Turcs m'envoyèrent vingt têtes, et je crus, pour empêcher la destruction de tant de Chrétiens, être obligé de leur renvoyer leurs gens, avec dix mille pièces de huit, pour le rachat de quatre vingt dix des notres presque tous blessés, qu'ils nous renvoyèrent, survivants de trois cent trente qui étaient sortis pour les attaquer. Voyez si de tous côtés Dieu ne nous afflige pas ! Prenons cela pour l'amour de sa passion.... »

Lettre du Teniente de Sansonnat *au* Président de Panama.

« Le Capitaine Français Groignier s'est séparé de la flotte au Realeguo, et est descendu sur nos îles de Mapallo avec cent cinquante hommes. Nous avons pris trois de leurs gens, qui nous ont dit que ceux qui étaient montés vers Panama étaient dans le dessein de repasser au Nord. La paix que vous avez

faite avec les Indiens nous fera plus de mal que de bien ; il fallait du moins attendre qu'ils fussent passés pour fermer ce passage. Ces gens là ne voyant pas de lieu pour se retirer vont être comme des chiens enragés. Nous n'avons point besoin de cela ; car partout où ces gens sans religion mettent à terre, ils remportent la victoire.

Facilitez leur passage si vous voulez que nous soyons en repos ; ils ont mis dix ou douze fois à terre sans savoir ce qu'ils cherchaient. Envoyez nous un homme qui sache faire la guerre par mer, car je n'estime pas qu'ils puissent jamais sortir de dessus ces îles, et ainsi il serait bon de les y aller prendre. »

Ne voyant point de rançon venir, nous partîmes pour l'aller chercher nous-même à Nicoya. Nous fimes plusieurs partis pour chercher les vivres qu'ils avaient cachés, et leur envoyâmes un Parlementaire pour savoir s'ils voulaient racheter leur Ville. Le « Teniente » nous fit dire que le Gouverneur était allé à la Costa Rica chercher du secours, et qu'il n'avait point ordre de payer de rançon. Quant à celle qu'on nous avait promise pour les prisonniers, il nous fit savoir qu'elle était toute prête.

Ils vinrent au bord de la mer vis à vis du lieu où nos bâtiments étaient ancrés, et apportèrent la rançon qu'ils nous avaient promise pour leurs prisonniers que nous remîmes en même temps à terre. Nous leur donnâmes une lettre que nous écrivions au Gouverneur, où nous lui mandions qu'il nous informât du jour où son renfort serait arrivé,

et que nous ne manquerions pas de l'aller voir. Nous ajoutâmes que, s'il ne nous envoyait autant de charges de chevaux de biscuit et de maïs que nous lui en demandions pour la rançon de la ville, il devait être assuré que nous l'irions brûler.

Nous mîmes à terre à la Caldaïra, mais nous fûmes découverts par les vigies qui, en se sauvant, mirent le feu dans les savanes, pour nous empêcher de passer. Néanmoins, nous ne laissâmes pas de gagner la petite ville de Lesparso, laquelle était presque toute abandonnée depuis que nous y avions été.

Nous suivîmes par curiosité, ou plutôt par caprice, le premier chemin qui se présenta en sortant de la Ville et, quand nous eûmes fait environ une lieue, nous aperçûmes bien deux cents cavaliers sur nos ailes et à notre queue. Un Espagnol qui s'était détaché des autres nous faisait mille grimaces, et nous chantait autant d'injures. Nous nous cachâmes au nombre de cinq dans des herbages fort hauts qui bordaient les deux côtés du chemin, et laissâmes aller le gros. Quand notre Espagnol, qui suivait toujours nos gens, vint à passer, nous le démontâmes et lui fîmes faire la grimace tout de bon. On l'interrogea avec les cérémonies ordinaires, c'est à dire en lui donnant la gêne pour savoir où nous étions : il nous dit que nous étions sur le chemin Royal de Carthage et que tout était abandonné depuis là jusques à cette ville par frayeur de nous.

Quelques jours après nous quittâmes derechef nos bords,

et, en naviguant, avec nos canots, nous entrâmes dans plusieurs rivières qui sont dans cette baie de la Caldaïra.

Nous prîmes dans cette rivière un grand canot chargé de suif, qui nous fut quelque temps après d'une utilité très grande pour notre nourriture en allant à Guayaquille.



Nous trouvâmes aussi sur le bord de cette rivière des Hattos où nous nous rafraîchîmes. De cet endroit nous nous rendîmes à Nicoya. Nous y arrivâmes au soir, et nous détachâmes aussitôt plusieurs partis pour avoir nouvelle des Espagnols qui ne paraissaient point depuis qu'ils nous avaient menacés de leurs renforts.

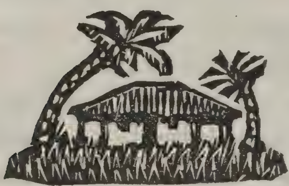
Lorsque nous étions contraints de traiter les Espagnols de cette sorte, nous conservions inviolablement les Églises, dans lesquelles nous portions même les tableaux et images des Saints que nous trouvions dans les maisons des particuliers, où les mettaient les Espagnols pour qu'ils ne fussent pas exposés aux incendies ni à la rage des Anglais, à qui ces précautions semblaient ridicules. Ceux-ci auraient eu plus de plaisir et de satisfaction à voir consumer une seule Église que toutes les maisons de l'Amérique ensemble. Mais, comme c'était notre tour d'être les plus forts, ils n'osaient rien faire qui contrevint au respect que nous portions à toutes ces choses.

Nicoya est une petite ville assez plaisante, les églises sont belles, mais les maisons assez mal bâties, il y a une jolie rivière qui fait le tour de la moitié de la ville. Mais lorsqu'on est dans la ville, l'on ne sait pas où l'on est entré, ni par où l'on en peut sortir, à cause de la hauteur des montagnes dont elle est ceinte de toutes parts.

Nous ne fûmes pas plus tôt partis de Nicoya que les Espagnols envoyèrent mettre le feu dans le chemin par où nous devions passer. Nous nous en sortîmes heureusement, parce qu'il ne commençait qu'à s'allumer.

On sera peut-être étonné de ce que je dis que les Espagnols mettaient les chemins en feu, mais on le serait bien davantage, si on l'avait vu comme nous. Il y avait deux sortes d'endroits où cet incendie était mis en pratique. Dans les savanes ou dans les bois. Quand c'était dans les

premières où les herbes étaient preque aussi hautes que nous, et d'une sécheresse à se mettre en poudre, nous nous trouvions affligés de flammes, à droite et à gauche du chemin, et elles se faisaient sentir bien vivement, quoiqu'elles ne durassent pas longtemps. Quand ces chemins traversaient un pays couvert et rempli de bois, une fois que le feu y était allumé, on voyait selon le vent qui soufflait, plusieurs lieues de pays embrasés en peu de temps, ce à quoi contribuait grandement la sécheresse des matières végétales, échauffées par la grande ardeur du soleil en cette saison.





CHAPITRE IX

Attaque, prise et incendie par les Flibustiers de la ville de Guayaquille

C'est alors que nous envoyâmes nos Quartiers Maîtres à bord des Anglais, pour faire une charte partie avec eux. Nous leur proposâmes d'aller enlever ensemble le grand port de Guayaquille, à condition que, si nous prenions deux bâtiments, nous tirerions au sort pour savoir qui choisirait le meilleur et, au cas qu'il n'y en eût qu'un, nous y mettrions cinquante hommes de chaque nation, jusques à ce

qu'on en eût pris un autre. Ce à quoi les Anglais ne voulurent point consentir, demandant le premier choix. Ne voulant point le leur accorder, nous nous séparâmes, tant d'avec eux, que d'avec le Capitaine Grognier, et de cinquante de nos gens qui restèrent dans leur bord. De sorte qu'ils étaient cent quarante deux hommes dans leur flotte, et nous cent soixante deux dans notre frégate et dans notre barque longue.

Le 23 Février 1687, nous levâmes l'ancre et fîmes route pour Guayaquille, qui est la première Ville maritime de la Côte du Sud en y allant de Panama. Nous forçâmes de voile pour y arriver plus tôt que les Anglais, qui avaient le même dessein. Nous louvoyâmes deux jours pour sortir de la baie, et, partant du Cap Blanc, nous fîmes le Sud-Sud-Ouest, Sud-quart-Sud-Ouest, puis le Sud bon plein.

Le 8 Mars à midi, nous passâmes la ligne Équinoctiale et laissâmes les îles Galapagos qui étaient à l'Ouest à douze lieues sous le vent.

Ce sont huit îles qui sont Nord et Sud du Cap Blanc, et Est et Ouest de Guayaquille. Elles sont remplies d'une grande quantité de tortues de mer qui y terrissent à toutes les heures du jour, et dans les bois, on ne peut trouver place ou marcher par l'abondance de tortues de terre, et la confusion des lézards et agoutils qui s'y retirent. La mer des environs est aussi tellement féconde en poissons qu'ils viennent mourir sur le sable. Mais d'un autre côté, ces

avantages sont combattus par le manque d'eau, ces îles en étant entièrement dépourvues.

Un jour, à midi, nous vîmes une voile au vent à nous. Nous la chassâmes jusques au soir, parce qu'elle fut longtemps à nous disputer le vent. C'était le navire Anglais de qui nous nous étions séparés en sortant de la Caldaira; qui, nous ayant reconnus, mit à la cape. Nous arrivâmes sous le vent à lui. Mais il éventa ses voiles et passa sous le vent à nous. Après nous avoir rendu ce salut, nous cinglâmes deux heures ensemble pour voir à qui irait le mieux ; mais, les connaissant meilleurs voiliers que nous, et craignant qu'ils ne se rendissent les premiers à Guayaquille, nous leur demandâmes de nous associer de nouveau ; ce à quoi ils consentirent, et nous fîmes route ensemble.

Nous eûmes le vent d'Ouest et gouvernâmes à l'Est quart Sud-Est jusques au lendemain, où vint le calme. Trois jours plus tard le vent de Sud s'envoya et enfin, la brise d'Est. Ce vent contraire continuant toujours, nous réduisit à la dernière extrémité des vivres, parce qu'il nous faisait demeurer en chemin plus que nos provisions ne demandaient. La pêche nous avait été jusques là si stérile, que nous n'en tirions pas grand secours. De sorte qu'ayant fait visite de ce qui nous restait de victuailles, on décida à ne faire qu'un repas en deux fois vingt quatre heures. Bientôt l'eau nous manqua aussi et, sans l'assistance de la pluie, nous serions infailliblement morts de soif. Mais ce qui répara une partie de ces nécessités fut que nous

nous trouvâmes insensiblement dans le royaume des gros poissons, tels que sont les Empereurs, Thons, Germons, Dorades, Neigres, Bonites, et plusieurs autres, auxquels nous ne donnions point de quartier, non plus qu'aux loups marins qui, malgré leur mauvaise odeur n'en échappaient pas.

Après la hauteur prise, nos pilotes mirent le cap sur l'île de Plata, qui est à trente lieues au Sud de Guayaquille. Mais le jour et Fête de Pâques, nous n'étions qu'à un degré Nord de la Ligne.

Bientôt, le vent calma, et comme il y avait deux jours par l'estime de nos pilotes que nous naviguions vers la terre, ils crurent bien que c'étaient les courants qui les trompaient, de quoi l'on se rendit sûr par le moyen suivant. Nous carguâmes nos voiles et larguâmes de bord une de nos pirogues à laquelle nous filâmes devant le nez soixante brasses de grelin frappé sur un grapin, et du côté où elle s'évita, la marée passait le long de son bord avec autant de vitesse que le courant d'une rivière, et portait au Nord-Est.

Enfin le 12 Avril, à midi, nous vîmes la pointe Santa Héléna qui est à quinze lieues sous le vent de Guayaquille, et qui fait le commencement de la baie qui porte le nom de cette ville. Dans la nuit, nous vîmes du feu au vent à nous. Nous louvoyâmes dessus jusques à la pointe du jour, et nous aperçûmes un bâtiment à trois lieues au vent à nous. Comme le calme nous prit, nous envoyâmes trois pirogues

pour le reconnaître ; on trouva que c'était une prise de vin et de blé que le Capitaine David avait faite comme elle sortait de Nasca, et qui s'était efflottée de lui. Il avait mis dedans pour la conduire huit Anglais, qui avaient rendez-vous en cas de séparation à l'île de Plata. Ces gens nous apprirent que depuis qu'ils nous avaient quittés à l'île Saint-Jean, ils avaient fait quantités de descentes en plusieurs endroits, entre autres à Sagna, à Arrica et à Pisca. Qu'à cette dernière ville, un des parents du Vice-Roy de Lima vint à la tête de huit cents hommes pour les attaquer l'épée à la main, mais qu'ils l'avaient repoussé vigoureusement. Ils avaient aussi pris un grand nombre de bâtiments qu'ils avaient laissé aller après les avoir pillés, de sorte que, se voyant en profit d'environ cinq mille pièces de huit chacun, ils avaient fait résolution de s'en retourner et de repasser à la Mer du Nord. Mais faisant route pour le Détroit de Magellan, ils s'étaient mis à jouer les uns contre les autres, si bien que plusieurs avaient perdu leur part tout entière. Alors ceux qui avaient perdu leur argent ne voulurent point quitter cette mer ni le navire avant qu'ils n'en eussent conquis d'autre. Ainsi ils étaient restés dans la Mer de Sud au nombre de vingt Français et soixante Anglais.

Comme ces huit Anglais n'espéraient pas que la Frégate de David les rejoignît sitôt au rendez-vous, ils demandèrent à venir avec nous à Guayaquille, ce que nous leur accordâmes d'autant plus volontiers, qu'ils nous faisaient part de leurs vivres et boissons, et remettaient parmi nous la

joie, qui en avait été bannie quelque temps, par les abstinences forcées que nous avions faites, et dont nous étions extrêmement affaiblis. Ensuite de quoi, nous fîmes voile toute la nuit avec eux.

A la pointe du jour, nous serrâmes toutes nos voiles dans la crainte d'être découverts de terre d'où nous étions proches. Nous portâmes toute la nuit au Sud-Est et le lendemain nous découvrîmes le Cap Blanc qui est le cap au vent de la baie de Guayaquille. Sur les dix heures du matin, nous nous embarquâmes deux cent soixante hommes dans nos canots, après avoir donné ordre à nos bâtiments de louvoyer dans cette baie, jusqu'à ce qu'ils eussent de nos nouvelles. Nous gouvernâmes toute la journée sur l'île de Santa Clara où nous aterrîmes au soleil couchant. Cette petite île n'est proprement qu'un rocher établi Est et Ouest à dix lieues de la terre ferme. Nous fûmes obligés de mouiller à toutes les marées contraires, car il est impossible de refouler les courants de cette baie, où nous trouvâmes à prendre fonds par quinze brasses d'eau, et, au matin, nous étions entre Santa Clara et la Puna, à environ cinq lieues au large.

La Puna est une très belle île, reconnaissable en l'abordant du large, parce qu'elle est faite en chapeau de cardinal. Elle a vingt lieues de tour et est établie Est et Ouest à deux lieues de la grande terre, et vis à vis de l'embouchure de la rivière de Guayaquille. Il y a dessus un grand bourg, où étaient autrefois les magasins du Roy d'Espagne. Les grands bâtiments, de deux ou trois ponts, qui

ne peuvent entrer dans la rivière, mouillent entre l'île et la terre. Nous demeurâmes cachés sur cette île toute la journée, avec assez de bonheur pour n'être point vus par les vigies qui étaient au nombre de quarante, sans que nous en sachions rien. Le soir, nous gagnâmes par le Sud pour n'être point aperçus de la grande terre.

Nous nous cachâmes encore dans un estuaire sur la même île, où, après nous être exactement enquis par nos prisonniers de l'état, situation et disposition de la ville de Guayaquille, nous disposâmes nos compagnies suivant l'ordre qui suit. Savoir : cinquante enfants perdus seraient conduits par le Capitaine Picard qui commandait notre Frégate, pour attaquer le grand Fort ; vingt quatre grenadiers seraient commandés par le Capitaine de notre barque longue, pour attaquer où nous verrions qu'il serait nécessaire ; le Capitaine Grognier avec le gros du monde, se rendrait maître de la ville et du port, le Capitaine Georges d'Hout qui commandait le bâtiment anglais avec cinquante des siens ferait l'attaque du petit Fort, et l'on promit mille pièces de huit à celui des six Enseignes, dont j'étais un, qui arborerait le premier son Pavillon sur le grand Fort.

Cela étant ainsi réglé, nous sortîmes sur le soir de cet estuaire, croyant pouvoir entrer dans la rivière de Guayaquille cette nuit là. Pendant qu'elle dura, nous ne pûmes néanmoins gagner qu'une des pointes de l'île qui est vis à vis de la rivière parce que nous n'avions pu profiter que de trois heures de marée montante, ce qui fut cause que le

lendemain, nous fûmes surpris par le jour, qui nous fît découvrir par une vigie, laquelle mit le feu à une case, pour faire signal aux autres vigies qui étaient postées de distance en distance des deux côtés de la rivière, afin que celles-là avertissent la ville. Aussitôt que nous fûmes atterris, nous allâmes au travers des bois joindre ce feu. Nous y trouvâmes ceux qui l'avaient allumé, dont deux furent tués, et un autre fut pris, duquel nous ne pûmes tirer aucun éclaircissement, parce que ce n'était qu'un petit garçon.

Cette journée nous vîmes une voile qui entrait dans la rivière. Nous la laissâmes passer ne voulant pas sortir de notre abri pour courir dessus, de crainte d'être découverts par ceux de la grande terre, de qui nous croyions être encore ignorés parce que les habitants de Guayaquille n'avaient pas répondu au feu par lequel la vigie de la Puna leur avait donné signal.

Dès que la nuit fut venue, nous appareillâmes et entrâmes dans la rivière de Guayaquille, par une des deux embouchures que nous y trouvâmes, et par lesquelles il entre et sort avec la marée un courant si rapide qu'il est capable de faire monter un canot jusques à deux lieues par heure. Aussi en fîmes nous quatre en deux heures de temps.

Dans deux endroits les plus larges de cette rivière, qui peut avoir environ demie lieue d'étendue, il y a deux très bonnes îles, à couvert de l'une desquelles nous nous tînmes cachés pendant tout un jour. Le soir nous appareillâmes et

nous nous laissâmes remonter au gré du courant sans nous servir de nos avirons, de peur que les vigies qui sont toujours sur les bords de la rivière n'entendissent le bruit de notre nage. Le dessein de notre pratique était de nous faire dépasser la ville pour nous mettre à terre au-dessus, parce qu'il savait qu'elle était plus faible et plus mal gardée de ce côté là qu'au dessous. Mais son projet avorta, car la marée descendante nous fut autant nuisible que celle montante nous avait été auparavant favorable. Elle nous obligea de mettre à terre deux heures avant le jour à une portée de canon en deça de la ville. De là nous découvrîmes quantité de lumières que les habitants tiennent ordinairement dans leurs maisons pendant toute la nuit.

Le lieu où nous mîmes à terre était un pays noyé d'eau et rempli de quantité d'arbrisseaux au travers desquels nous nous fîmes un chemin avec nos sabres. Mais nous ne savions pas que, malheureusement, nous étions descendus vis à vis d'une vigie, ni qu'une demie heure après, un de nos gens qui était resté à la garde des canots, battrait du feu pour fumer, comme il fit inconsidérément malgré la défense expresse que nous en avions faite. Ce feu ayant été aperçu par la vigie, elle ne douta pas un instant de notre présence, parce que les Espagnols défendent sur peine de la vie à ceux de leur Nation de battre du feu la nuit. Sur l'instant, elle tira un coup de boîte de pierrier pour avertir le fort, qui répondit aussitôt de toute sa volée de canon.

Les ennemis jetaient un feu perpétuel de la ville pour

nous intimider et faire connaître qu'ils étaient bien préparés à nous recevoir.

Dès le point du jour, nous sortîmes en ordre pour approcher la ville, nos pavillons déployés et tambours battants.

En arrivant, nous nous trouvâmes arrêtés par sept cents hommes qui nous attaquèrent à couvert d'une muraille de quatre pieds et demi de haut et d'un fossé dont elle est ceinte du côté de la rivière, ce que nous crûmes d'abord être leur fort, n'ayant pas été parfaitement instruits de la disposition de cette place. Ils firent leur possible pour nous repousser et nous tuèrent d'abord quelques-uns de nos gens. Ce petit avantage dont ils s'aperçurent leur fit prendre la hardiesse de sortir sur nous l'épée à la main, mais voyant que nous les recevions vigoureusement, ils lachèrent incontinent pied, et se contentèrent de couper les ponts pour nous arrêter. Cela ne nous empêcha pas de passer au travers des fossés, et de gagner cette muraille dont nous nous rendîmes maîtres malgré leur résistance. Ils ne furent pas à l'épreuve de nos grenades qui les repoussèrent jusques dans leurs maisons, hors desquelles, encore qu'elles soient toutes bâties exprès pour se défendre en cas d'attaque, nous les eûmes bientôt chassés. Ils s'enfuirent à la place d'armes et se retranchèrent dans une casemate forte, qu'on appelle chez nous une redoute. Après avoir tenu bon environ une heure, ils durent encore la quitter, si bien que nous les poursuivîmes de fort en fort jusques à un troisième qui est le plus grand et le plus considérable, où ils se défendirent longtemps, parce

qu'à la faveur de la fumée de leur canon qui nous empêchait de les découvrir, ils faisaient un feu continuel sur nous. Quand nous fûmes au pied des palissades, ils sortirent encore l'épée à la main, et ayant blessé quelques-uns de nos gens, ils en firent un prisonnier. Mais nous les obligeâmes bientôt de le lâcher et ils durent rentrer dans leur fort après avoir perdu beaucoup des leurs. Enfin, sur les onze heures, ennuyés d'un si long combat, et n'ayant presque plus de poudre, nous redoublâmes nos efforts de telle sorte que nous les forçâmes et nous rendîmes maîtres de ce dernier fort, ce qui ne se fit pas sans perte de notre côté, puisque nous y eûmes neuf hommes tués et douze blessés. Nous envoyâmes en même temps plusieurs partis courir après ceux qui fuyaient, pendant quoi nous autres Catholiques fûmes chanter le Te Deum dans l'Église Major, ayant auparavant laissé garnison dans le fort.

Le ville de Guayaquille fait presque le tour d'une petite montagne sur laquelle sont ces trois forts dont deux sont commandés par le plus grand et tous trois commandent la ville. Dans le grand fort qui est aussi entouré de palissades, nous trouvâmes sept pièces de canon de 18 et de 12 livres de balle; mais, à cause de l'élévation du lieu, ils ne peuvent pointer leurs pièces assez bas pour incommoder ceux qui seraient dans la ville, à moins qu'en foudroyant les maisons, ils ne fussent accablés sous leurs ruines. Les magasins à poudre sont au milieu des forts et assez légèrement bâtis. Comme je l'ai dit, la ville est entourée du côté de la

rivière par une muraille de quatre pieds et demi de hauteur et trois d'épaisseur. Les rues sont fort droites, les paroisses y sont parfaitement belles, aussi bien que les couvents : les maisons y sont presque toutes bâties de planches et construites sur pilotis, à cause que dans la saison des pluies, depuis le commencement de janvier jusques à la fin d'avril, les habitants sont si fort incommodés qu'ils sont obligés de faire des ponts et des levées dans toutes les rues pour éviter l'eau et la fange. Leur seul négoce est de cacao, avec lequel on fait le chocolat.

Nous y prîmes sept cents prisonniers, tant hommes que femmes, entre lesquels était le Gouverneur et sa famille. Il était blessé, ainsi que plusieurs Officiers et personnes de qualité, lesquelles s'étaient plus vaillamment battus que cinq mille autres hommes qui défendaient cette place.

Nous la trouvâmes en partie pleine de diverses sortes de marchandises, de beaucoup de perles et de pierreries, d'une quantité prodigieuse de vaisselle d'argent, et d'au moins soixante dix mille pièces de huit. Il y en avait trois millions quand nous arrivâmes; mais comme nous fûmes tous assez occupés à nous rendre maîtres des forts, les Espagnols profitèrent de ce temps pour les sauver par la rivière avec la plus grande partie de ce qu'ils avaient de plus précieux. Lorsque nos canots furent venus mouiller sous la ville, nous ne laissâmes pas d'en envoyer quatre courir après des chaloupes qui emportaient ces richesses; mais il était trop tard ; ils ne prirent seulement qu'un « caon » d'argent de vingt deux mille

pièces de huit, outre un aigle de vermeil doré qui avait servi de Tabernacle à quelque église, il pesait soixante huit livres et était parfaitement beau, tant à cause du travail que pour deux gros rocs d'émeraudes qui composaient les yeux.

Il y avait dans le port quatorze barques, avec la barque longue contre laquelle nous nous étions battus au Pueblo Nuevo, et sur les chantiers, deux navires du Roy d'Espagne, qui étaient presque achevés. Le soir, nous convînmes avec le Gcuverneur du prix de sa rançon, de celle de son monde, de sa ville, de son fort, de son canon et de ses navires, moyennant un million de pièces de huit en or, et quatre cents paquets de farine. Pour presser l'envoi de cette rançon qu'il fallait faire venir de la Ville de Quito qui en est distante de quatre vingt lieues, il nous pria de relâcher leur Vicaire Général, homme de beaucoup d'autorité et de crédit parmi eux.

Nous trouvâmes la maison de ce Gouverneur si richement ornée et remplie de meubles si précieux qu'il ne se voit rien en Europe de plus magnifique. Les femmes de la ville sont parfaitement belles, mais la plupart des Padres ou moines y vivent dans un grand relâchement et dans une liberté avec le sexe, qui n'est pas d'un très bon exemple. Ces Padres nous portent une si forte haine qu'ils persuadent aux femmes qui n'ont jamais vu de Flibustiers que nous sommes tout à fait différents d'eux, que nous n'avons même pas la figure d'hommes et que nous mangeons les femmes et les petits enfants. Cela leur fait concevoir pour nous tant

d'horreur et d'aversion, qu'elles ne peuvent s'en défaire que quand elles nous connaissent. Et je puis assurer qu'alors, elles ont pour nous des sentimens bien différents, et nous ont souvent donné des marques d'une passion si violente qu'elle allait quelquefois jusqu'à la folie.

Ce qui me fit connaître que l'impression qu'on avait donnée à ces femmes, que nous les mangions, n'était pas un conte fait à plaisir, c'est que, le lendemain de la prise de la ville, une des Demoiselles suivante de la Gouvernante de cette place, me tomba entre les mains, et, comme je la conduisais au lieu où étaient tous les autres prisonniers, en la faisant marcher devant moi, elle se retourna, et, les larmes aux yeux, me dit en sa langue : *Segnor, por l'amor de Dios, no mi como!* ce qui veut dire : « Monsieur, pour l'amour de Dieu, ne me mangez pas ! » Je lui demandai en riant qui lui avait dit que nous mangions le monde, elle me répondit que c'était les Padres, qui même, leur assuraient que nous n'avions pas la forme humaine et que nous étions faits comme des singes.

Sur ces entrefaites, il arriva qu'un de nos gens qui avait fait du feu pendant le jour dans une maison de la ville, revint le soir au corps de garde sans l'avoir éteint. La nuit suivante le feu prit à cette maison, et l'appréhension que nous eûmes qu'il ne gagnât notre corps de garde dans lequel était toute la poudre de cette place et une partie des marchandises et des richesses de la ville, nous obligea de faire tout porter au bord des bar-

ques qui étaient dans le port de cette ville, et nous menâmes tous nos prisonniers au fort. Ensuite, nous tachâmes de couper chemin au feu, qui cependant, consomma un tiers de la ville malgré tous les soins que nous apportâmes pour l'éteindre.

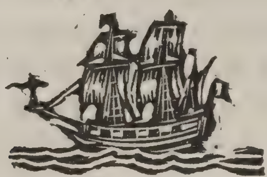
Le lendemain matin, nous revînmes à notre corps de garde et, de crainte que l'Espagnol ne refusât de payer la rançon de la ville à cause de cet accident, car nous avions promis par notre traité de ne pas la brûler, nous feignîmes de croire que cela venait d'eux. Nous leur envoyâmes une lettre par laquelle nous leur mandions que nous étions fort surpris de leur procédé d'avoir, après notre accommodement, brûlé nuitamment les marchandises et les farines qui étaient si bien à nous. Nous ajoutâmes que nous nous repentions de n'avoir pas laissé consommer toute leur ville, et que, s'ils ne nous payaient ce que le feu nous avait ôté, nous leur enverrions une cinquantaine de têtes de prisonniers. Ils nous en firent des excuses et nous dirent que ce ne pouvait être que de la canaille qui eût fait ce coup, et qu'ils nous donneraient satisfaction entière.

Le Gouverneur nous donna un Pilote Côtier que nous envoyâmes dans un de nos canots, chercher nos bâtiments, qui louvoyaient dans la baie pour les mener mouiller à l'île de la Puna où nous devions aller au sortir de Guayaquille, attendre nos rançons. Mais, voyant une partie de nos gens malades, à cause de l'infection que causait les morts répandus

ça et là parmi la ville au nombre de plus de neuf cents ; nous en sortîmes après avoir démonté et encloué le canon du fort, emmenant avec nous cinq cents prisonniers de qualité que nous fîmes monter dans ces barques avec lesquelles nous arrivâmes à la Puna, où nous trouvâmes nos batiments prêts à appareiller.

Le 2 Mai, le Capitaine Grognier mourut d'une blessure qu'il avait reçue le jour que nous prîmes la ville, en voulant empêcher avec seulement six des nôtres cent Espagnols de rentrer dans le fort. Le même jour, il nous mourut encore quatre hommes.

C'est alors que nous envoyâmes notre Galère à l'île de Plata, voir si la Frégate de David était arrivée à son rendez-vous.





CHAPITRE X

De l'énorme butin fait par les Flibustiers a Guayaquille et de la fort galante aventure de Raveneau de Lussan avec la veuve du trésorier de la ville

Le terme du payement de la rançon de Guayaquille étant échu depuis déjà quatre jours, nous commencions à nous ennuyer de ce retardement, lorsque la barque espagnole qui avoit coutume de nous apporter des vivres, amena un Officier qui nous dit de ne pas nous impatienter, car, disait-il, la rançon viendrait bientôt. Ce retard nous donna de violents soupçons qu'on nous trahissait et que

l'on ne nous entretenait d'espérance que pour nous amuser, tandis qu'il viendrait du renfort aux ennemis. Alors nous fûmes obligés de mettre en usage envers les prisonniers, la rigueur avec laquelle nous avions reconnu qu'il fallait intimider nos ennemis. Ce fut en les faisant jouer aux dés à qui perdrait sa tête, et le sort étant tombé sur quatre, on les leur coupa sur le champ et elles furent envoyées à Guayaquille dans la même barque qui ramena cet Officier, par lequel nous mandâmes au Teniente que si, dans quatre jours, la rançon ne venait, nous lui enverrions toutes les têtes de ses gens.

Sur ces entrefaites notre Galère revint de l'île de Plata. Elle nous rapporta que, vers la pointe de Santa Helena, elle avait été chassée par deux navires qu'elle n'avait pu reconnaître. Aussi, le soir nous envoyâmes un de nos canots qui allait fort bien, pour voir quels bâtiments c'étaient. Il les trouva qui venait nous joindre. C'était en effet la Frégate du Capitaine David, et dans laquelle il était lui-même, et une prise qu'il avait faite après s'être effloté de celle que nous avions rencontrée avant que d'aller à Guayaquille. Ils venaient tout récemment de faire une descente à Païta, afin d'avoir des rafraîchissements pour des gens qu'ils avaient eu de blessés dans leurs bords en se battant contre un navire Espagnol, nomma la *Catalina*, rencontré à cinquante lieues, sous le vent de Lima. Ce navire revenait de Panama, et il était un de ceux que nous avions si longtemps attendu devant cette ville.

Ce vaisseau s'était effloté de deux autres avec lesquels il retournait au Port du Callao, lorsque malheureusement pour lui il avait rencontré la Frégate de David, qui l'aurait pris sur le champ, mais la plupart des gens de David étaient ivres et ils manquèrent vingt fois l'abordage. Cela ayant été reconnu par les Espagnols, ils crurent qu'en mettant Pavillon sans quartier, ils feraient plus tôt rendre ce navire à eux. Cela ne leur réussit pas, et il en arriva tout le contraire, car le troisième jour, les gens de David étant enfin desaoulés et faisant une meilleure manœuvre que les deux jours précédents, la peur s'empara des Espagnols, qui se furent échouer en pleine côté, ou leur navire ne fut pas deux heures en son entier. Les gens de David furent, avec un canot, sauver deux Espagnols qui voulaient gagner la terre à la nage, et qui sitôt sauvés du naufrage, leur dirent que leur Capitaine avait eu la cuisse emportée d'un coup de canon.

J'ai omis de dire que les gens de la Frégate avait surpris à Païta le courrier de Guayaquille qui allait à Lima, pour la troisième fois, porter au Vice-Roy la lettre suivante. Elle nous éclaira parfaitement du soupçon dont j'ai parlé, que les Espagnols ne différaient le paiement de la rançon promise, que pour avoir le temps de se préparer à nous la venir payer d'une monnaie dont nous n'avions pas besoin, et que nous ne leur demandions pas.

Lettre du Teniente de Guayaquille aù Vice Roy de Lima.

« *Je donne avis à Votre Excellence pour une seconde fois que les Anglais et Français sont encore à la Puna. Il y a plusieurs jours que le terme qu'ils nous ont accordé pour la rançon de nos prisonniers est expiré. Je le fais exprès pour donner du temps à Votre Excellence. Ils m'ont envoyé quatre têtes de nos gens, je les amuserai de quelques milliers de pièces de huit de temps en temps (quoiqu'ils n'aient pas lieu de s'ennuyer). Que Votre Excellence se dépêche, s'il lui plaît, d'armer, et quand ils me devraient encore envoyer cinquante têtes, j'estime que cette perte nous est bien moins préjudiciable que si nous laissions vivre des gens qui sont si mal intentionnés. Voilà une belle occasion pour nous en défaire, pourvu que votre Excellence ne perde pas de temps.* »

Nous ne pouvions pas recevoir de témoignage plus certain des sentiments et des desseins de nos ennemis, que ceux que nous découvrions par cette lettre, aussi, comme on le verra, nous prîmes nos mesures là dessus.

Le meilleur quartier d'hiver que nous ayons eu en cette mer, et de plus longue durée, fût celui de notre séjour sur cette île de la Puna, où pendant trente et quelques jours que nous y restâmes, nous fîmes très bonne chère, car outre les vivres que les Espagnols nous apportaient journellement de Guayaquille, nous avions nous-mêmes quan-

tité de rafraîchissements. *La symphonie* ne nous y manqua pas aussi, ayant parmi nos prisonniers toute la musique de la Ville, qui consistait en Luths, Théorbes, Guitarres, Harpes et autres instruments que je n'avais jamais vus ailleurs et dont ils faisaient un concert des plus agréables.

Quelques-uns même de nos gens lièrent des amitiés avec nos Dames prisonnières. Sans qu'on leur fasse aucune violence, elles n'étaient pas avares de leurs faveurs, et faisaient voir, comme j'ai déjà remarqué, qu'elles n'avaient pas pour la Nation Française, après l'avoir connue, toute l'aversion qu'on leur en avait imprimée, lorsqu'elles ne la connaissaient pas. Tous nos gens étaient si charmés de cette vie, qu'ils avaient oublié les misères passées, et ne songeaient pas plus aux Espagnols que si nous eussions été en sûreté au milieu de Paris.

Parmi tout cela, j'eus aussi une aventure. Nous avions entre nos prisonnieres une jeune Dame nouvellement veuve du Trésorier de la Ville, qui avait été tué à la prise. Elle en paraissait tellement consolée, par un effet de la dureté qu'ils ont tous en ce pays les uns pour les autres, qu'elle me proposa de me cacher avec elle en quelque endroit de l'île jusques à ce que nos gens en fussent partis, qu'ensuite elle m'emmènerait à Guayaquille pour l'épouser, qu'elle me ferait donner la charge de son mari, et me mettrait en possession des grands biens qu'elle avait. Après l'avoir remerciée de ses offres si obligeantes, je lui fis connaître que j'appréhendais que son crédit ne fut pas maître

du ressentiment des Espagnols, car la plaie qu'ils venaient de recevoir de nous était encore trop récente et trop fraiche pour qu'ils l'oublient si promptement. Elle voulut me guérir l'esprit de cette crainte, en tirant secrètement du Gouverneur et des principaux Officiers, des engagements par écrit, qu'elle me mit entre les mains, notant le bon quartier qu'ils me donneraient. J'avoue que je fus un peu ébranlé par des témoignages si pressants de bienveillance et d'amitié, et, qu'après m'être consulté dans le moment même sur le parti que je prendrais, je me trouvai beaucoup de pente vers celui qui m'était offert. Deux puissantes raisons m'y portaient ; l'une était la vie misérable et languissante que nous traînions en ces lieux, et dont je pouvais me trouver dégagé par la rencontre avantageuse d'une jolie femme, et d'un établissement considérable. L'autre raison était le désespoir de ne pouvoir jamais retourner en ma Patrie, par manque de vaisseaux qui y fussent propres.

Mais quand j'y eus réfléchi un peu plus à loisir et que j'eus fait un retour sur le peu de confiance qu'on doit prendre aux promesses et à la foi d'une nation aussi vindicative qu'est celle des Espagnols, cette seconde réflexion l'emporta sur la première et sur tous les avantages qui m'étaient offerts par cette Dame. Quoi qu'il en soit, je me résolus malgré la douleur et les larmes de cette agréable Espagnole, à préférer la continuation de mes peines à une défiance perpétuelle de quelque trahison. Ainsi je la laissai libre, après l'avoir assurée du bon sentiment que

je conserverais toute ma vie de son affection, et des bonnes intentions qu'elle avait pour moi.

Nous envoyâmes un de nos canots à Guayaquille porter un des Padres que nous tenions prisonnier. Après qu'il fut parti, vint une barque nous apporter quatre vingt paquets de farine, et la valeur de vingt mille pièces en or. On nous demanda encore trois jours de terme pour le reste, ce que nous leur accordâmes en les menaçant, s'ils y manquaient, de faire sauter leur fort, et de brûler le reste de la ville et les vaisseaux.

Notre canot revint, qui nous fit rapport qu'ils ne voulaient plus donner que vingt deux mille pièces de huit pour le restant de la rançon, et que le Teniente voulait suivre les ordres de son Prince, qui défendait d'en payer aucune. Il avait cinq mille hommes avec lesquels il nous attendait pour voir si nous exécuterions nos menaces. Sur cette fière réponse, nous nous assemblâmes pour consulter si on couperait la tête à tous les prisonniers; la pluralité des voix qui suivit la mienne, fut qu'il valait mieux aller quérir les vingt deux mille pièces de huit, que de répandre davantage de sang. Aussi bien, ayant dessein de quitter cette mer, nous n'avions plus besoin de ces exécutions pour nous y faire redouter, et, qu'après tout, nous n'étions que trop avertis par la lettre que nous avions interceptée, que les Espagnols se disposaient à faire un grand effort sur nous; qu'il était donc préférable d'accepter l'offre et ne leur rendre que les moins considérables des prisonniers, sans nous dessaisir des

gens de qualité qui seraient garants du reste. En attendant nous décidâmes de les emmener et nous retirer avec eux au large vers la pointe de Sancta Helena, où nous ne craindrions point les surprises de nos ennemis. Nous renvoyâmes donc notre canot à Guayaquille. A son retour nous sûmes que le lendemain, les Espagnols nous apporteraient sans faute, les vingt deux mille pièces de huit à l'île de la Puma où nous étions encore.

Le même jour, nous embarquâmes dans nos navires une centaine de prisonniers les plus qualifiés, et en même temps nous levâmes l'ancre et quittâmes ce bon quartier d'hiver, où nous laissâmes le reste des prisonniers avec deux canots pour les garder, et pour attendre l'argent promis ce soir. Deux jours après, nos canots nous vinrent joindre comme nous étions à louvoyer pour sortir de cette baie, et nous apportèrent les vingt deux mille pièces de huit.

La nuit suivante, la Frégate Anglaise qui nous croyait encore mouillés à la Puna vint nous avertir qu'il y avait deux Armadillas Espagnoles qui nous attendaient au sortir de la baie et que la Frégate de David louvoyait dans les mêmes parages en nous attendant aussi. Le lendemain à la pointe du jour, nous les aperçûmes entre l'ile Santa Clara et la pointe Santa Helena, au vent à nous. La Frégate de David nous ayant vu aussi, arriva aussitôt sur nous et après que nous eûmes tous ensemble pris avis de ce que nous devions faire, nous mîmes quatre vingt de nos hommes dans son bord parce que son peu d'équipage pouvait à peine

suffire pour manier ses canons. Comme nous n'étions pas assez de monde pour armer nos prises, nous ne conservâmes seulement que deux bâtiments et une barque longue, et envoyâmes le reste avec nos pirogues sur des hauts fonds, où les vaisseaux Espagnols ne pouvaient aller, tirant plus d'eau qu'elles.

Sur le midi, nos ennemis arrivèrent sur nous et nous ayant joints, nous nous battîmes jusqu'au soir à coups de canon, ce que les Espagnols appellent la « *guerre galante* », sans nous beaucoup endommager. La nuit étant venue, nous mouillâmes, et eux aussi, à une lieue au vent à nous. Nous tirâmes un coup de canon pour appeller nos prises qui vinrent mouiller près de nous pour y être encore plus en sûreté.

Une heure avant le jour, nous les renvoyâmes sur leurs hauts fonds, et sitôt que le jour parut nous appareillâmes et les Espagnols aussi. Dès que nous fûmes sous voiles le vent calma, mais, malheureusement, nous nous trouvâmes sans nos pirogues pour nous remorquer au vent, parce que nous les avions envoyées avec nos prises. Nous ne pûmes nous servir pour cela que de nos petits canots que nous avions conservés. Les Espagnols nageaient aussi au vent, et la brise étant venue, comme ils étaient les meilleurs bouliniers de la Mer du Sud, en une demie-heure ils nous gagnèrent le vent. Nous louvoyâmes jusqu'à deux heures après midi et voyant que nous ne gagnions rien sur eux, nous mîmes à la cape pour attendre deux de nos vaisseaux qui étaient

derrière. Alors ces Armadillas arrivèrent sur nous, et quand nous fûmes à bonne portée, nous nous battîmes jusqu'à la nuit close. Ils nous désagrégèrent entièrement, mais ne nous blessèrent néanmoins qu'un homme.

Le soir nous mouillâmes comme le jour précédent, et eux aussi, au vent à nous.



Le lendemain nous demeurâmes mouillés comme eux. Vers trois heures après midi, ils levèrent l'ancre pour aller attaquer la plus grande de nos prises, qui n'était mouillée que sur le bord des hauts fonds. Nous appareillâmes pour aller la défendre et nous nous battîmes avec eux et de si près que tous les coups de canon et menues armes portaient de part et d'autre. Nous n'y perdîmes pourtant personne, quoi que de leur côté ils eussent bien du monde tué, ce que nous reconnûmes par le sang qui sortait de leurs dalots et mau-

gères. En nous quittant ils nous crièrent « *à la Manana la partida* » ce qui veut dire « A demain, la partie ».

Le jour suivant, nous appareillâmes eux et nous pour sortir enfin de cette baie. L'Espagnol qui était toujours au vent faisait des efforts pour nous en empêcher. Vers le midi, nous prîmes fonds pour désarmer une de nos prises



qui allait très mal, et armer à sa place une autre, que David nous avait donnée. Nous travaillâmes toute la nuit à la décharger et ensuite la coulâmes bas. Nous mîmes à la voile, et, sur les deux heures après midi, nous mouillâmes parce que la marée nous était contraire. Un moment après les deux Armadillas arrivèrent encore sur nous, ce qui nous obligea à lever l'ancre et ensuite à mettre à la cape pour attendre une de nos prises qui était éloignée de nous. Ne pouvant nous joindre son équipage en sortit, s'embarqua

dans la pirogue et vint se jeter dans un de nos navires de guerre. Ils avaient laissé dans cette prise quatre Espagnols, qui, ayant fait vent arrière entrèrent dans la rivière de Guayaquille où ils se sauvèrent et, ce qui fut des plus fâcheux, avec presque tous nos vivres qui étaient restés dedans.

Le premier Juin, les ennemis étant à la pointe du jour à une lieue de nous, nous ne laissâmes pas de faire notre route pour sortir. Sur les dix heures, ils allongèrent leurs civadières et revinrent sur nous. Mais comme ils portaient sur la Frégate, nous crûmes qu'ils l'allaient aborder. Nous y jetâmes promptement l'équipage de notre barque longue pour la renforcer. Dès qu'ils nous eurent joints, ils arborèrent, pavillon d'Infanterie de Bourgogne, n'en ayant jusqu'alors encore mis aucun. Quand nous fûmes bord à bord, ils nous envoyèrent une décharge de leurs mousquets avec celle de leurs canons chargés à mitraille, et ensuite ils s'allongèrent à la hauteur de nos grands haubans sans pourtant jeter leurs grapins.

Après les avoir laissé jeter tout leur feu, nous leur envoyâmes à notre tour dix huit coups de canon et les décharges de nos menues armes, et ensuite nous voulûmes sauter à leur bord. Mais se sentant fort endommagés, ils revinrent au plus vite du lof pour nous en empêcher.

Ils prirent une heure de relâche, qu'ils passèrent à se raccommoder, après laquelle ils arrivèrent sur nous, et nous recommençâmes à nous battre de plus belle, ce qui dura encore jusques à la nuit ; mais ils venaient d'être si

bien étrillés qu'il ne leur prit pas envie de nous sentir cette fois de si près, et nous n'eûmes ce jour là que trois blessés.

Le lendemain, à la pointe du jour, ils étaient encore à deux lieues au vent. Ils arrivèrent sur nous ; comme il ventait beau frais, nous mîmes à la cape, et, lorsqu'ils furent à bonne portée, ils nous maltraitèrent fort de leur canon, puis ce voyant, ils nous approchèrent à la portée de leurs mousquets, nous croyant hors d'état de résister davantage. Mais comme nos fusils se trouvèrent beaucoup meilleurs, nous en fîmes sur eux un si grand feu, qu'ils furent obligés de fermer leurs sabords et de retenir le vent. Nous reçûmes cette journée soixante coups de canon dans la coque, dont plus des deux tiers étaient à la flottaison. Nous eûmes outre cela toutes nos manœuvres coupées et deux blessés, dont j'étais un.

Après deux heures de nuit environ, ils firent feinte d'arriver sur nous pour nous aborder, mais nous trouvant aussi parés la nuit que le jour, ils retinrent le vent. Nous passâmes une partie de cette nuit là à l'ancre, occupés à boucher les coups de canon qui auraient pu nous faire couler à fonds.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous fûmes étonnés de ne plus voir les deux Armadillas contre lesquelles nous nous étions préparés à recommencer le combat. Selon toutes les apparences, ils s'en étaient rebutés plutôt que nous.

Pendant tous ces combats, nous avions fait monter sur le pont d'un de nos navires le Gouverneur de Guayaquille

notre prisonnier et les principaux Officiers pour être témoins de la vigueur avec laquelle nous nous battions, et de la lâcheté des gens de leur Nation, qui n'osèrent entrer dans nos navires, quoi qu'ils nous eussent abordé deux fois.

Nous levâmes l'ancre et fîmes voile le long de la terre, afin d'y chercher un endroit commode pour faire de l'eau. Cette côte est fort unie, saine et très belle pour mettre à terre, ce qui fait que les Espagnols l'habitent partout jusques à la Barbacoa. Nous prîmes fonds entre le Cap Pasca et celui de San Francisco. Nous mîmes nos prisonniers à terre et nous leur donnâmes la liberté, n'ayant pu aller à la pointe Santa Helena voir si leur rançon était venue. Cela aurait été, je crois, fort inutile, parce que ces deux Armadillas avaient été envoyées pour nous la payer à coups de canon.

C'est alors que nous décidâmes de partager tout l'or, les pierreries et les perles que nous avions trouvés à Guayaquille, et comme ces choses ne se pouvaient lotir, ni aisément équipoler, l'or n'étant pas monnayé, ni les pierreries d'une même valeur, on mit tout à l'encan afin que ceux qui avaient de l'argent les enchérissent. Comme plusieurs d'entre nous qui avaient gagné au jeu des sommes considérables étaient certains que si Dieu nous faisait la grâce de nous sauver de cette mer, ce ne pourrait être que par terre, où la pesanteur de l'argent les aurait empêchés de marcher, ils enchérirent ces joyaux, qui tiennent peu de place et ne chargent guère, à des prix si excessifs, que l'or seul qui était ouvragé valait couramment parmi nous quatre

vingt et cent pièces de huit l'once, et chaque pistole quinze de ces pièces. Néanmoins, quoique ces choses fussent vendues si chèrement, nous ne partageâmes de la prise de cette ville que quatre cents pièces de huit chacun, ce qui pouvait faire en tout environ cinq cent mille pièces, ou quinze cent mille livres.

N'espérant pas pouvoir porter cet argent, il nous servait à jouer dans nos vaisseaux pour tuer le temps. Aussi ne cherchions nous dans nos descentes que de l'or et des pierreries, que nous ne trouvions pas si abondamment que l'argent, dont nous faisions si peu de cas que nous ne daignâmes même pas prendre une quantité énorme de vaisselle et autres ouvrages dont la ville de Guayaquille était remplie. Nous négligeâmes même d'envoyer un canot après tout l'argent monnayé, que les Espagnols avaient fait transporter de l'autre côté de la rivière, pendant que nous nous battions contre eux. L'abondance de ce riche métal le rend si commun en ce pays, que la plupart des choses que nous faisons en France d'acier, de cuivre et de fer, ils les font en argent. Cette indifférence que nous témoignions, avait donné souvent occasion aux Espagnols eux-mêmes de se mêler avec les nôtres pour piller et butiner sur leurs propres concitoyens.

Sur ces entrefaites, la Frégate de David nous quitta dans le dessein d'aller se carêner aux îles Galapagos, pour faire route ensuite par le détroit de Magellan, afin de retourner à la Mer du Nord. Quant à nous autres, nous

étions pourvus de bâtiments si petits et si faibles, qu'il nous était impossible de descendre plus bas sur la côte du Pérou. Ils ne pouvaient même pas contenir la provision d'eau dont nous aurions eu besoin, laquelle est d'ailleurs très difficile à faire sur cette côte là, où il faut entrer trois ou quatre lieues dans les terres avant que d'en rencontrer. Ces difficultés nous firent résoudre de retourner vers la côte de l'Ouest, afin d'y tenter de repasser nous aussi à la Mer du Nord. Mais, pour nous, il fallait que ce fut par terre !

Avant que de quitter cette côte, je ne puis me dispenser de dire, que le Pérou est un des plus riches pays du monde, non seulement par la quantité d'or et d'argent que les Espagnols tirent des mines qu'ils y possèdent, mais de plus, par la grande fécondité de la terre qui donne à ceux qui la cultivent trois récoltes par année, tant de blé que de vin, et qu'outre les fruits qui sont particuliers à toute l'Amérique, ils en ont encore beaucoup de ceux qui croissent en France. De sorte que cette grande diversité d'espèces fait qu'en toutes les saisons de l'année on en trouve toujours des frais.

Les habitants n'y font que deux saisons qui partagent toute l'année par un été, de neuf mois et un hiver de trois, pendant lequel il gèle souvent bien fort sur les montagnes, quoiqu'à peine l'on s'en aperçoive dans les plaines. Ils nourrissent parmi leur bétail des sortes de grands moutons qui pèsent deux cent cinquante ou trois cents livres chacun. Ces animaux, appelés « Lamas », leur sont très utiles, et ont le

même instinct que les chameaux. Ils leur font porter deux jarres d'eau, d'huile ou de vin. Les jarres sont des vaisseaux de terre faits en forme de pains de sucre. Lorsque les Espagnols veulent les charger, ces moutons s'agenouillent et sitôt qu'ils ont leur charge, ils se relèvent bien doucement. Quand ils sont arrivés au lieu où on les mène, ils se remettent en la même posture jusqu'à ce qu'on les ait soulagés de leur fardeau.

Nous levâmes l'ancre et nous mouillâmes deux jours après à vingt lieues au vent de la pointe de Mangle. Nous fûmes à terre avec un canot et nous surprîmes une vigie de quinze soldats espagnols qui étaient sur le bord d'une très belle rivière.

La gêne que nous leur donnâmes les obligea de nous déclarer qu'ils gardaient cette rivière qu'ils nomment Rivière des Émeraudes, à cause d'une quantité de rocs d'émeraudes que leur nation en tire. Ils ajoutèrent que de l'embouchure de cette rivière, on pouvait en huit jours de temps avec des canots aller surprendre ville de Quito, bien plus facilement et commodément que par terre où il faudrait passer quatre vingt lieues à travers un pays tout rempli d'habitants qui s'y seraient opposés. La ville de Quito est fort peuplée, et était autrefois capitale d'un Royaume dont elle porte le nom ; mais à présent, elle dépend de Vice Roy de Lima.

Nous appareillâmes et fîmes route pour l'île del Gallo qui est à l'entrée de la petite baie de la Barbacoa, cent lieues sous le vent de Guayaquille. A la pointe du jour,

nous aperçumes une voile à laquelle nous donnâmes la chasse et vers les dix heures du matin nous la prîmes. C'était une barque qui venait de Panama acheter des noirs que les Anglais de la Jamaïque envoyent par Puerto Bello, et qui les allait négocier à Païta. Ils font sur ces noirs un gain considérable, car les Anglais les vendent sur le pied de quatre vingt et cent pièces de huit et dans le pays ils en valent trois et quatre cents.





CHAPITRE XI

Les Flibustiers ayant décidé de regagner la Mer du Nord, font échouer leurs navires sur le rivage

Après une navigation longue et aventureuse vers le Nord sur nos méchantes barques, nous arrivâmes le 27 août au vent de la baie de Tehuantepec. Sur la route d'Acapulco, avant la Californie, nous mîmes nos canots dehors et donnâmes rendez-vous à nos bâtimens dans le port de Vatulco qui est à vingt lieues sous le vent. Mais la mer brise si fort le long de cette côte, qu'il est impossible d'y mettre à terre.

Nous trouvâmes un embarcadère où il y avait une très forte tranchée gardée par un nombre considérable d'Espa-

gnols et, jugeant qu'il nous coûterait trop en y mettant à terre, nous fûmes deux lieues sous le vent où la mer était un peu plus pacifique, et où nous trouvâmes encore environ trois cents hommes qui nous attendaient sur une petite éminence. Nous détachâmes cinquante des nôtres pour les aller trouver, mais les Espagnols firent simplement leur décharge et se retirèrent. Nous en prîmes deux auxquels nous demandâmes où allait un chemin dans lequel nous étions entrés, ils nous dirent qu'il conduisait à la ville de Tehuantepec, dont cette baie portait le nom et que nous n'en étions qu'à quatre lieues. Nous couchâmes la nuit suivante dans ce chemin à couvert du ciel, comme à notre ordinaire. Le lendemain, nous resolûmes d'aller en cette ville, et prîmes nos brisées de ce côté là, en telle sorte que, sur les deux heures après-midi, nous la vîmes depuis une élévation qui n'en est qu'à demie lieue.

Comme elle est entourée et accompagnée de petits faubourgs, elle nous parut si grande que nous fûmes longtemps à délibérer si nous devions y aller avec un aussi petit nombre de gens. Nous n'étions que quatre-vingts hommes seulement, et les ennemis étaient trois mille en ce lieu. Cependant l'extrême nécessité où nous étions d'avoir des vivres nous pressait d'avancer et ne nous laissait point envisager le péril qui se présentait. Ainsi toute notre appréhension s'étant réduite à la peur de mourir de faim, nous continuâmes notre chemin pour aller affronter nos ennemis.

Quand nous eûmes marché environ une demie heure nous nous trouvâmes près de la ville et sur le bord d'une grande rivière extrêmement rapide qui la sépare avec quatre de ces faubourgs. Malgré les Espagnols qui s'étaient retranchés de l'autre côté pour nous en disputer le passage après une bonne heure de combat opiniâtre de part et d'autre, nous la traversâmes, ayant de l'eau jusques à la ceinture. Dès que nous eûmes gagné leur retranchement, nous entrâmes dans la ville, où, après avoir encore chamaillé contre les ennemis, en gens qui enrageaient de faim, nous nous rendîmes maîtres de leur place d'armes, environ sur les quatre heures du soir. Mais les ennemis s'étaient encore retranchés dans une très belle abbaye, bâtie en plate forme et qui commandait la ville. Nous allâmes pour les en faire déloger, ce qui fut promptement exécuté. Si bien que, les en ayant chassés, nous y fîmes notre corps de garde et ensuite chacun tâcha de satisfaire à l'extrême nécessité qu'il avait de manger.

Lorsque nous fûmes dans cette ville, nous la trouvâmes encore beaucoup plus grande et spacieuse qu'elle ne nous avait paru depuis l'éminence. Les maisons y sont très belles, les rues fort droites, et les églises superbement bâties et richement ornées. L'Abbaye de San Francisco d'où nous fîmes retirer les ennemis, passerait plutôt pour un fort que pour un couvent de religieux. Aussi a-t-elle été bâtie pour en servir en cas de besoin.

Le jour suivant, nous envoyâmes demander la rançon

de la ville, disant que nous la brûlerions en cas de refus. Les ennemis ne nous firent aucune réponse, ce qui nous fit juger qu'ils avaient envie de nous venir attaquer, à quoi ils auraient eu d'autant plus d'avantage que la rivière qui commençait depuis notre passage à déborder, nous allait enfermer. C'est pourquoi nous décampâmes, et fûmes coucher à un des faubourgs qui sont sur l'autre bord. Nous y demeurâmes trois jours, puis nous en partîmes pour nous rendre à nos canots sans avoir pu profiter en aucune chose de la prise de cette ville. Nous nous rembarquâmes et fîmes route alors pour aller rejoindre nos bâtiments dans le port de Vatulco.

Après cette méchante affaire, nous arrivâmes à la baie de Salines à vingt lieues au Nord d'Acapulco. Il y a quelques années que la Hourque d'Acapulco qui allait aux Grandes Indes, entrait à son retour dans le Lagon de cette baie, et nous apprîmes, par quelques Espagnols, qu'il aboutissait par son autre extrémité dans la rivière de Vastaqua qui va se rendre dans l'acul de la Nouvelle Espagne, et par conséquent dans la mer de Nord.

Lorsque cette Hourque revient des îles Philippines où les Espagnols font un grand commerce, c'est un des plus riches bâtiments qui soit sur l'onde. Il est d'une prodigieuse grandeur, et si fortement fabriqué qu'il ne craint que la terre et le feu. Il est armé de quarante canons, dont la moitié lui est inutile, car sa charge le fait caler si bas dans l'eau que sa batterie d'entre deux ponts est noyée. Il sort tous les ans

du port d'Acapulco, escorté d'une patache de vingt huit pièces de canon, et chargé de diverses sortes de marchandises qu'il va porter aux habitants de ces îles, qui donnent en échange quantité de tous ces beaux ouvrages de la Chine et du Japon que nous voyons en Europe, et, ce qui est encore plus précieux, des perles, de la poudre d'or et des pierreries.

Ce vaisseau a un grand avantage en ce voyage ; car, en choisissant la saison propre, il va et revient en douze mois, y compris son séjour, sans avoir seulement la peine de virer de bord ni de changer l'amure de ses voiles, et il est infaillible qu'on ne le rencontre en l'attendant devant le port d'Acapulco à une certaine époque que je ne marque pas ici pour des raisons que je ne veux pas divulguer en ce journal.

Je n'oublirai pas aussi de remarquer qu'il y aurait d'autant plus de facilité de l'enlever, que, quand il revient de ces climats avec sa patache, tout son équipage est si malade et si moribond, que, de quatre cents hommes qui peuvent le composer, il n'y en pas le quart qui soit en état de se défendre. Cette maladie qu'on appelle « Scorbut » leur est immanquable au retour des Philippines, de manière qu'un navire qui partirait de la mer de Nord dans le dessein d'aller épier cette Hourque, pourrait en moins de dix-huit mois, sauf les périls et fortunes de la mer, être de retour avec des richesses immenses.

Nous levâmes l'ancre et fîmes route pour la baie de

Mapallo, où nous voulions décider du lieu par où nous repasserions à la Mer du Nord.

Au début de décembre, nous eûmes un grain la nuit qui nous efflota les uns les autres. Ainsi nous demeurâmes seuls et sans eau, parce que nos futailles avaient toutes coulé. Cela nous réduisit à la dernière des extrémités, quoique nous ne fussions qu'à deux lieues de la terre, mais dans l'impossibilité d'y aborder; car c'est une anse de sable qui se continue depuis la barre San Marco jusqu'à Sansonnat sur l'espace d'environ quatre vingt lieues, et où la mer brise avec une violence extrême. Nous croyant au vent de cette anse, nous armâmes notre pirogue pour approcher de la terre et y chercher un endroit où la mer fut plus tranquille. Un de nos gens, plus impatient que les autres, et pressé par la soif qui le tourmentait depuis quatre jours, la gagna à la nage. Mais voulant revenir de même, il se noya, sans que nous pussions le secourir, quelques cris qu'il pût faire.

Enfin un soir nous crûmes voir une petite baie devant laquelle nous mouillâmes pour la reconnaître dès l'aube. Nous entendîmes tirer à terre environ six cents coups d'armes. Le lendemain sitôt qu'il fît jour, nous vîmes que, ce qui nous avait paru une baie était un estuaire qui est à quinze lieues sous le vent de Sansonnat, où nous ne voyions aucune apparence de pouvoir entrer. Cependant, nous y apperçûmes un fort joli navire qui était sur les chantiers, ce qui nous fit juger qu'il devait nécessairement y

avoir une passe pour l'en sortir ; nous mouillâmes sur le bord des brisants pour attendre une embellie. Durant ce temps, le vent du large s'étant envoyé, nous risquâmes d'entrer à la voile et à la rame, et nous reçûmes trois lames qui emplirent notre pirogue à moitié, à la vue des Espagnols qui nous regardaient entrer.

Nous rangeâmes un des côtés de l'estuaire et fîmes feu pendant une demie heure dans leurs magasins qui étaient sur le bord, sans qu'ils nous répondissent d'un seul coup. Enfin, étant tourmentés par une soif violente, que nous voulions étancher à quelque prix que ce fut, nous guindâmes notre bourset, et fîmes échouer notre pirogue devant eux. Croyant que nous allions à leur bourg qui n'en est qu'à une demie lieue, ils en prirent le chemin ; mais comme nous n'étions que vingt deux hommes, au lieu de courir après, nous profitâmes de leur fuite, et travaillâmes à emplir toutes nos futailles d'eau, et à nous munir des vivres que nous trouvâmes dans ces magasins aussi bien que de quelques agrès de ce navire en construction qui nous étaient des plus nécessaires pour le nôtre. N'osant en charger tout à fait notre pirogue, crainte de faire naufrage en sortant, nous fûmes passer la nuit de l'autre côté de ces magasins, pour être à l'abri des insultes de nos ennemis, parce que nous jugions assez justement par les six cents coups de mousquet que nous avions entendu tirer, qu'il y avait beaucoup de gens armés en ce lieu.

Le jour suivant, nous sortîmes de cet estuaire pour

aller rejoindre notre bâtiment que nous rencontrâmes le lendemain matin, mouillé huit lieues au vent de Sansonnat, où il avait trouvé la mer un peu plus paisible. Nous passâmes cette journée à faire de l'eau et fûmes vingt hommes prendre un village à une demie lieue du bord de la mer, d'où nous revînmes le même jour avec quantité de rafraîchissements. Ils redonnèrent la vie à l'équipage de notre vaisseau qui était comme nous fort affaibli par la soif et même par la faim. Mais nous n'osions manger de crainte d'être altérés ! Nous levâmes l'ancre le soir par vent d'Ouest, et arrivâmes dans la baie de Mapallo, où nous retrouvâmes nos bâtiments.

Tandis que nous remontions la côte, je remarquai, que toutes les nuits il fait des vents de terre très favorables aux navigateurs, pourvu qu'on ne s'éloigne pas, car à dix lieues au large on n'en sent que très peu. Il y a des saisons où il souffle avec tant de violence qu'on est obligé d'ariser les huniers et même de les frêler.

C'est vers ce temps que nous tînmes conseil pour juger, sur le rapport de nos prisonniers, quel passage serait le moins périlleux pour retourner par terre à la Mer du Nord. On estima que c'était par Segovie, car il n'y a que soixante lieues à marcher pour gagner la source d'une rivière sur laquelle ils nous dirent que nous pourrions descendre jusqu'à la Mer du Nord, où elle s'allait décharger. Ils assurèrent que, dans la route que nous ferions par terre, nous n'aurions pas plus de cinq à six mille hommes sur les bras, et que

nous trouverions des chemins assez aisés pour porter nos blessés et nos malades. Mais, comme nous n'étions pas suffisamment convaincus de leur sincérité, nous armâmes deux canots pour aller chercher à terre de nouveaux prisonniers, afin de voir si ces avis se confirmeraient ou se contrediraient et, par là, être plus sûrement instruits des choses qui pourraient s'opposer à notre passage et de celles qui nous le pourraient faciliter.

Nous descendîmes à terre au nombre de soixante dix hommes, et nous marchâmes toute la journée sans rencontrer personne. Le lendemain, nous cheminâmes encore jusqu'à midi sans avoir fait plus de découverte que la journée précédente. On était tellement fatigué, qu'on prit résolution de s'en retourner. En outre, la plupart de nos gens, n'étaient pas tout à fait contents de repasser au Nord par cet endroit, à cause de ces cinq ou six mille ennemis dont on nous menaçait. Nous laissâmes retourner aux canots ceux qui le voulurent et restâmes dix-huit, qui, nous trouvant moins fatigués que les autres, suivîmes un grand chemin que nous rencontrâmes peu de temps après qu'ils nous eurent quittés. Nous y marchâmes environ une heure, au bout de laquelle nous prîmes trois cavaliers. Après leur avoir demandé où nous étions, ils nous dirent qu'à un quart de lieue de là, il y avait une petite ville nommée la Chilotéca, dans laquelle il y avait quatre cent hommes blancs, sans compter les Nègres, Mulâtres et Indiens. Comme ils nous assurèrent que nous n'étions point découverts, ils nous prit

envie de courir après nos gens pour leur faire part de ces avis et les engager à venir avec nous. Mais l'appréhension que nous eûmes d'être aperçus et de donner par là le temps aux habitants de se préparer, nous en empêcha et nous fîmes l'action peut-être la plus hardie, la plus déterminée et, si l'on veut même, la plus téméraire dont on se puisse aviser. N'étant, comme je viens de dire, que dix huit hommes, nous entrâmes et donnâmes effrontément dans cette ville, où nous surprîmes et épouvantâmes tellement les Espagnols, que nous arrêtâmes prisonniers le Teniente et plusieurs Officiers au nombre de cinquante personnes, les femmes comprises. La frayeur les avait si fort troublés, nous croyant en bien plus grand nombre que nous n'étions, qu'il est indubitable que tout le reste se serait laissé prendre et lier, sans le secours de leurs chevaux qu'ils ont toujours au piquet, et sur lesquels ils montèrent pour s'enfuir. Et c'était là ce que nous voulions ; car s'ils eussent eu le courage de demeurer, ils auraient pu nous donner de l'occupation, dont nous n'avions déjà que trop, à garder nos prisonniers.

Nous nous informâmes par le Teniente où était la Galère de Panama. Il nous dit qu'elle était mouillée à l'embarcadère de Carthage, où elle nous attendait dans l'espérance que nous y passerions pour aller à la Mer du Nord, et que le *San Lorenzo,* navire du Roy d'Espagne, était dans le port du Realeguo armé de trente pièces de canon, et avec quatre cents hommes d'équipage, pour nous défendre

l'approche de ce lieu qu'on achevait de rétablir. Comme nous avions envie de coucher dans la petite ville où nous étions, nous demandâmes encore de quelle quantité



d'hommes nous aurions à nous défendre si nous y restions. Il nous fut dit que, le jour suivant, il y en aurait six cents, mais qu'ils n'avaient que deux cents armes à feu. Pendant ce temps, les Espagnols qui étaient un peu revenus de leur étonnement, s'étant rassemblés, rentrèrent dans la Ville. Après nous être battus avec eux, nous nous retranchâmes dans l'Église où nous avions mis nos prisonniers. Nous voyant entrer avec précipitation, ils crurent que leurs gens

nous poursuivaient de près et qu'ils allaient foncer sur nous. Cela leur donna la hardiesse de se jeter sur des épées et autres armes que nous avions ramassées, et dont ils nous blessèrent un homme. Nous gagnâmes aussitôt les portes et de là nous fîmes un si terrible feu sur eux, qu'il ne resta plus que quatre hommes avec les femmes. Nous montâmes en même temps sur les chevaux que nous leur avions pris, et sortîmes sans bruit avec nos quatre prisonniers et nos prisonnières. Ce que voyant, les Espagnols nous envoyèrent un parlementaire, auquel nous refusâmes de parler, et même nous tirâmes sur lui de crainte qu'en nous approchant de trop près, il ne connût notre petit nombre.

Nous nous rendîmes à bord de nos bâtiments, où nous interrogeâmes nos quatre nouveaux prisonniers sur le passage que nous avions projeté; mais ils nous en firent appréhender tant de difficultés, que nous fûmes presque dégoutés de l'entreprendre. Néanmoins quand nous eûmes fait réflexion qu'il fallait passer ou finir malheureusement notre vie dans des nécessités horribles, et dans un pays ennemi où nous nous affaiblissions tous les jours, nous résolûmes de tout risquer pour en sortir. De manière que, n'envisageant plus les périls qu'il y avait à courir dans ce passage, et persuadés qu'il valait encore mieux mourir les armes à la main que de languir de faim, nous nous apprêtâmes tous pour ce voyage.

Afin d'ôter aux plus poltrons l'envie de retourner aux vaisseaux si la volonté leur changeait de passer

avec nous, nous les fîmes tous échouer, sans prendre avis de leurs équipages, à l'exception de notre Galère et de nos Pirogues, que nous conservâmes pour nous porter de l'île où nous étions jusques à la grande terre.

Nous fîmes quatre compagnies, chacune de soixante et dix hommes qui faisaient ensemble le nombre de deux cent quatre vingt. Pour celle des enfants perdus, on devait tirer dix hommes de chacune et les renouveler tous les matins. Nous fîmes aussi une charte partie, savoir : que ceux qui seraient estropiés dans les rencontres que nous pourrions avoir dans ce chemin, auraient même récompense que ci-devant, c'est-à-dire, mille pièces de huit chacun, que les chevaux qu'on prendrait seraient partagés par compagnies pour soulager tout le monde, et les incommodés préférablement aux autres, que ceux qui seraient des partis bleus et y seraient estropiés n'auraient point de récompense, et qu'il y aurait punition pour le viol, la lâcheté et l'ivrognerie.

Avant que de quitter cette mer, je suis bien aise d'épargner au lecteur la peine de demander pourquoi nous y avons tant souffert de faim, de misères et de fatigues, puisque je dis en plusieurs rencontres qu'elle baigne de si bons et si agréables pays et si fertiles en toutes choses. Pour cela, il n'aura qu'à observer que, depuis notre séparation d'avec les Anglais à l'île Saint-Jean, nous fûmes toujours si mal accommodés de vaisseaux, que nous étions obligés d'être continuellement le long de la terre, et par conséquent à la vue des Espagnols ; lesquels, découvrant jusques

aux moindres efforts que nous faisions, avaient toujours le temps d'enlever tout ce qui était chez eux, avant que nous y descendissions. Ils ne nous laissaient que ce qu'ils n'avaient pu emporter, et c'était souvent très peu de chose. Si nous eussions eu seulement un bon vaisseau pour nous retirer au large, ils ne nous y auraient point aperçus et nous les aurions incessamment surpris dans nos descentes où rien ne nous eût manqué, non seulement pour le nécessaire, mais même pour le plaisir, sans compter les richesses que nous eussions emportées en très peu de temps.

Cette nécessité de vaisseaux dans laquelle nous nous trouvions, était si avantageuse à nos ennemis, et ils en connaissaient tellement la conséquence, que ceux du Pérou n'en envoyaient plus à ceux de la côte où nous étions, dans la crainte qu'il ne nous en tombât entre les mains, et ils ne faisaient plus de commerce que par terre.

La même raison nous empêchait de monter encore à la côte du Pérou, où, infailliblement nous eussions trouvé des vaisseaux, d'autant qu'ils y naviguent journellement, et font un grand négoce, lorsqu'ils ne nous sentent pas trop près de leur pays.

Ainsi pour réussir en ces climats, et y faire une fortune considérable, sans beaucoup risquer ni souffrir, il ne faut qu'y être pourvu d'un bon bâtiment, et qui soit avitaillé pour quelque temps, afin de n'être point obligé d'aller continuellement chercher des vivres à terre.

Ayant aperçu un vaisseau qui entrait entre les îles, nous

armâmes notre Galère et une Pirogue pour l'aller reconnaître. Il mit Pavillon blanc et l'assura d'un coup de canon. Nous l'approchâmes à la portée de fusil, et aussitôt il amena son Pavillon blanc, en arbora un Espagnol et nous envoya dix ou douze coups de canon. Nous retournâmes à terre en avertir nos gens, et, ne doutant pas que, si ce navire venait mouiller en ce lieu, il ne brisât nos pirogues, nous les envoyâmes avec notre bagage et les prisonniers sur des hauts fonds qui sont derrière l'île où nous étions.

Sur le midi, ce vaisseau entra avec la marée, il mouilla et se croupiada à une demie portée de canon des nôtres qui étaient échoués, et à couvert desquels nous nous battîmes jusques à la nuit. Mais comme les ennemis ne visaient qu'à ruiner nos bâtiments, ils les mirent dès cette première journée hors d'état de naviguer, et la nuit ils se retirèrent au large.

Au matin, ils se rapprochèrent pour recommencer à nous combattre ce qui nous obligea de nous gabionner derrière des pointes de rochers qui avançaient dans la mer, d'où nos armes commandaient dans leur bord. Cela les contraignit d'envoyer leur chaloupe à la faveur de leur canon, pour relever une ancre qui était plus à terre que leur navire. N'y parvenant pas, ils furent forcés de couper le cable qui la tenait et de se mettre plus au large. Enfin, jugeant bien que ce bâtiment ne nous abandonnerait pas de sitôt, nous envoyâmes sur la brune cent hommes par avance à la grande terre, afin de tâcher d'y prendre des chevaux pour

monter nos incommodés, avec ordre de revenir ensuite nous attendre sur le bord de la mer, au même endroit où ils auraient mis à terre, c'est à dire à un embarcadère que nous leur avions marqué. Nous craignîmes alors que le bâtiment Espagnol ne s'aperçût par l'échouement des nôtres, du dessein que nous avions de passer à la Mer du Nord et qu'il n'envoyât en terre ferme avertir qu'on se préparât à nous en empêcher. Aussi nous contrefaisions toutes les nuits les calfateurs afin qu'ils crussent que nous étions en carêne. Ils s'en persuadèrent si bien, que le matin ils s'approchaient pour défaire à coups de canon le travail qu'ils s'imaginaient que nous avions fait pendant la nuit.

Enfin, le jour de notre départ, nous nous servîmes d'un nouveau stratagème pour amuser nos ennemis, et leur ôter le soupçon de notre évasion. Nous chargeâmes nos boîtes, nos grenades et quatre pièces de canon, où nous attachâmes des mèches allumées de plusieurs longueurs, afin que faisant leur effet en notre absence les unes après les autres, les gens de ce navire nous crussent toujours sur l'île.

Nous en partîmes à la nuit tombante, le plus sécrètement qu'il nous fut possible, avec tous nos prisonniers que nous ne conservions qu'afin de porter les médicaments de nos Chirurgiens, les outils de nos charpentiers, et les blessés que nous pourrions avoir dans ce passage.

Le premier Janvier de l'année 1688 nous arrivâmes en terre ferme, et, le soir du même jour, le parti que nous avions envoyé chercher des chevaux y arriva aussi. Il en avait pris

soixante huit, avec plusieurs hommes prisonniers, qui nous dirent, sans qu'on leur fît violence, qu'ils ne nous conseillaient pas de prendre notre chemin par Segovie, parce que les Espagnols savaient que nous avions choisi cette Province pour passer. Mais, comme notre résolution était prise et que nos bâtiments ne pouvaient plus nous servir, tout ce qu'on nous pût dire, ne nous empêcha pas de persévérer. En même temps, tous nos gens travaillèrent à faire leurs charges, et mettre dans leurs sacs l'argent qu'ils croyaient pouvoir porter avec leurs munitions de guerre. Ceux qui en avaient trop le donnaient à porter à ceux qui avaient perdu le leur au jeu, moyennant qu'ils leur en rendissent la moitié en arrivant à la Mer du Nord, au cas qu'il plut à Dieu de nous y conduire.

Quant à moi, je n'étais pas des plus mal accommodés et quoique ma charge fut des moins pesantes, elle n'était pas moins considérable par sa valeur, puisque j'avais converti trente mille pièces de huit en or, en perles et en pierreries. Mais comme la meilleure partie provenait du gain que j'avais fait au jeu, quelques-uns de ceux qui l'avaient perdu, tant contre moi que contre d'autres, au désespoir de s'en revenir si déchargés, complotèrent de massacrer ceux qui étaient les plus riches. Je fus assez heureux pour en être averti de bonne heure par quelques amis, ce qui ne me laissa pas toutefois de me donner de grandes inquiétudes, parce qu'il était bien difficile pendant un si long voyage, de se garantir des surprises de gens dont on était toujours

accompagnés, et avec lesquels il fallait boire, manger et dormir, et qui pouvaient encore se défaire de ceux qu'ils auraient voulu, dans les combats que nous pourrions livrer contre les Espagnols, en tirant sur eux pendant la mêlée. La crainte que j'eus de cette trahison ne m'empêcha pas de conserver assez de présence d'esprit pour prendre sur le champ le parti qui me sembla le plus sûr pour la conservation de ma vie et qui me la sauva effectivement. Ce fut de me défaire de ce que je possédais entre les mains de plusieurs et en présence de tous, à condition de m'en rendre la quantité dont je convins avec eux, lorsque nous serions arrivés à la côte Saint-Domingue. Par ce moyen, je m'épargnai le soin de me tenir continuellement sur mes gardes. Il est vrai que j'achetai chèrement cette précaution, mais que ne fait on point pour se garantir de la mort !





CHAPITRE XII

LES FLIBUSTIERS, CHARGÉS DE BUTIN, QUITTENT LA MER DU SUD, S'EMPARENT DE SEGOVIE ET PAR UNE RUSE AUDACIEUSE FORCENT LES RETRANCHEMENTS DES ESPAGNOLS

LE 2 janvier 1688, au matin, après que nous eûmes fait nos prières et coulé à fond nos pirogues, de crainte que les Espagnols n'en profitassent, nous partîmes et fûmes coucher à quatre lieues du bord de la mer. Nous nous arrêtâmes à midi à une Hatto pour y faire à manger. Le lendemain, nous fûmes coucher sur une plateforme qui

s'étend sur les sommets de plusieurs très hautes montagnes où les Espagnols qui, nonobstant notre prévoyance, étaient avertis de notre départ, ne manquèrent pas de nous faire compagnie, se tenant toujours sur nos ailes et à notre queue.

Le jour suivant, nous fûmes coucher à une autre Hatto qui appartenait au Teniente de la Chiloteca, aux environs de laquelle nos ennemis commencèrent à nous barricader les chemins. Nous nous arrêtâmes de bonne heure à une Estancia pour y faire à manger, où nous trouvâmes sur le lit d'une salle la lettre suivante qui s'adressait à nous :

Lettre du TENIENTE DE CHILOTECA *aux* FLIBUSTIERS.

« Nous sommes réjouis de ce que vous avez choisi notre Province pour repasser à votre terre ; mais nous sommes fâchés de ce que vous n'êtes pas plus chargés d'argent, quoique pourtant si vous avez besoin de mules pour porter celui que vous avez, nous vous en enverrons. Nous espérons avoir bientôt le Général François Grognier, et nous vous laissons à penser ce qui sera des soldats. »

Nous vîmes bien par cette lettre qu'ils n'étaient pas instruits de la mort de Grognier, puisqu'ils croyaient qu'il nous commandait encore.

Le 7 Janvier nous trouvâmes une embuscade que les enfants perdus firent retirer, et nous fûmes le soir coucher à une Hatto. Les Espagnols qui employaient toutes sortes

de moyens pour nous faire périr, brûlaient tous les vivres sur notre passage, et même quand nous entrions dans quelques savanes où l'herbe était fort sèche, ils allaient au vent à nous, y mettre le feu, ce dont nous recevions de grandes incommodités. Nos chevaux même y étouffaient de la fumée, et comme nous étions quelquefois obligés d'attendre que le feu eût tout consommé pour passer, cela retardait beaucoup notre marche. C'était là ce que les Espagnols demandaient pour donner du temps à leurs gens d'achever un retranchement dont j'aurai, en son temps, l'occasion de parler. L'occupation qu'ils nous donnaient à défaire les barricades d'arbres dont ils avaient embarrassé notre route, contribuait beaucoup encore à nous faire perdre du temps. De sorte que, ne pénétrant pas leur intention, nous nous persuadions qu'ils ne nous faisaient toutes ces pièces que pour nous chagriner seulement et ne pouvant nous faire pis.

Nous passâmes à une très belle sucrerie et comme nous avions envie d'avoir un prisonnier qui nous apprit ce qui se passait, nous fîmes défiler notre monde et restâmes vingt hommes cachés dans la maison, après avoir mis le feu à une autre toute proche pour obliger les Espagnols à le venir éteindre lorsqu'ils verraient nos gens éloignés, ce qu'ils ne manquèrent pas de faire. Mais notre impatience nous ayant trop tôt fait découvrir, ils s'enfuirent. Nous tirâmes dessus et en blessâmes un, que nous prîmes. Nous sçûmes par lui que tous leurs renforts, c'est à dire trois cents hommes s'amassaient pour nous disputer le passage de Tiusigal.

Après avoir quitté ce blessé, nous joignîmes le gros de notre monde qui faisait halte pour nous attendre, ensuite nous passâmes au travers de ces trois cents hommes qui, depuis, nous ont toujours escorté pour nous donner soir et matin le divertissement de leurs trompettes. Mais c'était comme la musique du Palais enchanté de Psyché, et qu'elle entendait sans voir les musiciens, car ceux-là nous côtoyaient par des lieux si couverts de pins, qu'il était impossible de les apercevoir.

Nous fûmes ce soir là coucher à un quart de lieue de ce bourg sur une élévation, comme à notre ordinaire, ne campant jamais que sur des hauteurs, ou en rases savanes, de peur d'être enfermés. Au matin, nous décampâmes après avoir renforcé nos enfants perdus de quarante autres hommes qui étaient destinés à faire leurs décharges dans les raques ou bouquets de bois, afin de faire paraître les Espagnols qui pouvaient s'y être embusqués. Cependant, sur les dix heures, nous passâmes en un endroit qui était assez clairsemé de bois pour y pouvoir étendre la vue à une distance raisonnable. N'ayant point découvert d'ennemis, nous ne tirâmes point, mais nous cherchions bien loin ce que nous avions à nos côtés, car les Espagnols qui étaient ventre à terre à droite et à gauche du chemin, firent leurs décharges avec tant de précipitation qu'il n'y eut que la moitié de nos enfants perdus qui eurent le temps de répondre à leur feu. Ils nous tuèrent deux hommes, que nous écartâmes du chemin pour en cacher la perte aux

ennemis, ensuite nous allâmes manger à un bourg qui était sur notre route, et couchâmes une demie lieue au delà.

Le lendemain nous trouvâmes une autre embuscade où nous prévînmes nos ennemis, et les fîmes abandonner leurs chevaux qui nous demeurèrent. Nous fûmes après faire à manger à un autre bourg et coucher un peu plus loin.

Comme nous approchions de la ville de Segovie, nous trouvâmes encore une embuscade à une lieu en deçà, et après l'avoir fait retirer à coups de fusil, nous fûmes donner dans cette ville, résolus et disposés à nous bien battre, croyant que les Espagnols feraient là leur plus grand effort, mais ils se contentèrent de nous tirer seulement quelques coups de mousquet à l'abri des pins qui sont sur des hauteurs qui environnent la ville, où ils s'étaient retirés. Nous n'y trouvâmes rien à manger, parce qu'ils avaient mis le feu à tous les vivres.

Par bonheur, nous fîmes un prisonnier pour nous mener à la rivière que nous cherchions. Il y avait encore vingt lieues de distance, et cela fut d'autant plus heureux que ceux qui nous avaient guidé jusqu'à Segovie ne savaient pas le chemin pour aller plus loin.

Segovie est assise dans un fond et si entourée de montagnes, qu'il semble qu'elle y soit prisonnière, les églises y sont mal bâties, mais sa place d'armes est fort considérable et fort belle, aussi bien que les maisons des particuliers. Elle est dans les terres, à quarante lieues de la Mer du Sud, le chemin pour y aller du lieu où nous étions

partis est fort difficile, ce ne sont que montagnes d'une prodigieuse hauteur, sur le sommet desquelles il nous fallait grimper avec péril, et les vallées, par conséquent, y ont si peu d'étendue que pour une lieue qu'on fait en pays plat, il y en a dix à monter. Lorsque nous passâmes ces montagnes, nous y ressentîmes un froid piquant et fûmes enveloppés d'un brouillard si épais, que quand le jour paraissait nous ne nous connaissions qu'à la voix. Mais cela ne dure en ces régions que jusques à dix heures du matin où ce brouillard se dissipe entièrement. La chaleur qui succède au froid y devient très grande, aussi bien que dans les plaines où l'on ne s'aperçoit point de ce froid sinon tout-à-fait au pied des montagnes. Ainsi, nous avions à essuyer des intempéries si opposées, tant en cheminant qu'en reposant à la belle étoile, qu'elles nous exposaient à de très grandes incommodités. Mais l'espérance de regagner la Patrie nous faisait souffrir patiemment toutes ces peines, et nous servait comme d'ailes pour nous y porter.

Nous partîmes de cette ville, et franchîmes encore d'autres montagnes, où nous eûmes toutes les peines imaginables à débarrasser les chemins des ouvrages que les Espagnols nous y avaient préparés par leurs barricades. Nous allâmes coucher à une Hatto. Pendant la nuit, ils firent une grande décharge sur notre camp.

Le lendemain, une heure avant le soleil couchant, nous montâmes sur une éminence qui nous parut avantageuse pour y camper. Nous aperçûmes de là sur la pente

d'une montagne dont nous n'étions séparés que par une vallée fort étroite, douze à quinze cents chevaux que nous prîmes pour des bœufs qui paissaient ce qui nous réjouissait déjà, dans l'espérance que nous avions de faire le lendemain bonne chère aux dépens de ces animaux. Pour être plus certains de ce que c'était, nous y envoyâmes quarante hommes. A leur retour ils nous rapportèrent que ce qu'on avait pris pour des bœufs, étaient des chevaux tout sellés, et qu'ils avaient reconnu au même endroit trois retranchements à une portée de pistolet les uns des autres, qui, s'élevant par degrés jusqu'environ le milieu de la montagne, barraient entièrement le chemin par où nous devions monter le jour suivant. Au surplus, ces retranchements commandaient la ravine qui coulait le long de cette vallée. Il fallait absolument que nous y descendissions auparavant, car il n'y avait point d'autre chemin, ni aucune apparence de pouvoir passer à côté.

Ils virent aussi un homme qui les ayant découverts leur faisait des menaces avec un coutelas nu qu'il tenait en sa main.

Ces fâcheuses nouvelles furent pour nous un grand rabat joie, et entre autres la métamorphose de ces bœufs prétendus, sur lesquels notre extrême appétit avait tant fait de fondement. Il fallut pourtant s'en consoler pour penser à nous tirer de cet endroit et même sans délai, parce que les Espagnols qui s'assemblaient de toutes les provinces d'alentour, allaient venir fondre sur notre petite troupe qui ne pouvait éviter d'y succomber si nous les eussions attendus.

Les moyens n'en étaient pas faciles et peut-être auraient-ils paru impossibles à d'autres qu'à des gens comme nous, qui jusques là, avaient réussi dans presque toutes leurs entreprises. A dire vrai, nous étions fort embarrassés, car, comme je le fis remarquer à notre monde, dix mille hommes ne pouvaient franchir ce passage retranché sans y être entièrement défaits, tant à cause de l'avantage du lieu que du nombre des Espagnols dont nous pouvions juger par celui de leurs chevaux. Quand bien même les hommes seuls eussent pu passer à côté, nous ne pouvions nullement y faire passer les chevaux et le bagage a cause de l'âpreté du pays. En effet, le chemin excepté, tout le reste n'était qu'une épaisse forêt sans voies ni sentiers, escarpée de rochers en des endroits, remplie de fondrières en d'autres, et embarrassée d'une multitude d'arbres que leur vieillesse avait fait tomber. De plus, quand même on aurait trouvé le moyen d'échapper de tant d'obstacles, il était toujours d'une nécessité indispensable d'aller battre les Espagnols, pour être en repos le reste de la route que nous avions à faire. On demeura d'accord en tout cela, mais comme on m'objecta qu'il était inutile de représenter ces difficultés qui n'étaient d'elles mêmes que trop apparentes, sans ouvrir des moyens pour les vaincre, je leur dis que nous n'avions qu'un parti à prendre, c'était de traverser ces précipices, ces bois, ces montagnes et ces rochers, quelque inaccessibles qu'ils nous parussent, pour tâcher de surprendre les ennemis par derrière et nous emparer de l'avantage du lieu en

nous élévant au-dessus d'eux. Je leur répondais de l'événement, au péril de ma vie, si on voulait l'entreprendre. Quant à nos incommodés, prisonniers, chevaux et bagages, on laisserait quatre vingt hommes à les garder, avec les précautions utiles pour leur sûreté.

L'on fut quelque temps à délibérer sur ces expédients et, tout hasardeux qu'ils fussent, on résolut de les exécuter.

A peine eut-on formé ce dessein, et considéré la disposition de la montagne où étaient construits les retranchements, que, au-dessus du plus élevé des trois, nous aperçûmes un chemin que nous jugeâmes être la continuation de celui qu'ils nous avaient fermé, et qui allait serpentant le long de la montagne. Pendant qu'il nous restait quelque peu de jour nous envoyâmes vingt d'entre nous sur un lieu plus élevé que celui où nous étions, pour escorter un homme fort ingénieux et fort adroit, afin qu'il remarquât les endroits par où nous pourrions plus aisément surprendre par derrière les ennemis dès la pointe du jour.

Lorsque nos hommes furent de retour, et qu'ils nous eurent rendu raison de leurs découvertes, nous nous préparâmes à partir ; mais ce ne fut qu'après avoir fait une place d'armes du lieu que nous quittions, entouré de notre bagage pour y mettre nos incommodés, et quatre-vingt hommes à les garder, avec presque autant de prisonniers que nous avions. Pour persuader aux trois cents Espagnols qui nous avaient toujours suivis, aussi bien qu'à ceux des retranchements, que nous ne sortions point de notre camp,

nous laissâmes ordre à celui qui y commandait, de faire tirer un coup de fusil à chaque sentinelle, qu'il poserait et relèverait pendant la nuit, et qu'il fît battre la retraite et la diane aux heures ordinaires. Nous lui dîmes encore que si Dieu nous donnait l'avantage, nous lui enverrions un parti l'en avertir, mais qu'au bout d'une heure qu'il aurait entendu le feu cesser, s'il ne voyait revenir personne de nous, il cherchât son salut comme il pourrait.

Ces choses étant ainsi ordonnées, nous fîmes nos prières tout bas pour n'être pas entendus des Espagnols dont nous n'étions séparés que par la vallée. Nous partîmes en même temps au nombre de deux cents hommes au clair de la lune. Il n'était qu'une heure de nuit. Au bout d'une autre heure, nous entendîmes les Espagnols faire aussi leurs prières. Nous sachant campés fort près d'eux, ils firent une décharge en l'air d'environ six cents coups de mousquet pour nous épouvanter. Outre cela, ils en tirèrent encore un à chaque réponse des Litanies des Saints qu'ils chantaient. Nous poursuivîmes toujours notre route et employâmes la nuit entière, tant à descendre qu'à monter, pour couvrir un demi quart de lieue qu'il y avait entre eux et nous, par un affreux pays de roches, de bois, de montagnes et de précipices épouvantables, où le derrière et les genoux nous servaient bien mieux que les jambes, car il était absolument impossible d'y cheminer debout.

A la pointe du jour, comme nous étions sortis des plus dangereux endroits de ce trajet, et que nous avions déjà

gagné une hauteur assez considérable de la montagne, en la grimpant dans un profond silence, nous aperçûmes une ronde qui ne nous découvrit point grâce au brouillard. Aussitôt qu'elle fut passée, nous allâmes où elle avait paru et nous trouvâmes que c'était justement le chemin que nous voulions attraper. Quand nous eûmes fait halte environ une demie heure pour reprendre haleine, et qu'un peu de jour nous permit de marcher, nous suivîmes ce chemin à la voix des Espagnols qui faisaient leurs prières du matin. Nous ne commencions qu'à y faire les premiers pas, lorsque malheureusement nous trouvâmes deux sentinelles sur lesquelles nous fûmes obligés de tirer. Cela avertit les Espagnols qui s'attendaient fort peu à voir prendre leur retranchement par en haut. Ceux qui le gardaient au nombre d'environ cinq cents hommes s'étant trouvés en dehors du retranchement, alors qu'ils croyaient être en dedans, et se voyant soudain à découvert et sans abri, en prirent une alarme si chaude, que nous les fîmes éclipser de ce lieu en un instant. Ils se sauvèrent dans la partie du chemin qui était au-dessous des retranchements. Ainsi la précaution qu'ils avaient prise contre nous, se tourna contre eux, de telle sorte que de leurs retranchements, dont nous venions de nous emparer, on les découvrait si à clair que nous ne perdions pas un coup de fusil que nous leur tirions. Nous les poursuivîmes ainsi quelque temps toujours battant, mais enfin, étant las de courir après et d'en tuer, nous rentrâmes dans les

retranchements. Alors les cinq cents hommes que nous en avions repoussés revinrent à la charge. Ils furent défaits et ils nous fatiguèrent extrêmement à les poursuivre parce que le pays était mauvais et difficile.

Nous reconnûmes que ces Espagnols avaient eu si peu d'envie de nous donner quartier, s'ils avaient eu le dessus, qu'ils ne voulaient pas nous en demander. Nous le donnions pourtant à quelques-uns comme contre leur gré. Car, c'est une maxime parmi eux qu'ils ne veulent point se soumettre à demander quartier à ceux auxquels ils ont juré de n'en point faire. Cependant, touchés de compassion par la quantité de sang que nous voyions couler avec l'eau de la ravine, nous épargnâmes le reste et rentrâmes pour une seconde fois dans les retranchements, n'ayant perdu qu'un seul homme et eu deux blessés dans tout le combat. Les Espagnols perdirent entre autre leur Général, qui était un vieil Officier Wallon, lequel leur avait donné le plan de ce retranchement, qui leur aurait infailliblement réussi, si nous les eussions attaqués par l'endroit où ils nous attendaient. Cependant un autre vieux Capitaine l'avait averti de prendre garde aux derrières. Mais il voyait si peu d'apparence qu'on y put aborder, qu'il répondit que, si nous étions hommes, il nous défiait de passer en huit jours par quelque côté que ce fût, mais que, si nous étions des diables, de quelque façon qu'il se gardât, il serait toujours pris.

Il ne laissa pourtant pas, à la sollicitation de cet Officier, d'y envoyer une ronde et d'y poser les deux sentinelles

que nous trouvâmes. Ce Général, ayant été fouillé, on trouva dans ses poches plusieurs lettres que lui avaient écrit les Gouverneurs de la Province, qui lui marquaient tous en particulier le nombre d'hommes qu'ils lui envoyaient, et une entr'autres du Général de la Costa Rica qui lui mandait ce qui suit :

Lettre du GÉNÉRAL *de la Province de* COSTA RICA
écrite à celui qui commandait en chef dans les retranchements.
Datée du 6 Janvier 1688.

« J'ai cru faire un bon choix, lorsque je vous ai donné la conduite d'une affaire qui doit rétablir notre réputation, si vous avez l'avantage, comme vous me dites l'espérer. Je m'étais préparé à vous envoyer cinq mille hommes, si vous ne m'aviez mandé que mille cinq cents suffisent. Je ne doute pas qu'un homme qui a autant servi que vous, ne conserve bien son monde, particulièrement avec des gens où il ne va point de son honneur de se trop ménager.

Par le récit que vous me faites de vos retranchements, il est impossible que ces gens là ne soient détruits avec l'aide de Dieu. Je vous conseille de mettre mille hommes dedans et deux cents proches de la rivière sur laquelle ils espèrent attraper la Mer du Nord, au cas qu'il s'en sauverait quelques-uns au travers des montagnes. Don Rodrigo Serrado, nouveau Gouverneur de Tiusigal doit être à la tête de trois cents hommes pour donner sur leur queue, sitôt qu'ils vous auront attaqués, parce qu'immanquable-

ment leur bagage y sera. Prenez bien vos mesures, car ces démons savent des finesses qui ne sont point à notre usage.

Lorsque vous les verrez à la portée de vos arquebuses, ne faites tirer vos gens que vingt à vingt, afin que le feu de s'éteigne point, et quand ils seront affaiblis, faites un cri pour les épouvanter, et foncez avec les armes blanches sur la tête, pendant que Don Rodrigo donnera sur la queue. J'espère que Dieu favorisera nos desseins, puisqu'ils ne sont que pour le rétablissement de Sa Gloire, et pour la destruction de ces nouveaux Turcs. Donnez courage à vos gens, quoiqu'à votre exemple, ils en auront assez. Ils seront récompensés au ciel, et, s'ils ont l'avantage, ils auront beaucoup d'or et d'argent, car ces larrons en sont chargés.»

Après que nous eûmes chanté le Te Deum sur le champ de bataille en actions de grâces à Dieu pour cette victoire, nous montâmes soixante hommes à cheval pour aller avertir nos gens du bon succès qu'il avait plû au Tout Puissant de nous donner.

Nous les trouvâmes prêts à livrer un autre combat. C'était contre les trois cents Espagnols qui étaient à notre queue, dont il est fait mention en la lettre ci-dessus. Sitôt qu'ils avaient entendu commencer le combat des retranchements, ils s'étaient persuadés aisément que nous faisions notre attaque par cet endroit désavantageux, croyant impossible que nous la puissions faire d'un autre côté, et qu'ainsi notre perte était infaillible. Aussi au lieu d'entrer de prime abord dans notre camp qu'ils auraient pu net-

toyer en un moment au nombre où ils étaient, ils se contentèrent d'envoyer un de leurs Officiers aux gens de notre bagage pour parlementer. Il fut mis en arrêt en attendant de nos nouvelles, afin de lui faire une réponse conforme à ce qui nous serait arrivé. Ainsi le fondement que j'avais fait sur la suffisance de nos quatre vingts hommes fut amplement confirmé.

Nos gens nous informèrent que, sitôt que nous eûmes commencé le combat, ces trois cents Espagnols s'étaient avancés peu à peu, puis, ayant gagné une éminence ils avaient mis pied à terre, et leur avaient envoyé cet Officier faire la harangue suivante :

Discours de L'OFFICIER ESPAGNOL *aux* FLIBUSTIERS.

Je viens ici de la part de mon Général vous dire qu'il ne doute point que vous n'ayez bien des forces, et que vous ne soyez des gens de cœur, comme vous nous l'avez fait connaître toutes les fois que vous avez voulu vous rendre maîtres de nos terres. Mais il ne faut pas que vous doutiez que la quantité de monde que nous avons assemblé ne vous fasse succomber. Il faut que vous sachiez qu'il y a mille hommes dans ce retranchement, contre lesquels vos gens viennent de se battre et où ils ont eu le dessous, trois cents que nous voilà ici et deux cents qui sont proches de la rivière que vous allez chercher, pour y attendre ceux de vos gens qui pourront s'être échappés du combat. Voyez si vous voulez vous rendre prisonniers de guerre entre les mains de mon

Général qui est un homme de qualité. Nous serons amis ensemble et nous vous ferons passer à votre terre. A l'égard de vos gens que les nôtres ont pris en vie, notre Aumonier demanda hier à notre Général après les prières, pour l'honneur du Saint Sacrement et de la Glorieuse Vierge, de leur faire quartier, ce qu'il lui promit.

Nos gens l'entendant parler de la sorte, s'étaient déjà un peu alarmés, appréhendant qu'il ne dît vrai, mais de si loin qu'ils nous virent arriver avant que nous leur eussions parlé, ils reprirent courage, et lui firent la réponse fanfaronne qui suit :

Fière réponse des FLIBUSTIERS *à* L'OFFICIER ESPAGNOL.

Quand vous auriez assez de forces pour détruire les deux tiers de ce que nous sommes, vous auriez encore à faire à l'autre, et n'y en eut-il plus qu'un seul de reste, il se battrait encor contre vous tous.

Lorsque nous avons mis à terre en quittant la Mer de Sud, nous nous sommes tous déterminés de passer ou de périr, et, quand vous seriez autant d'Espagnols qu'il y a de brins d'herbes dans cette Savane, nous ne vous craindrions point, et, malgré vous, nous passerons et nous irons où nous voulons aller.

Ce parlementaire ayant été congédié à notre arrivée, remonta à cheval pour s'en retourner, et en nous regardant bot és des bottes et montés sur les chevaux de ses compagnons

des retranchements, il haussa les épaules d'étonnement et courut en porter la nouvelle aux siens. Sitôt qu'il fut arrivé vers eux, qui n'étaient qu'à la portée du mousquet, nous partîmes et leur donnâmes dessus pour leur ôter tout à fait le dessein de nous suivre. Nous essuyâmes leur première décharge, à laquelle nous ne répondîmes qu'avec nos pistolets et nos coutelas. Malheureusement pour eux, ils n'avaient pas eu le temps de remonter à cheval, aussi on en défit une grande partie, de manière que Dieu couronnant dans ce dernier combat tout l'avantage que nous avions eu dans les autres, nous laissâmes aller le reste, retenant seulement leurs chevaux. Après avoir rompu toutes leurs armes, nous fûmes rejoindre avec notre bagage le reste de nos gens qui étaient demeurés à garder les retranchements. Nous n'eûmes dans ce combat et dans l'autre qu'un homme de tué et deux estropiés.

Nous interrogeâmes quelques prisonniers que nous leurs avions pris. Ils nous avertirent que nous trouverions encore un retranchement sur notre chemin à six lieues de ceux que nous quittions, ce qui nous fit craindre avec raison que les fuyards n'allassent s'en emparer pour nous disputer le passage. Et de fait, nous aperçûmes sur le haut d'une montagne une grosse fumée qu'ils faisaient pour s'y rassembler et faire venir à ce signal ceux qui, par la peur qu'ils avaient eue, seraient peut être demeurés cachés, nous croyant toujours sur leurs talons. Mais, ayant prévenu leur dessein, nous fûmes coucher à deux lieues de là pour

leur fermer le passage, il n'y avait que ce seul chemin par où ils pussent s'y rendre, et dont les côtés étaient encore moins accessibles au dela, qu'ils ne l'étaient en deça. Auparavant, nous avions coupé le jarret à neuf cents de leurs chevaux pour les rendre inutiles. Nous en emmenâmes une pareille quantité pour nous soulager jusqu'à cette rivière que nous allions chercher et pour les saler quand nous y serions, afin de nous servir de nourriture le long de son cours.

Nous passâmes ce retranchement qui était imparfait, sans y trouver aucune résistance, apparemment par la terreur que le bruit de notre victoire y avait porté.





CHAPITRE XIII

Les Flibustiers retournent a la Mer des Antilles portés par les torrents impétueux de la rivière de Segovie, et sont rapatriés a Saint-Domingue

Après sept jours de marche, nous arrivâmes à cette rivière tant désirée, et, à l'instant, on entra dans les bois qui bordent son rivage, où chacun se mit à travailler fort et ferme à couper des arbres, afin de construire des « *piperies* » pour nous servir à la descendre.

On s'imaginera peut-être que ces ouvrages étaient quelques

vaisseaux commodes pour nous porter à l'aise sur cette rivière, mais ce n'était rien moins que cela ! Ce que nous appellions piperies étaient quatre ou cinq troncs d'une espèce d'arbres qu'on appelle mahot d'herbe, qui est un bois léger et flottant. Après en avoir ôté l'écorce, nous les joignions et attachions ensemble, avec des lianes. Quand ces pièces sont assemblées, on peut monter dessus deux ou trois hommes, selon la consistance du piperie, et voilà l'équipage achevé et préparé.

La situation que nous trouvâmes la plus sûre fut de s'y tenir debout. Encore enfonçaient-ils de deux ou trois pieds sous l'eau. On jugera par ce qui se verra dans la suite, si la crainte continuelle du péril où nous étions là-dessus était bien ou mal fondée.

Nous ne construisîmes les nôtres que de capacité à porter deux hommes, afin qu'ils pussent passer plus aisément entre les rochers que nous prévoyions bien devoir rencontrer avant que d'arriver à la mer. Quand cette plaisante flotte fut en état, nous la traînâmes à la rivière, après nous être pourvus de longues gaules pour nous défendre du plus fort abordage des roches, sur lesquelles nous appréhendions d'être jetés par l'impétuosité du courant, comme il ne manqua pas d'arriver fréquemment.

Cette rivière prend sa source dans les montagnes de Segovie et se vient jeter dans la Mer de Nord au Cap Gracias à Dios. Elle coule durant un long cours avec une effroyable rapidité entre un nombre infini de

rochers d'une grosseur prodigieuse et parmi les précipices les plus affreux que l'on ne puisse imaginer, outre une quantité de sauts à pic au nombre de plus de cent. Il y en a particulièrement trois, qu'il est impossible de regarder sans effroi et sans que la tête tourne aux plus intrépides, quand on voit et entend l'eau se précipiter de si haut dans ces gouffres épouvantables. Enfin tout est si formidable, qu'il n'y a que ceux qui en ont fait l'expérience qui le puissent concevoir; car moi qui y ai passé, j'aurai toute ma vie l'imagination remplie des risques que j'ai courus, et il m'est impossible d'en donner une idée qui ne soit beaucoup au dessous de ce que j'en ai connu.

Ce fut donc sur cette dangereuse rivière que nous descendîmes, en nous laissant aller au gré de son cours, montés sur ces chétives machines. La plupart étaient enfonçées, comme j'ai dit, de deux ou trois pieds sous l'eau, en sorte que nous en avions presque toujours jusqu'à la ceinture. Mais cela n'était rien en comparaison de la rapidité de ce torrent impétueux qui nous entrainait souvent malgré toute notre résistance, dans des bouillons d'eau écumante. où nous nous trouvions quelque temps ensevelis avec nos morceaux de bois, ce qui faisait que la plupart de nos gens se liaient dessus, dans l'espérance que le bois, qui était flottant, les ramènerait sur l'eau, à quoi quelques-uns furent trompés.

Mais à l'égard des grands sauts, par un extrême bonheur pour nous, ils avaient à leur entrée et à leur sortie un

grand bassin d'eau dormante qui facilitait le moyen d'aborder le rivage. Nous tirions alors nos piperies à terre pour ôter de dessus ce que nous y avions. Nous le portions tout trempé en sautant de rochers en rochers jusques en bas de la chute, d'où un de nous retournait démarrer les bois des piperies et les laissait aller du haut à celui qui était en bas pour les attendre; mais, s'il manquait d'attraper à la nage ces morceaux de bois avant qu'ils sortissent du bassin d'en bas, la violence de l'eau les emportait incontinent et pour lors, il fallait recommencer à chercher des arbres pour en faire d'autres.

On avait été d'avis en partant de descendre l'eau tous ensemble, afin qu'en cas d'accident on se pût secourir les uns les autres. Mais au bout de trois jours je reconnus le danger où nous exposait cette manière de naviguer de compagnie, qui nous avait déjà fait perdre plusieurs piperies, je m'opposai au dessein qu'on avait de la continuer de cette sorte. Je remontrai à tout notre monde, que, n'ayant plus d'Espagnols à combattre en ces lieux, mais seulement les difficultés de cette périlleuse rivière, il fallait au contraire donner à chacun de ces petits équipages quelque avance sur celui qui le devait suivre. De cette manière, si les premiers étaient portés, par l'impétuosité du fleuve sur des rochers à fleur d'eau, ils auraient le temps de s'en débarrasser avant l'arrivée des suivants. Il y avait eu tant de désordre causé par les débris des piperies brisés en tombant les uns sur les autres, que plusieurs de nos gens avaient été en danger de périr.

Je reconnus que cette prévoyance n'était pas inutile car mon piperie ayant été jeté sur quelques autres, je fus obligé d'en délier les pièces de bois, et de me mettre à califourchon sur une. Celui qui était avec moi en fit autant sur l'autre pièce et nous nous laissâmes entrainer ainsi au gré du torrent jusqu'à ce qu'il plut à Dieu de nous faire trouver quelque endroit moins rapide où nous pussions aborder le rivage; ce que nous n'aurions pu faire si d'autres immédiatement après étaient venus tomber sur nous. Je conseillai encore que ceux qui descendraient les premiers, eussent soin de mettre aux plus mauvais passages un petit pavillon ou bannière au bout d'une grande perche, afin qu'on l'aperçut de plus loin. Ce n'était pas pour avertir ceux de derrière qu'il y avait un saut, puisqu'ils se faisaient tous entendre presque d'une lieue, mais pour leur marquer le côté oú il fallait qu'ils missent à terre, qui devait être celui du pavillon. Ces moyens qui furent mis en pratique sauvèrent la vie à bien des gens. Nonobstant toutes ces précautions, il ne laissa pas de se noyer plusieurs des nôtres.

La quantité de bananiers que nous trouvâmes le long des bords de cette rivière fut presque la seule nourriture qui nous empêcha de mourir de faim, parce que nos armes étant mouillées, et nos poudres toutes gâtées, il nous était impossible d'aller à la chasse, quoi qu'elle y fût bonne. Quant à la chair de cheval que nous avions salée, il fallut la jeter au bout de deux jours, car elle n'avait pu séjourner

dans l'eau sans se corrompre.

Les Bananiers ont été plantés tant par les Indiens qui habitent le long de ces rives, que par les débordements qui les entraînent, et les laissent ensuite à sec. Ils ont ainsi repris racine et se sont multipliés.

Nous trouvâmes quelques jours après, les carbets d'une nation d'Indiens appelés Alcacuins. Nous les en chassâmes pour prendre leurs vivres. Il y en a une multitude d'autres du coté opposé, et ceux d'une rive n'ont ni guerre, ni commerce avec ceux de l'autre rive.

Ce fut en cet endroit que ceux de nos gens qui avaient perdu leur argent au jeu, exécutèrent leur cruel dessein, et où je reconnus que l'avertissement qu'on m'avait donné n'était que trop véritable. Ces misérables, ayant pris les devants, étaient allés se cacher derrière des rochers qui sont sur les bords de cette rivière par devant lesquels il nous fallait tous passer. Comme chacun y était à sauve qui peut, et que, par les raisons que j'ai dites, nous la descendions assez éloignés les uns des autres et sans défiance, ils avaient eu le temps et la commodité de choisir et de massacrer cinq Anglais qu'ils savaient être les mieux accommodés de butin, dont ces assassins les dépouillèrent. Nous trouvâmes mon compagnon et moi, leurs corps étendus sur le rivage, et j'avoue ingénument qu'un tel spectacle ne m'aurait pas donné une médiocre peur, si j'avais encore été porteur de mon gain. Je remerciai Dieu de bon cœur de m'avoir inspiré le dessein de m'en débarrasser. Personne de notre monde

ne connut ce massacre que lorsque nous fûmes tous rassemblés, au bas de la rivière, où je racontrai ce que j'avais vu, et qui fut confirmé, tant par l'absence des morts, que par celle des assassins qui n'osèrent nous y venir joindre et que nous ne vîmes plus.

Bientôt, nous trouvâmes la rivière bien plus large qu'auparavant. Nous n'y rencontrions plus de sauts, mais elle était embarrassée d'une si grande quantité d'arbres et de bambous que le débordement y avait apportés, que nos misérables machines ne pouvaient éviter de chavirer de temps en temps. Néanmoins la profondeur qu'elle avait, faisant modérer sa rapidité, il y en eût peu de noyés.

Enfin, lorsque nous fûmes descendus de quelques lieues plus bas nous la trouvâmes très belle, d'un courant fort adouci et sans apparence d'y rencontrer davantage de rochers ni d'arbres, quoi qu'il y eut encore plus de soixante lieues jusques au bord de la mer. Ainsi nous voyant garantis des dangers que nous avions courus dans des passages si terribles, et où l'image de la mort se présentait continuellement à nos yeux, chacun reprit de nouvelles forces et espéra bien du reste du voyage.

Nous trouvant alors tous rassemblés en ce lieu, nous arrêtâmes de quelle sorte nous achèverions de descendre à la mer. On se dispersa en plusieurs bandes de quarante hommes chacune pour faire des canots en bois de Mapou, dont les arbres étaient en quantité sur le bord de cette rivière.

Le premier Mars, ayant achevé avec une extrême diligence

quatre canots avec les cent vingt hommes que nous étions dans ce cantonnement, nous les mîmes à l'eau et nous nous y embarquâmes sans attendre que les cent quarante autres aient achevé les leurs. L'ardent désir dont nous brulions de nous assurer promptement que nous descendions vraiment à la Mer de Nord, nous engagea à les devancer. Car, suivant l'idée que nous avions conçue de notre route, nous appréhendions de retomber dans celle de Sud, ne pouvant nous imaginer être assez heureux pour regagner une mer qui nous devait porter en notre Patrie après laquelle nous soupirions depuis tant de temps.

Les Anglais qui n'avaient point voulu faire de canots, étaient arrivés avant nous sur leurs piperies au bord de la mer et ils y trouvèrent un bateau Anglais de la Jamaïque qui y était mouillé. Ils auraient bien voulu que ce bateau aille demander pour eux au Gouverneur de cette île une assurance pour y pouvoir retourner, parce qu'ils en étaient sortis sans commission. Mais le bateau ne voulait point y aller à moins de six mille livres sterlings payées d'avance et ils n'étaient point en état de risquer cette somme, car la plupart avaient perdu tout leur butin par le naufrage des piperies.

Ils restèrent donc avec les Indiens de la côte des Moustiques qui habitent à quelques lieues au vent de l'embouchure de cette rivière, et qui leur sont affectionnés à cause des petites nécessités qu'ils leur apportent de la Jamaïque.

Ainsi, ce bateau n'étant d'aucune utilité à ces Anglais,

ils eurent, par politique, la considération de nous en donner avis, espérant qu'en reconnaissance de ce bon office, nous obtiendrions du Gouverneur de Saint-Domingue de leur donner asile dans l'île. Nous reçûmes donc cette nouvelle par deux Indiens Moustiquais, qu'ils envoyèrent dans une navette à notre rencontre jusques à quarante lieues en amont dans la rivière. Ils nous dirent de ne descendre que quarante d'autant plus que ce bateau n'en pouvait prendre davantage à cause de la petitesse et du peu de vivres dont il était pourvu. Nous ne laissâmes pourtant pas de descendre tous les cent vingt que nous étions, parce que chacun prétendait être du nombre des quarante.

Quoique cette rivière que nous allions quitter soit marquée sur quelques cartes Espagnoles de quatre vingt lieues en ligne droite pour gagner la Mer de Nord, nous en avons néanmoins fait par nos estimes plus de trois cents, ayant presque toujours couru au Sud-Est pour aller au Nord.

Le 9 Mars nous arrivâmes heureusement à l'embouchure de la rivière, près du cap Gracias à Dios, et entrâmes dans la mer que nous reconnûmes avec beaucoup de plaisir être celle de Nord. Nous fûmes obligés d'attendre le bateau Anglais qui était allé aux îles de las Perlas qui sont éloignées de ce cap de douze lieues à l'Est. Nous y demeurâmes cinq jours avec les Mulâtres qui en sont habitants, et qui nous nourrirent de poissons pendant ces quelques jours.

Ce cap, qui est en terre ferme, est habité depuis longtemps par ces Mulâtres et Nègres, tant hommes que femmes. Ils

s'y sont extrêmement multipliés depuis qu'un navire Espagnol qui venait de Guinée chargé de leurs pères, s'était perdu pour avoir trop approché la terre, dangereuse en ces endroits. Ceux qui échappèrent du naufrage furent reçus humainement par les Indiens Moustiquais des environs, qui furent fort aises de la perte de ce navire, et des Espagnols dont ils sont ennemis.

Ces Indiens donnèrent de la terre à leurs nouveaux hôtes qui la défrichèrent et y bâtirent des cases dans un très beau pays de Savanes, qui s'étend du bord de la rivière à son embouchure jusques à cinq ou six lieues en remontant son cours. Ils y plantèrent pour l'entretien de leur vie du Maïs, des Bananiers et du Manioc que les Indiens leur donnèrent. Ces Indiens leur enseignèrent aussi la composition d'une boisson nourrissante au possible, qu'ils appellent du « Hoon ». Ils la préparent avec un fruit qui croit sur le haut du tronc d'une espèce de palmier qui vient naturellement dans les bois, et dont la hauteur n'excède jamais dix pieds. Chacun de ces arbres ne produit qu'un gros bouquet ou grappe, assez pesant pour faire la charge entière d'un homme. Chaque grain est de la grosseur et de la figure d'une olive ; les uns sont jaunâtres et les autres rougeâtres. Ils renferment dans un noyau très dur une amande extrêmement huileuse. Ils pilent le tout ensemble, fruit, noyau et amande, et le font après bouillir dans de l'eau, et c'est là toute la préparation. Une fois refroidi, ou même encore tiède, ils passent ce qu'ils veulent en boire dans une calebasse percée

de petits trous comme une écumoire. Outre que ce breuvage nourrit et engraisse beaucoup, il est encore le plus agréable à boire de tous ceux que j'ai trouvés chez les autres Indiens. Il est particulier à cette Nation Moustiquaise.

Les Mulâtres sont tous de belle taille et vont entièrement nus, à l'exception de ce que l'honnêteté veut que l'on couvre, la nature leur ayant donné pour cela une espèce d'étoffe grisâtre qu'ils dépouillent d'un arbre appelé le Palmiste bâtard. Cette étoffe leur est encore d'un grand secours pour faire des couvertures et quelques uns d'entr'eux les plus à leur aise ont des chemises et des caleçons que les Anglais de la Jamaïque leur apportent.

Ce sont les gens du Monde les plus hardis à s'exposer aux périls de la mer et sans contredit les plus adroits à la pêche. Ils y vont dans de petites navettes, ou tout autre, quelque bon marin qu'il soit, n'oserait jamais se risquer. Cependant ils y demeurent trois ou quatre tout debouts, ne branlant pas plus, quelque mauvais temps qu'il fasse, que s'ils étaient liés à leur barque chétive. Pourvu qu'ils voyent le poisson, si bas en l'eau qu'il puisse être, ils sont assurés de le prendre en jetant leur dard dessus pour le percer.

Ils rendent souvent de bons offices à nos Flibustiers, lorsqu'ils les prennent et les embarquent avec eux, sous promesse d'être participants aux prises qu'ils feront ensemble, ce qu'on ne manque pas d'exécuter fidèlement, car, si on les avait trompés une fois, il ne faudrait plus compter sur eux. Cela est particulier à presque toutes les

Nations Indiennes de ces climats, qui ne reviennent jamais lorsqu'on leur a manqué de foi.

Les anciens habitants de la côte de Moustique qui reçurent ceux dont je viens de parler sont établis à dix ou douze lieues au vent du cap Gracias à Dios, en des endroits qu'ils nomment Sàmbay et Sanibay. Ils sont fort paresseux et ne plantent, ni ne sèment que très peu de choses. Ils sont journellement couchés dans des Amacqs, qui sont des espèces de lits suspendus et branlants, sous leurs ajoupas ou baraques, pendant que leurs femmes les servent en beaucoup de choses qu'ils devraient faire. Quand la faim les presse, ils vont dans leurs navettes à la pêche du poisson, où, comme nous l'avons dit, ils sont d'une si singulière adresse.

A l'égard de leurs vêtements, ils ne sont ni plus magnifiques ni plus amples que ceux des Mulâtres du cap. Il y a très peu de ces Indiens qui soient établis et sédentaires ; les autres sont errants et vagabonds le long du rivage de la mer. Ils n'ont pour toute maison qu'une feuille de Latanier, de manière que quand le vent chasse la pluie d'un coté, ils y opposent leur feuille, derrière laquelle ils se mettent à l'abri, la tenant par la tige comme un écran.

Quand le sommeil les prend, ils font un trou dans le sable et s'y couchent, et se recouvrent avec le même sable, ce qu'ils font pour se mettre à l'abri des insultes des moustiques dont l'air est le plus souvent tout empesté. Ce sont des petits moucherons que l'on sent, plutôt que l'on ne

voit tant ils sont petits et qui ont un aiguillon si piquant et si venimeux, que lorsqu'ils l'appuyent sur la peau, il semble que ce soit un dard de feu qu'ils y lancent.

Ces pauvres Indiens sont si tourmentés de ces fâcheux insectes, quand il ne vente point, qu'ils en deviennent comme lépreux, et je puis assurer, le sachant par ma propre expérience que ce n'est pas une légère souffrance que d'en être attaqué. Outre qu'ils font perdre le repos de la nuit, je dois dire que, lorsque nous avons été réduits à aller le dos nu faute de chemises, l'importunité de ces animaux nous faisait désespérer et entrer dans des rages à ne nous plus posséder.

Quand ces Indiens sont en voyage, leurs femmes, enfants, chiens et certaines petites bêtes fauves qu'ils ont apprivoisées, tout marche de compagnie. C'est une coutume que j'ai vu observer parmi toutes les nations d'Indiens de la terre ferme de l'Amérique. Et quoique ceux dont je parle vivent tout aussi bestialement que les autres, ils sont cependant un peu moins farouches par la société qu'ils ont avec les Anglais qui ne visent qu'à les attirer à eux pour tâcher de se rendre maîtres de leur pays, où ils ont déjà quantité d'habitations.

Nous étions depuis quelques jours sur ce rivage, quand, un soir, le bateau que j'ai dit être allé aux îles de Las Perlas arriva au lieu où nous étions. A peine eut-il pris fond qu'on courut en foule à son bord à cause que nous devions tirer au sort à qui s'y embarquerait. Nonobstant

cela, nous ne laissâmes pas d'y entrer au nombre de cinquante. Ayant été les plus vigilants nous ne jugeâmes pas à propos d'en redescendre, pour risquer au hasard du jeu une chose dont nous nous trouvions en possession. Et pour empêcher un plus grand nombre d'y entrer, étant déjà les uns sur les autres, nous levâmes l'ancre et partîmes.

Le Maître du bateau nous voulait mener à la Jamaïque. Mais ne sachant pas en quels termes la France était avec l'Angleterre, ou en paix ou en guerre, nous l'obligeâmes de nous porter à Saint-Domingue moyennant quarante pièces de huit par tête.

Nous fûmes faire nos eaux aux îles de Las Perlas. Puis nous doublâmes l'île de la Catalina, appelée par les Anglais la Providence, où les Espagnols avaient autrefois un beau fort, et une petite ville, qui furent pris par des Français et Anglais sous le Pavillon de ces derniers.

Nous nous mîmes à traverser le canal, quoi qu'il ventat une forte brise d'Est. Nous terrîmes aux jardins de la Reine, qui sont quantité de petites îles proches de celle de Cuba. Nous fîmes de l'eau en cette île de Cuba, au Hâvre de Portilla, lequel n'est point habité.

Le dernier jour de Mars, nous prîmes fonds au Sud-Sud-Est du bourg de Baracoa. Nous surprîmes les chasseurs de ce bourg, et nous les obligâmes de trafiquer avec nous des viandes qu'ils avaient, en les payant comme ils voulurent. Mais cette largesse que nous leur faisions ne provenait que de l'incertitude où nous étions de guerre ou de paix avec

les Espagnols, depuis que nous n'avions pu prendre langue en terre française. Ensuite nous en repartîmes et traversâmes jusqu'à Saint Domingue.

Le 6 Avril, nous touchâmes à Nippes qui est un petit bourg en cette côte, distant de celui du petit Goave de sept lieues, afin d'y apprendre des nouvelles du pays. Tandis que nous y restâmes mouillés, il y eut de nos gens qui avaient l'esprit tellement égaré, et le cerveau si affaibli des misères que nous avions souffertes, qu'ils avaient l'imagination toute remplie d'Espagnols, si bien que, voyant de dessus le pont du bateau passer du monde à cheval le long du bord de la mer, ils couraient à leurs armes pour tirer dessus, pensant que ce fussent des ennemis, quoique nous les assurassions que nous étions parmi notre Nation.

Enfin le 8 Avril 1688, nous quittâmes ce lieu et fûmes mouiller dans le port du petit Goave, d'où nous étions partis il y avait près de quatre ans. Avant que de nous mettre sous son fort, je fus demander à Monsieur Dumas, Lieutenant du Roy, une assurance qu'il nous octroya, en l'absence de Monsieur de Cussy, Gouverneur, en vertu de l'amnistie qu'il avait plu à Sa Majesté d'envoyer en faveur de ceux qui avaient fait la guerre aux Espagnols depuis la paix. Comme cette paix avait été faite depuis notre départ, il avait été impossible de nous l'apprendre en des lieux si éloignés, et où l'on nous croyait entièrement perdus.

Finalement, quand nous fûmes tous à terre, avec un peuple qui parlait Français, nous y répandîmes des larmes

de joie de ce qu'après avoir couru tant de risques, de dangers et de périls, il avait plu au Souverain Maître de la Terre et de la Mer, de nous en délivrer et nous remettre parmi les gens de notre Nation, pour enfin pouvoir retourner tout à fait en notre Patrie. A quoi, je ne puis m'empêcher d'ajouter, qu'en mon particulier, j'avais si peu espéré d'en revenir, que je fus plus de quinze jours à prendre mon retour pour une illusion, au point même que j'évitais de dormir, de crainte qu'à mon réveil, je ne me retrouvasse dans les pays d'où je sortais.





Carte dressée et dessinée par JEAN-PAUL ALAUX

TABLE
DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES



LE PRÉSENT LIVRE
A ÉTÉ IMPRIMÉ A DIJON
EN DÉCEMBRE M. CM. XXVI
PAR MAURICE DARANTIERE
IL A ÉTÉ TIRÉ A 970 EXEMPLAIRES SAVOIR
5 SUR JAPON NUMÉROTÉS DE I A 5
15 SUR HOLLANDE NUMÉROTÉS DE 6 A 20
950 SUR VERGÉ D'AUVERGNE A LA FORME
NUMÉROTÉS DE 21 A 970

EXEMPLAIRE NUMÉRO
128